Comte ANGELO DE GUBERNATIS

MEMBRE DE L'ACADEMIE ROUMAINE

LA ROUMANIE ET LES ROUMAINS

IMPRESSIONS DE VOYAGE ET ÉTUDES

FLORENCE
BERNARD SEEBER
LIBRAIRE-EDITEUR

1898

LA ROUMANIE ET LES ROUMAINS

Comte ANGELO DE GUBERNATIS

MEMBRE DE L'ACADEMIE ROUMAINE

LA ROUMANIE ET LES ROUMAINS

IMPRESSIONS DE VOYAGE ET ÉTUDES

FLORENCE
BERNARD SEEBER
LIBRAIRE-EDITEUR

1898

Firenze, Stabilimento Tipografico Fiorentino, Via San Gallo, 33

À MES ILLUSTRES ET CHERS AMIS

LE PROFESSEUR V. A. URECHIA
ancien Ministre et Sénateur

M. CONSTANTIN ESARCU
ancien Ministre, Sénateur et Président de l'Athénée

LE PROFESSEUR ST. SICHLEANU
Secrétaire général au Ministère de l'Instruction publique en Roumanie.

Il y a un an, à la veille de votre Martisor *et de mon départ de Bucarest, après avoir été comblé de faveurs au Palais Royal, je recevais, au banquet de la Ligue Roumaine, le magnifique présent symbolique d'une plume d'or de cygne, qui devait me rendre à la fois plus doux et plus impérieux le devoir de n'écrire pour vous et sur vous que des choses très-pures. Ceci m'oblige aussi, dès la première page de ce livre que j'inscris à votre nom, de m'abstenir de toute sorte de flatterie, qui pourrait rendre suspecte et compromettre la sincérité de mes récits et de mes jugements. Je ne dirai donc rien ici en votre louange, ainsi, que cela se fait le plus souvent dans les dédicaces; mais il n'est point défendu à l'écrivain le plus indépendant de témoigner sa reconnaissance envers les personnes qui lui ont ouvert et facilité le chemin, dans n'importe quel voyage à la recherche de la vérité. Cette reconnaissance d'ailleurs doit paraître naturelle et légitime, lorsqu'il s'agit d'apprendre à connaître de plus près un peuple, que l'espace seulement a séparé du nôtre, et dont l'esprit est cependant*

resté latin, ainsi que la langue, les traditions, le caractère, et les aspirations.

Deux de nos philo-roumains de la veille, le vénéré et regretté professeur Giovenale Vegezzi Ruscalla et mon frère d'armes ainé dans la grande campagne de l'idéal, le sénateur Tullo Massarani, m'avaient les premiers ouvert les yeux sur la nation roumaine; depuis, étant arrivée en Italie la princesse Hélène Ghika, si connue dans le monde lettré sous le nom de Dora D'Istria, pendant une vingtaine d'années, cette femme éminente par ses écrits, par ses souvenirs et par sa correspondance, traça, sans s'en douter, peut-être, elle même, dans mon esprit, d'autres sillons lumineux, par lesquels j'ai pu m'initier davantage aux secrets de l'histoire, de la littérature et de la vie roumaine.

En attendant, le Congrès International des Orientalistes à Florence en 1878, m'avait permis de mieux apprécier la science et le talent de votre savant philologue le professeur Hasdeu. Puis ce fut votre tour, mon cher ami Sichleanu, d'arriver à Florence, un livre à la main sur les Daco-rou-

mains, écrit en italien, pour me révéler votre peuple tel qu'il est; le vôtre encore, cher ami Esarcu, parcourant l'Italie d'abord comme un fouilleur d'archives, à la recherche des anciens rapports historiques entre l'Italie et la Roumanie, ensuite, travaillant comme diplomate à entretenir les meilleures relations entre nos deux pays ; le vôtre enfin, cher, grand intrépide et vaillant Urechia, venu d'abord à mon aide, avec M. Aurelianu et avec M. Obedenare, pour me fournir la possibilité d'accueillir, comme des hôtes, le plus grand nombre possible de littérateurs et de savants roumains, dans mon premier Dictionnaire biographique des Ecrivains contemporains, et depuis ce temps, toujours sur le qui vive, épiant toutes les occasions, pour entretenir le feu de ma sympathie et de mon enthousiasme pour votre noble et brave nation. Enfin, c'est grâce à vous trois, mes chers et illustres amis, que les portes de la Roumanie se sont dernièrement ouvertes toutes grandes, à mon premier voyage dans votre pays ; et ce que je ne puis oublier, ce qui m'attache à vous pour la vie, vous m'avez ouvert, en même temps, tous les cœurs

roumains, que j'ai bien senti battre fortement contre le mien encore tout ému de l'accueil que Vous m'avez procuré chez vous, il y a un an. Et c'est encore sous l'empire de cette douce émotion que je vais maintenant laisser courir ma plume sur le papier, pour que, partout où ce récit sincère et chaud d'une chaleur naturelle arrivera, quelqu'étincelle en jaillisse et quelqu'un puisse tirer profit de ce que, grâce à votre patriotisme, j'ai pu saisir, et retenir par ce que j'ai vu chez vous et par ce que j'ai pu apprendre sur votre pays bien-aimé.

Rome, le 12 mars 1898.

Angelo De Gubernatis.

PREMIÈRE PARTIE

Souvenirs de voyage et conférences de Bucarest

Si on regarde sur les cartes géographiques, la Serbie et la Roumanie se touchent. Il n'y a donc qu'un bond à faire, pour passer d'un état à l'autre.

Nous étions, ma fille et moi, à Belgrade, lorsqu'une invitation irrésistible de M. Urechia, l'illustre historien et vice-president du Sénat, me pressait de me rendre à Bucarest pour une semaine, et d'y improviser là bas aussi, comme à Belgrade, trois conférences, sans me dire encore en quelle langue et sur quel sujet je devais parler. Mais l'occasion était si belle de connaître de plus près un peuple frère, un peuple généreux qui se souvient de nous, qui nous ouvre son cœur, qui se passionne pour ses souvenirs romains, qui tend les bras vers Rome! C'est partout chose assez rare d'avoir des grands amis; et lorsque ces amis sont un peuple entier, il faut convenir qu'une seule politique aveugle pourrait dédaigner et négliger le secours d'une pareille alliance naturelle, pour le sacrifier à des convenances artificielles qui semblent urgentes pour le quart d'heu-

re, mais, qu'au bout du compte, pourraient bien miner nos grands intérêts de l'avenir, se trouvant en contraste avec toutes nos aspirations.

J'ai dit que la Serbie et la Roumanie se touchent; mais, si, lorsque la navigation fluviale sur le Danube est ouverte, et Belgrade communique par le fleuve, directement, avec Orsova, et Vertchorova sur la frontière roumaine, d'où une grande ligne de chemin de fer porte directement à Bucarest, l'entrée de la Serbie en Roumanie est facile, ce n'est plus le même cas, lorsque le dégel des eaux du Danube n'a pas encore eu lieu; alors le voyageur qui de Belgrade veut se rendre à Bucarest doit se résigner à une promenade forcée, pleine de détours, sur les chemins de fer hongrois.

Tandis que Bucarest se trouve à l'est de Belgrade, presqu' à la même latitude, mais un peu plus au sud de la capitale de la Serbie, le voyageur doit d'abord faire une grande pointe dans la direction de Nord-Ouest jusqu' à Szabadka; de là monter encore vers Szegedin pour se retrouver, après six heures de voyage à la même longitude de Belgrade, et à plus qu'un degré plus haut de latitude; de Szegedin, à la fin, on commence à redescendre, et à tourner vers l'Orient. Ainsi, ayant quitté Belgrade à cinq heures et demi du matin, après toute une journée fatiguante de trimbalage sur les chemins de fer hongrois, et en changeant trois fois de train, nous avons pu atteindre, sur la frontière roumaine, la station, si proche pourtant, de Vertchorova; et tandis qu'une ligne directe de chemin de fer serbe entre Belgrade et Vertchorova réunirait en cinq heures la capitale de la Serbie avec la frontière roumaine, grâce aux exigences des chemins de fer hongrois qui s'accaparrent une grande partie du mouvement commercial entre la Roumanie et la Serbie, Belgrade reste

éloigné de dix-huit grandes heures du pays roumain. Le patriotisme des Serbes et des Roumains exige donc qu'au plus vite, la ligne de chemin de fer Belgrade-Orsova et Vertchorova soit ouverte; l'indépendance économique d'un pays est un grand pas vers l'indépendance politique; et les Roumains tout aussi bien que les Serbes sont intéressés à l'achèvement d'une ligne qui facilitera les rapports entre les deux peuples balcaniques qui ont le plus d'intérêts en commun.

À la gare de Vertchorova, le Directeur de la Douane roumaine ayant été prévenu de Bucarest de notre arrivée, malgré l'heure avancée de la nuit, est venu à notre rencontre; il nous salue poliment au nom du Gouvernement; il donne l'ordre que notre petit bagage passe sans visite au compartiment qui nous avait été reservé, et nous entretient aimablement jusqu'au moment de notre départ. Cet avant goût de l'hospitalité roumaine nous touche; installés dans notre compartiment, et très fatigués du long détour des chemins de fer hongrois, nous comptions, enfin, Cordélie et moi, de passer une nuit bien tranquille, et de nous donner un peu de repos jusqu'à Bucarest; mais nous avions fait nos comptes sans nos hôtes roumains, qui veillaient cette nuit là pour nous attendre et pour nous fêter.

À deux tiers du chemin, à la gare de Piteschti, grande foule; le sénateur Micesku, avec deux représentants de la Liga Română, monte dans notre compartiment, nous donne la bienvenue et présente à Cordélie un magnifique bouquet de fleurs. De Piteschti à Bucarest il devenait impossible de s'endormir; à toutes les stations, où le train s'arrêtait, nous devenions un objet de curiosité de la part d'une foule respectueuse; à l'une des stations près de Bucarest, monte enfin dans

notre train mon grand et vénéré ami Urechia [1] venu à notre rencontre, avec sa femme et avec Madame Brandza, la veuve de l'illustre botanicien, pour faire



V. A. URECHIA

un peu de cour à ma chère Cordélie, et lui présenter de nouvelles fleurs du sol roumain. Mais la plus

[1] Basile Alexandre Urechia, ancien député moldave, ancien ministre de l'Instruction publique, sénateur, vice-président du sénat démissionnaire, poète aimable, auteur dramatique populaire, orateur éloquent, brillant publiciste, savant, historien, ardent patriote, professeur très suivi, à l'université de Bucarest, né à Petra en Moldavie le 27 février 1834, a étudié à Yassy et à Paris. Grand ami de Basile Alexandri, et de Kogalniceanu il est le continuateur illustre de leur œuvre patriotique et de civilisation. Son passage au Ministère de l'Instruction publique a laissé des traces profondes; son activité puissante s'est révélée surtout dans la création de nom-

grande émotion devait nous gagner à notre arrivée de grand matin à Bucarest. Les journaux, inspirés et chauffés sans doute par le grand coeur de mon cher Urechia avaient monté l'enthousiasme du public roumain; à notre descente du train, à notre sortie de la



Sénateur PERIETZIANU BUZEU

gare il y avait donc foule sympathique, et dans cette foule, des vrais personnages, des illustrations de la nation roumaine; tels que M. C. F. Robescu maire de la ville,[1] le sénateur Perietzianu Buzeu président de la

breuses institutions scolaires, de l'Athénée, de la Ligue Roumaine, de la Bibliothèque Urechia de Galatz, à laquelle il a donné trente mille volumes; il est peut-être le cœur le plus chaud de la Roumanie et celui dont la parole de propagande nationale est la plus écoutée.

[1] Ancien éminent professeur de sciences naturelles, ingénieur du credit foncier rural de Bucarest, directeur général des télégraphes

Liga Română,[1] avec sa femme, les sénateurs Obedeanu, Beloescu, M. Valerian Urseanu professeur à l'Université, et le prof. Sichleanu,[2] secrétaire général au Ministère



Professeur SICHLEANU

de l'Instruction publique, avec sa femme. Le maire salue au nom de la ville, M. Sichleanu au nom du Gouverne-

---

et des postes, il fut nominé député en 1896, et maire ou *primar* de la capitale en 1896.

[1] Né en 1844 à Beceni (Buzeu) il est le président de la section de Bucarest de la Ligue, le caissier du Comité Central de l'Association, l'un des fondateurs de la Société pour l'enseignement roumain. Ancien député, il est maintenant sénateur de sa ville natale; il appartient à une ancienne famille de patriotes qui a donné des magistrats et des préfets. Licencié en droit à Paris, grand apôtre de la nationalité roumaine, M. Perietzianu Buzeu a publié dès 1870 dans la *Revue Contemporaine* un excellent article sur la Transylvanie et son union forcée avec la Hongrie.

[2] M. Stefan Sichleanu né en 1857, a fait de brillantes études à l'Université de Naples où il fut reçu docteur ès sciences. Il parle

ment, M. Perietzianu Buzeu, au nom des patriotes roumains, un représentant de la Société Macédo-roumaine, au nom des Roumains de la Macedoine, un représentant des étudiants, au nom de la jeunesse roumaine; on offre à Cordélie rayonnante trois magnifiques bouquets de fleurs, dont l'un offert par la Ligue roumaine, noué avec des rubans tricolores de la Roumanie et de l'Italie; j'en suis tout confus; je remercie comme je puis, avec quelques mots émus; je sens bien qu'on a voulu me combler et que tous ces honneurs sont faits à mon pays, dont je communique aux Roumains les sympathies; je ne prends donc certainement pas pour moi de toutes ces touchantes attentions qu'une partie minime; mais je suis heureux d'apprendre, dès mon entrée à Bucarest, que l'Italie est si fortement aimée, par un noble peuple dont les anciens Daces, les Celtes et les Romains ont formé et élaboré un peuple d'avenir, un peuple privilégié.

Ma fille me précède, couverte de fleurs, souriante, entourée, fêtée, saluée avec respect, comme une petite princesse; je vois en elle, pour un instant, comme mon propre rêve qui marche; fille d'une slave et d'un latin issu de la Grèce, elle me semble la fleur et le sourire de la paix universelle; je la suis, en silence, comme une pure et jeune prêtresse inconsciente de l'idéal, et je me félicite d'avoir insisté pour qu'elle m'accompagnât dans cette petite tournée lumineuse vers l'Orient qui nous est plus proche.

On nous accompagne et on nous installe magnifique-

---

l'italien très couramment; il est passionné pour les beaux arts, pianiste distingué, et professeur de géologie à l'Université de Bucarest; secrétaire général des cultes et de l'instruction publique, il pousse énergiquement la culture roumaine, dans un esprit moderne, et il est un des membres les plus actifs et les plus dévoués du parti libéral.

ment à l'*English Hôtel*, en face du Théâtre national, où l'on avait d'avance donné des ordres pour que rien ne nous manquât. Lorsqu'on nous permit enfin de rester seuls un instant, nous nous sommes regardés ébahis et nous avons souri ensemble du même sourire significatif, les yeux mouillés; venir de si loin, et non pas seulement ne pas se trouver en pays étranger, mais se sentir presque caresser d'une affection divine par des hommes que nous n'avions jamais vu, c'était pour nous non pas seulement l'inattendu, mais le sublime dans le rêve.

Ce rêve est alors passé devant nous comme un tourbillon de lumière; nous n'avons passé que huit jours à Bucarest, mais ce qui à défilé devant nous en une semaine me semble maintenant l'invraisemblable et l'incroyable. Je devais faire et recevoir une foule de visites, parcourir la ville, assister à des académies et à des receptions, accepter des invitations à déjeuner et à diner, me rendre plusieures fois à la Cour, écrire d'un bout à l'autre trois conférences, les débiter, tenir mon journal, et écrire des lettres. Comment mes nerfs ont pu résister à tout cet enorme surmenage, je l'ignore moi même; certes, si dans le cours de l'année, il fallait passer par cinquante deux semaines aussi agitées et aussi remplies, Heraclès lui même, malgré ses douze grands travaux, aurait dû succomber à la peine; mais l'enthousiasme dans l'oeuvre ajoute quelquefois à l'homme des forces qui semblent surhumaines; et si les journées si mouvementées de Bucarest ne ressemblent en rien aux tranquilles délices des beaux jours d'Aranjuez, elles me laissent cependant dans l'âme une sort de regret comme d'une féerie qui m'a un instant ébloui et qui s'est décomposée et effacée maintenant dans le gouffre du néant.

Heureusement pour moi les notes de mon journal se trouvent encore sous ma main, et à l'aide de ce qui s'est profondément gravé dans ma mémoire, je puis à peu près reconstituer l'histoire de cette semaine lumineuse de l'année passée.

4 mars. Aussitôt arrivé et installé, on me prévient que nous sommes attendus à la Cour chez Sa Majesté, la Reine Elizabeth. J'avais l'honneur, depuis quelques années, d'être en correspondance littéraire avec *Carmen Sylva*. Mais s'il m'était, non pas seulement agréable, mais facile, de loin, l'entretien d'une causerie intellectuelle avec l'esprit élégant et délié qui se cachait sous un nom poétique, maintenant qu'il s'agissait de rendre hommage à la Reine des Roumains, et de détacher la noble figure de l'écrivain que j'admirais, de la souveraine qui demeurait pour moi encore un sphynx, je ne pouvais me soustraire à un sentiment de crainte pénible. La réserve que le cérémoniel de n'importe quelle Cour impose, oblige les princes tout aussi bien que leurs courtisans à prendre un masque, qu'ils déposent rarement, même dans l'intimité; avant de percer ce masque, il faut du temps, et l'appréhension que nous avons, en approchant pour la première fois, une tête couronnée, de ne rencontrer, au premier abord, qu'une couronne sur une Majesté bien drapée, nous donne une timidité, qui est souvent méfiance, mêlée de respect, mais qui ressemble très souvent à de la bêtise. S'il nous arrive donc aussi, quelquefois, de trouver assez insignifiant ce qu'un prince peut nous dire, n'oublions pas non plus que, par notre gêne, et par la banalité de nos compliments, nous glaçons souvent l'esprit du haut personnage qui nous accorde une audience, et que notre entretien n'étant pas toujours des plus amusants, est peu fait pour donner un peu plus d'esprit à un prince,

qui ne n'en aurait pas assez du sien. Ce danger n'existait pas, pour ma première visite à la gracieuse Reine des Roumains; mais si je ne craignais pas de me désenchanter, je n'avais aucune hâte non plus de me trouver en face d'un masque royal, qui me cacherait l'être supérieur dont les écrits de *Carmen Sylva* m'avaient donné la vision. La rigidité de l'étiquette de Cour aurait pu fort bien forcer cette princesse allemande devenue grande Reine, à établir une ligne de démarcation bien nette entre la femme et la souveraine, et, tout en étant impatient d'admirer de près ce chef d'oeuvre de princesse, que je m'étais très bien imaginé, si son apparition soudaine devait me préparer une désillusion, j'aurais voulu la retarder, pour bercer plus longuement mon rêve de poète.

En attendant, je regarde avec satisfaction ce qui m'entoure dans cette demeure royale. C'est un véritable palais de fée; les marches de l'escalier sont bien douces, couvertes de tapis si souples, que l'on croirait marcher sur le velour; et on y monte insensiblement, presque sans s'en douter; meubles, glaces, tableaux, livres, fleurs, tout se trouve à sa place; on dirait qu'ils y sont nés. Un art souverain a guidé l'aménagement de tout le palais; peu de bibelots; rien de banal; rien d'inutile, et d'insignifiant; toute chose ici dit quelque chose; n'importe de quel côté le regard se tourne, il se repose sur un objet qui le fixe et qui lui parle; on voit bien que la fée a voulu s'entourer de poésie; l'ameublement de sa demeure royale est œuvre d'inspiration; on a su y tenir compte aussi des effets de la perspective; on peut donc de l'intérieur du palais royal de Bucarest voir arriver de loin les hôtes qu'on attend et partir ceux qu'on regrette de voir s'éloigner; lorsqu'ils partent, on peut les suivre longuement des yeux; ce n'est

qu'une femme poète d'un sentiment exquis, qui pouvait guider un architecte vers des trouvailles pareilles;



Carmen Sylva

Carmen Sylva a voulu mettre ses hôtes à part des surprises féeriques de son Olympe.

La Reine enfin se montre elle même, royalement habillée, avec une robe à longue traîne en satin blanc; sa démarche est noble et élégante, mais pleine d'aisance. Sa grande tête rayonne de loin sous une chevelure abondante, blanchie avant le temps; ses grands yeux pleins d'étincelles brillent de loin. Elle s'approche de nous, souriante et accueillante. Sa voix est une caresse; son sourire révèle toute sa grande bonté; son regard nous cherche et nous sonde; on dirait qu'il nous devine; elle nous tend les mains, elle nous fait asseoir, près d'elle, et elle nous met immédiatement à notre aise. Sa conversation est animée; après avoir demandé des nouvelles de notre voyage, elle touche à des sujets différents. Elle partage mon idée qu'autrefois les Serbes et les Roumains devaient former un seul peuple Dace, déjà civilisé; les Celtes et les Romains ont communiqué à ce peuple une partie de leur esprit, les premiers surtout leur vivacité, les seconds leur gravité; mais la civilisation romaine a pris le dessus surtout dans les villes; le paysan roumain est resté mélancolique; et cette mélancolie doit appartenir à l'ancienne race dace. La Reine me demande le sujet de mes prochaines conférences, en témoignant le vif désir d'y assister: je laisse a Sa Majesté le choix des deux premières conférences ayant déjà promis à mes amis d'entretenir, dans la troisième, le public sur le rôle des Roumains dans le Monde Latin. *Carmen Sylva* me prie alors de faire ma première conférence, en italien, et de parler de *la femme italienne de la Renaissance;* dans la seconde, elle voudrait m'entendre lire quelques chants de la *Divina Commedia;* je promets alors que ma seconde conférence sera une illustration du *Paradis Terrestre*, tel que le Dante se l'est représenté au sommet de la montagne du Purgatoire. *Carmen Sylva* semble ravie de cette promesse; elle adore

notre poète; elle en sait des chants pas coeur; et elle en a pénétré toute la profondeur; elle en parle donc avec un enthousiasme sincère. Toute son âme passe dans son regard flamboyant; elle va d'extase en extase; elle oublie aussi qu'elle nous retient depuis une heure; on la prévient alors qu'on l'attend et elle s'éloigne avec peine; mais avant de nous quitter elle revient sur ses pas désirant nous faire admirer une œuvre de bénédictin, un Évangile enluminé par elle, avec une finesse, et avec une imagination digne des grands siècles de la foi; elle semble y avoir appelé toute la flore à son secours pour orner le livre des livres, dont elle fera cadeau au vieux monastère de Sinaïa. Sur la dernière page du livre on voit une femme en prière, dont l'âme angélique attendrie semble s'envoler vers Dieu; cette femme est la Reine des Roumains. Le tout est une merveille, où l'art de la miniature byzantine et l'art de la renaissance italienne semblent avoir fait un dernier sublime effort, pour arrêter la foi qui s'échappe, la rafraîchir et la fortifier. Et si l'on songe qu'aucun maître n'a appris à Carmen Sylva à peindre, et que sa volonté, son obstination et son génie poétique seuls sont devenus capables de faire ce miracle, on ne doit plus s'étonner d'apprendre, que dans la croyance générale du peuple roumain qui n'est point courtisan, Carmen Sylva est vénérée comme une grande fée, a laquelle tout doit et tout peut réussir.

Avant de se retirer, la Reine nous engage à passer par un salon où s'etale, en grande lumière, un magnifique naufrage du célèbre peintre russe Aïvazowski. Nous étions depuis quelques minutes dans l'admiration de ce tableau, lorsque nous nous apercevons que la Reine, dans le lointain, s'est tournée encore une fois vers nous, pour observer l'impression que nous receverions de ce

chef d'œuvre; nous quittons alors la contemplation de ce tableau peint pour le tableau vivant, qui nous sourit une dernière fois, et disparaît comme une nuée blanche, qui s'efface au bruit vague des premières clartés du jour.

Le soir, mon ami Urechia m'invite à assister dans la loge de la présidence au spetacle du Théâtre dramatique national. Malheureusement pour moi, la pièce n'était point nationale, mais une simple traduction d'une mauvaise pièce dramatique de boulevard français, que l'on répétait pour la seizième fois devant une foule qui semblait s'intéresser énormément au sort de deux petits enfants abandonnés. La salle est élégante et très bien illuminée; le jeu des acteurs et des actrices semble excellent; lorsque j'y prête une oreille attentive je constate avec plaisir que plusieur mots sonnent tout à fait comme des mots italiens, d'autres comme des mots ladins du Frioul, ou provençaux; le fond de la langue que l'on parle sur la scène est donc assurément latin; mais le long contact des Roumains avec les Slaves et avec les Hongrois a sensiblement modifié dans leur prononciation le son des mots latins; ils ont perdu l'accent romain et italien; l'intonation est devenue la même qui m'avait déjà frappé au théâtre slave et au théâtre magyar; les mêmes cadences de la voix, quelque peu nasillarde, la même cantilène, et dans les moments de la passion, les mêmes mouvements saccadés. On a de la peine à se figurer que l'on se trouve au milieu d'un peuple latin; et il me semble que les patriotes roumains avertis de cette facheuse impression acoustique reçue par l'un de leurs admirateurs latins les plus fidèles et les plus sincères, se donneront quelque peine pour obtenir au Conservatoire dramatique national, qui prépare des acteurs ed des actrices à la

scène roumaine, une réforme dans la récitation de la langue nationale, pour que le mot roumain sonne mieux à l'oreille des Italiens, et pour que ce peuple latin qui nous est frère, parle de nouveau comme ses ancêtres *ore rotundo*, et n'emprunte plus de ses voisins dont la langue est trop éloignée, des sons qui lui sont étrangers. Si les Celtes, les Slaves et les Magyars eux mêmes ont dû, par leur voisinage, exercer à la longue une influence sensible sur la langue des colons romains de l'ancienne Dacie, si quelques nuances de la prononciation du roumain se perdent dans cette grande *incognita* qui demeure pour nous la langue des anciens Daces, s'il est difficile de détruire dans la prononciation d'une langue moderne les traces d'une action collective de plusieurs siècles et de plusieures races, si on désire garder au roumain la musicalité des langues latines, et rendre l'oreille roumaine musicienne, il faudra qu' un peu de chant italien s'en mêle, et que le diapason qui donne le *la* à la voix roumaine dans le Conservatoire de Bucarest, soit apporté par des maîtres italiens, ce qui doit être dit sans aucun préjugé du caractère national roumain, qui doit garder absolûment toute sa verve et toute son originalité.

5 mars. Je travaille pendant la matinée à ma première conférence, sur la femme italienne de la Renaissance. Je n'ai aucun livre avec moi; je dois donc improviser et broder de mémoire d'après le peu dont je me rappelle sur ce sujet; où l'erudition sera donc insuffisante, le sentiment, dont je me sens riche, suppléera. Un proverbe vulgaire dit qu'il y a un Dieu pour les ivrognes et pour les enfants; le même Dieu vient aussi en aide quelque fois aux poètes; et par des jets de lumière soudaine il les relève souvent, lorsqu'ils semblent près de tomber. Il suffit pour cela que le poète

se tourne un peu vers les hauteurs lumineuses et attende le moment de l'inspiration; seul ceux qui ne regardent jamais en haut, peuvent courir le danger de patauger dans la boue, sans espoir de resurrection. L'accueil sympathique et enthousiaste que j'avais trouvé au milieu du peuple roumain, m'avait d'ailleurs remonté tous les esprits.

Accompagné par M. Urechia, je me rends à l'Académie Nationale, dont j'ai l'honneur d'être membre étranger. Lorsque j'entre, le vénérable président M. Cretzulesco me félicite et me salue en langue roumaine, au nom de l'Académie; je réponds ému en français. La séance continue avec un compte rendu; puis elle est levée; je suis présenté à plusieurs académiciens; entr'autres, à M. Kalinderu, à M. Negruzzi, à M. Maniu. L'aimable secrétaire, professeur et député, M. Bianu met à ma disposition les livres de l'Académie; je lui demande une histoire de la Roumanie. Après une vingtaine d'années, j'embrasse de nouveau à l'Académie mon illustre ami le célebre philologue professeur B. P. Hasdeu, que je trouve cependant très vieilli. La perte de son unique fille adorée, morte à l'aurore de son printemps, lorsqu'elle promettait de prendre rang parmi le femmes poètes les plus exquises de notre époque, ne l'a pas seulement bouleversé, mais semble l'avoir presqu'anéanti. J'avais fait une conférence en français au *Circolo Filologico* de Florence en l'honneur de sa fille; cette conférence avait pu servir, ensuite, d'introduction à l'un des volumes imprimés de l'œuvre posthume de sa fille; nous nous étions donc liés sur le tombeau de Julie Hasdeu, d'une amitié fraternelle. Il ne veut donc pas que je quitte la Roumanie sans une visite à ce qu'il appelle son château, à trois heures de chemin de fer de la capitale, dans la direction de Si-

naïa, où Mme Hasdeu aussi nous attend. Quoique mes heures soient bien comptées, je ne puis me refuser de rendre cet hommage au souvenir d'un ange, et je quitte M. Hasdeu en le rassurant que je ferai bien certainement une pointe et une halte à son château.

Je visite ensuite l'Athénée roumain, un véritable monument d'art, création, en grande partie, du vice-



Vue de l'Athénée roumain.

président Constantin Esarcu qui a mis dans cette œuvre toute son âme et tout son goût, ainsi que du patriotisme roumain qui l'a généreusement secondé. L'architecte, pour la forme extérieure, s'est inspiré essentiellement du Panthéon romain. L'édifice se présente grandiosement, dans un emplacement, qui permet de la rue principale de la ville de Bucarest, d'en admirer la façade, construite d'après le dessin de l'architecte français M. Albert Galleron; on y distingue en outre deux statues, la Minerve de Velletri d'après le Musée du Louvre, et la Roumanie libre, d'après le tableau de

Rosenthal, qui se trouve à la Pinacothèque nationale de Bucarest. L'intérieur n'est pas moins imposant; seulement on peut remarquer que l'entrée et les superbes escaliers occupent la plus grande partie de l'édifice; on y entre bien; on se prépare d'avance à une espèce de promenade en Olympe, où tous les arts devront triompher; mais à l'exception d'une magnifique salle pour les conférences et les concerts dont la décoration græco-orientale est très riche, peut-être trop riche même, mais dont l'acoustique laisse quelque peu à desirer, à cause surtout de la forme ronde et d'une certaine suffocation, qui ne permet guère à la voix humaine et au jeu des instruments d'avoir tout leur développement et de percer aussi loin et aussi haut qu'ils le pourraient, il reste peu d'espace pour le Musée des Arts, en formation, et qui semble destiné à recueillir toutes les manifestations les plus pures et les plus élevées de l'art national. On a peut-être sacrifié quelque peu l'essentiel à l'apparence; le décor du monument est superbe, et je conçois facilement que chaque Roumain qui entre à l'Athénée roumain puisse se sentir fier d'avoir pu contribuer à dresser devant ses yeux, dans la capitale même du Royaume, un pareil témoin de la civilisation nationale; mais on en sort, peut-être, moins satisfait; le frontispice et l'introduction du livre sont amples et promettent beaucoup, mais le livre même reste encore à écrire, et l'espace semble manquer pour l'achever; d'après la première conception artistique, l'œuvre est grandiose; il faudrait, pour le compléter, pouvoir ajouter au fond de l'édifice, un long péristyle qui borderait une immense galerie; mais il serait nécessaire pour cela de percer une partie de la ville, d'abattre quelques maisons qui ne s'adossent précisément pas à la partie postérieure de

l'Athénée, mais qui semblent l'emprisonner, et il ne sera pas facile d'abattre des maisons de grand rapport pour achever un édifice de luxe. Je dis pas facile; mais je sais que le patriotisme roumain a su faire des miracles, et qu'il pourrait encore en faire d'autres; seulement les miracles on peut les admirer lorsqu'ils se présentent, mais nous n'avons aucun droit de les prétendre. Contentons nous donc, pour le moment de



Prince Démètre Stourdza

féliciter la présidence de l'Athénée, et Monsieur Esarcu en premier lieu, lequel y a voué à lui seul une somme de 200,000 francs, le Roi et le peuple roumain d'avoir embelli la ville de Bucarest d'un aussi beau monument que l'Athénée, qui ne déparerait aucune grande ville intellectuelle, ni Paris, ni Munich, ni Rome, ni Athènes.

Après la visite à l'Athénée roumain, je me rends chez M. Cretzulesco, le vénérable président de l'Académie, chez le prince Démètre Stourdza, le président



JEAN KALINDERU

du Sénat et pendant que j'écris, Président du Conseil des Ministres,[1] M. Kalinderu membre distingué et actif

[1] Il est né le 10 mars 1833, à Miclauseni, district de Roman. L'Europe le connaît comme l'un des hommes d'état les plus marquants de notre temps; les Roumains l'apprécient en outre, comme financier, écrivain et numismate. D'une intelligence élevée, travailleur infatigable, rigide dans sa conduite, il entra de bonne heure dans la carrière politique, après avoir fait de brillantes études de jurisprudence et dans la science de l'état en Allemagne, surtout à Munich, Goettigue, Bonn et Berlin. Ancien secrétaire et ministre du prince Couza, il contribua à le renverser, ne pouvant en changer l'esprit tyrannique, et il eut une grande part avec le prince Jean Ghika à l'élection plebiscitaire du prince Charles de Hohenzollern. Plusieurs fois ministre, collaborateur puissant de Bratiano, secrétaire général de l'Académie roumaine, il développa dans toutes ces fonctions une activité extraordinaire et toujours féconde. C'est à lui qu'on doit les deux grandes collections historiques monumen-

de l'Académie, administrateur et Conseiller intime du Roi.[1]

Je passe, enfin, chez M. Cazzavillani, le directeur et propriétaire du journal *Universul* qui est devenu très populaire en Roumanie. Le chevalier Cazzavillani est un ancien garibaldien de Vicence; établi depuis vingt cinq ans en Roumanie il s'y est marié et enrichi, grâce à un esprit large et entreprenant, actif et fécond, à un travail constant et intelligent dirigé vers des buts pratiques; il tire jusqu'à 16,000 exemplaires de son journal; la maison et l'imprimerie lui appartiennent; en dehors de l'*Universul* quotidien il publie deux journaux hebdomadaires illustrés, dont l'un est humoristique. Pendant que je visite les ateliers et les bureaux de l'*Universul* se présente un dessinateur, pour enlever mon portrait; le lendemain l'*Universul* offre à son public ce chef d'œuvre de l' impromptu qui devait révéler au peuple roumain la figure de son grand ami. Je n'ai jamais été en prétention de beauté, ni posé devant aucun peintre pour un Adonis; mais, je ne me croyais pas non plus monstre et babău à un tel point. Imaginez vous la figure d'un Zola, fort enlaidie et beaucoup plus grossière, privée de son intelligence, avec un petit air farouche,

---

tales de l'Académie roumaine. Zélé du devoir, il est considéré par ses compatriotes comme un puritain. Il y a des personnes qui ne l'aiment pas en Roumanie; mais tout le monde le respecte.

[1] Jean Kalinderu, juriste, administrateur, magistrat, littérateur érudit, philanthrope, académicien, moraliste, patriote, homme du monde, est une des plus nobles figures de la Roumanie contemporaine; son esprit d'initiative, l'étendue et la variété de ses connaissances, son goût et sa générosité lui ont gagné toutes les sympathies publiques et privées. Ses nombreuses publications touchent à différentes branches de la science, mais surtout au droit romain, à l'histoire, à l'economie politique et à la morale. Son livre: *Patrie, éducation, travail* résume en partie son œuvre puissante et bienfaisante; ce qu'il a écrit est digne de ce qu'il a fait, et il n'a fait que du bien.

pour ne pas dire féroce; cela devait passer et passera peut-être à la posterité roumaine comme le portrait authentique d'*Angelo De Gubernatis.*

Je m'étonne donc un peu que, malgré cet épouvantail, la salle de l'Athénée roumain se soit remplie trois fois pour m'entendre; peut-être, on s'était dit d'avance que cela devait être seulement le masque unique avec lequel on couvrait, en représentant la comédie et la tragédie ancienne, le visage des personnages qui devaient jouer leur rôle; mais il est temps de glisser là dessus, pour ne pas provoquer sur nous cette observation de l'empereur Domitien au sujet de ce Metius, qui ne se regardait jamais au miroir, pour ne pas voir un beau comme lui: *Vellem tam formosum esse quam Metius sibi videtur.*

M. Cazzavillani ne cesse point de déployer sa puissante activité et ses moyens en faveur de cette nation roumaine, dont il partage et comprend si bien les intérêts; j'apprends donc avec la plus vive satisfaction qu'il va organiser un système de colonisation dans la Dobrougia, par une émigration de paysans et d'ouvriers italiens, capable non pas seulement de peupler, et de féconder, mais de civiliser cette ancienne province éloignée de l'empire romain, cette seconde patrie triste du voluptueux Ovide, cette terre d'exil qui peut devenir, grâce au commerce et aux efforts de la civilisation, une terre brillante de resurrection.

Le soir, dîner élégant chez Monsieur et Madame Sichleanu, où j'ai le plaisir de rencontrer notre excellent Ministre à Bucarest, le Marquis Beccaria Incisa, le frère de Madame la Marquise de Rudinì, que j'avais visité pendant la journée, Madame Brandza, la fille du poëte G. Sion, M. et Mme Urechia et l'éminent géologue et académicien Stefanesco avec sa femme, connaissant

parfaitement l'italien, puisqu' elle avait passé sept années à Naples, auprès de Madame Sichleanu mère, pendant que Monsieur Sichleanu faisait ses brillantes études à notre Université.

Le lendemain matin je reçois à l'Hôtel plusieures visites, entr'autres, celle de trois italiens qui ont bien mérité de la Roumanie, M. Fava, directeur de la *Correspondance*, l'ingénieur Guillaume Marin président de la Societé Italienne de secours mutuel et le prof. Carini du Conservatoire de musique; de M. Jules Brun élegant conférencier, poète agréable, et correspondant des *Débats* et du *Figaro;* de Monsieur Francudis le savant professeur du grec à l'Université, doyen de la faculté de lettres, dont la mère corfiote, était la nièce du fameux Comte de Capodistria. Monsieur Francudis, que j'avais visité la veille chez lui ayant fait ses études à Corfou, parle couramment l' Italien; il était l' ami des Tipaldo et de Tommaseo, le disciple de François Orioli; de sa maison étaient partis en l' année 1846, les deux frères martyrs italiens Alexandre et Émile Bandiera. Le vénérable veillard a l'air souffrant, mais son visage se ranime au souvenir de ses jours joniens, pleins de poésie et d'enthousiasme.

La poste m'apporte quelques lettres d' inconnus, qui me saluent et me font des recommandations; les uns me préviennent de ne pas me laisser influencer par les intrigues des persécuteurs des Jüifs; d'autres de me défendre de tout enthousiasme pour l'œuvre de la dynastie allemande en Roumanie; on me presse aussi de visiter la Moldavie et la Macédoine; de ne pas croire à ce qu'on écrit dans les journaux roumains, à rien de ce qui est officiel, trompeur et faux, et on m'engage à puiser mes informations à des sources plus pures. Si je ne savais d'avance que, dans chaque pays

il y a des minorités agitées, mécontentes, impatientes et turbulentes qui voudraient faire violence à la nature et à l'histoire, tout ce zele national pourrait, peut-être, me toucher. Mais, tout en prenant note de quelques cris discords, je suis heureux de me trouver d'accord avec la majorité des Roumains, pour féliciter la Roumanie des magnifiques progrès déjà réalisés pendant les trente années de règne du Roi Charles Ier, qui a mis une fin à des divisions, discordes et rancunes séculaires, à la servitude, à l'ignorance et à l'abjection de tout un peuple.

L'Académie Roumaine vient de publier deux superbes volumes, qui consacrent l'œuvre politique et civilisatrice de ce prince bienfaiteur, sous le titre: *Trei-deci de ani de domnie ai Regelui Carol I* (1866-1896). Ces documents glorieux parlent trop haut pour qu'il reste la possibilité d'un doute sur les bienfaits que la Roumanie a ressentis, de l'attention constante avec laquelle ce prince eclairé a veillé au bien-être de la nation roumaine.

En montant sur le trône, le prince Charles de Hohenzollern avait prêté ce serment: « je jure d'être fidèle aux lois du pays, de maintenir la religion de la Roumanie, ainsi que l'intégrité de son territoire et de gouverner en Prince constitutionnel. » Le roi Charles n'a pas seulement gardé sa grande promesse; mais il a tenu bien au delà de ce qu'il avait promis. Il a agrandi le royaume, il l'a fortifié, il a amélioré son budget, il a créé une foule d'institutions utiles, et il a fait de la Roumanie la nation la plus civilisée de toute la péninsule Balcanique. Certes, dans cette œuvre de bien, il fut aidé par le désintéressement et le patriotisme des familles qui avaient anciennement régné dans les Principautés, et par l'ardeur avec lequel tout

le peuple roumain s' engagea dans la voie du progrès; mais l'esprit supériour et le tact avec lequel le lourd fardeau du gouvernement a été supporté par le prince Charles ne lui a pas seulement gagné l' affection et la reconnaissance de la nation roumaine, mais l' estime et l' admiration sincère de l'Europe entière. Dès sa proclamation, son nom devait signifier pour le peuple ralliance de toutes les forces roumaines; la Moldavie et la Valachie devaient former, enfin, sous le nom de Roumanie, un seul état gouverné par un prince étranger invoqué par les familles rivales et agréé par les puissances; et le choix tomba, sans contradiction, à la suite de la proposition de Jean Bratianu, sur le prince Charles Louis de Hohenzollern, fils du prince Charles Antoine Joachim, qui devait prendre le titre de Charles Ier prince de Roumanie, après le plebiscite roumain qui fut voté solennellement le 20 avril de l' année 1866. Mais cette première union de cinq millions de Roumains, ne tarda à éveiller les espérances des frères roumains éloignés et dispersés, qui virent en lui leur futur redempteur idéal; de manière qu' autour de ce trône se groupérent toutes les aspirations de la nation roumaine. La volonté du peuple de se donner comme souverain le prince Charles fut affirmée à plusieures reprises sous toutes les formes possibles, et avec un langage ferme qui ne laissait aucun doute sur la sincérité et la solennité grandiose du plebiscite; ainsi le prince Charles arriva a Bucarest comme l' *expectatus gentium*. Il était jeune alors; il n'est pas encore vieux aujourd'hui, après trente ans de règne; ce qui laisse espérer que il réguera encore longtemps pour réaliser toute entière l' œuvre de redemption nationale de la Roumanie, qu' il a si fermement et si sagement initiée. Dans l' histoire des principautés on ne comptait que six princes, dont le

règne avait dépassé les vingt ans; Matheiu Basarab domina pendant 21 ans; Constantin Brancoveanu, 25; Mircea-cel-Mare, 32; Alexandru-cel-Bun, 32; Alexandru Basarab, 40; Stefan-Voda cel Mare et Sfînt, 47; tout fait prévoir que le roi Charles dépassera le demi siècle de règne et consolidera lui-même, comme Auguste, sa belle création. De l'année 1714 à l'année 1859, dans l'espace donc de cent quarantecinq ans, avaient régné 33 princes en Moldavie, et 38 en Valachie, en moyenne donc, de 4 a 5 ans pour chaque règne. Ce manque de suite dans le gouvernement n'a pas été la moindre cause de la confusion et des troubles qui ont affligé les provinces danubiennes. La domination éclairée et prolongée du prince Charles a permis au contraire de réaliser en Roumanie une suite de réformes, dont les bienfaits dureront longtemps. Pendant son gouvernement, une grande guerre a éclaté, dont le succès fut, en grande partie, assuré par la vaillance de l'armée roumaine; la victoire méritait un plus grand prix; le Congrès de Berlin a eu trop grand soin des intérêts des grandes puissances, et trop négligé les droits des petites; mais la gloire qui a rayonné sur la Roumanie toute entière a fait comprendre à l'Europe entière que l'ancien boulevard créé par les empereurs roumains sur les bords du Danube contre l'invasion des Barbares était devenu inviolable et insurmontable, et que le nouveau Décébal qui s'était montré à la tête des Daco-Roumains était bien digne de porter fièrement ce titre de roi que les Romains avaient décerné aux indomptables chefs des Daces qui avaient défendu avec acharnement l'indépendance de leur pays. Aussi personne ne fut étonné, lorsque le glorieux capitaine de l'armée roumaine, ayant tiré son épée pour assurer définitivement l'indépendance de la Roumanie de la Sublime

Porte, et en même temps prouvé à la Russie et à l'Autriche, que la Roumanie se sentait assez forte, pour n'avoir plus besoin de l'écrasante tutelle de ses voisins du nord et de l'ouest, au mois de mai de l'année 1881, put annoncer qu'il serait lui même le *tsar*, le *rex*, le propre roi de la nation roumaine. Aucune royauté ne pouvait être, en effet, ni plus légitime, ni mieux consacrée. Le Roi Charles, en toute occasion a pu tenir le verbe très haut, parce que toute son œuvre a été bienfaisante; son éloquence n'est jamais vide, parcequ'elle repose sur des souvenirs glorieux, sur des actes sages ou magnanimes, sur des promesses faites par lui, dont tout le monde est rassuré qu'elles seront tenues. Aucun souverain en Europe, hors de l'Italie, dont le chef auguste et vénéré a paru même l'avoir dépassée, si l'on fait exception pour le Roi Oscar de Suède et de Norvège, n'a une idée aussi élevée de ce que doit être un prince constitutionnel de notre temps; le Roi Charles n'est pas l'esclave des hommes parlamentaires, mais le bon esprit de la Constitution; il veille d'en haut au perfectionnement de l'œuvre legislative, et il écoute les députés et les ministres, seulement en mesure de la conviction qu'il se forme qu'ils se remuent et qu'ils agissent en vue du bien-être, de la prospérité et de la gloire du pays. L'action personnelle du Roi Charles dans le mouvement actuel de la Roumanie a été vraiment considérable, et on peut répéter avec M. Urechia, que le meilleur patriote roumain, le meilleur citoyen de la Roumanie est, après tout, le Roi Charles Ier. La protection réelle, solide, et intelligente que le Roi Charles accorde aux études nationales, à toutes les institutions scolaires, à toutes les académies, a toutes les publications destinées à augmenter le bien public et la culture de la nation roumaine, lui ont gagné la reconnaissance de

toute la Roumanie intelligente, ce qui le met aussi à l'abri de la louange banale des adulateurs intéressés et servils. L'adulation n'est possible que, lorsque la gloire est quelque peu douteuse et chancelante; le soleil qui brille pour tout le monde et qui chauffe l'univers se trouve si haut, si bien placé, et si largement adoré que si un poète s'avisait de composer un poème à la louange du soleil ou du Bon Dieu, il pourrait courir le risque d'en être châtié, au lieu d'en recevoir la récompense espérée. Je n'ai encore rien lu de servil à l'adresse du Roi Charles écrit par des plumes roumaines vendues; mais j'ai prêté l'oreille a un long murmure d'admiration qui est dans la conscience du peuple roumain tout entier; et ce murmure vaut bien à lui seul un hymne et un poème.

Quant à la prospérité matérielle du Royaume de Roumanie, on en jugera, en comparant ses revenus progressifs pendant ces derniers trente ans. Lorsque le prince Charles est arrivé en Roumanie, en 1866, le revenu annuel de l'état était de 59,053,493 francs, avec une dépense de 68,286,442 et un déficit de 9,232,949 francs; après dix ans, le revenu était de 81,144,686 francs, la dépense de 99,046,367, le déficit de 17,902,076 (c'était l'année de préparation à la guerre; mais l'année suivante, après la victoire, non seulement il n'y avait plus de *déficit*, mais un excédent de 5,072,653 francs, sur un revenu de 110,063,639 francs, et une dépense de 104,990,986 francs; pendant l'exercice de l'année 1895-96, les revenus se montaient déjà à 198,085,235 francs, les dépenses à 214,740,484, avec un déficit considérable de 16,655,248 francs. Le déficit total roumain en trente ans de règne, se monte, de l'année 1866 à l'année 1896, à 135 millions; mais puisqu'il y a eu, pendant ces années, aussi un exce-

dent de 90 millions, et on a pu couvrir le reste avec des emprunts, il ne reste a découvert que le déficit de l'année 1896. Ces chiffres sont éloquents pour documenter la sagesse du gouvernement économique de la nation roumaine et pour rassurer les Roumains non pas seulement que les ressources du pays augmentent, mais que l'argent national est dépensé pour la nation et non pas comme, malheureusement, trop souvent, dans quelques autres pays latins, pour satisfaire les ambitions, et la convoitise d'un parlementarisme envahissant et dominant, qui obsède le budget et pousse le gouvernement a des dépenses souvent insensées. La fermeté, la droiture, l'energie et l'intelligence du Roi Charles ont contribué considérablement à maintenir la Roumanie sous un régime rationnel; le patriotisme a pénétré l'âme des ministres des finances roumains, qui ont eu soin non pas seulement d'augmenter les revenus du budget national, mais de veiller pour que l'argent de la nation soit bien dépensé au profit du pays; la finance, en Roumanie, on peut le dire, a été elle aussi œuvre de patriotisme et de moralité, ce qui, au milieu du désordre et de la confusion qui règne dans plusieures administrations de cette fin de siècle, ne saurait être que méritoire.

Par ce que j'avais appris non pas de tel ou tel autre courtisan, non pas de tel ou tel autre sénateur ou député, ni de tel ou tel autre général ou ministre, mais de tout le monde, de cette opinion publique qui est partout et ne réside nulle part, j'étais donc bien préparé à l'audience que le Roi Charles avait daigné m'accorder.

Accompagné par le général Robescu et par un aide de camp, je suis introduit auprès de Sa Majesté qui me reçoit dans sa Bibliothèque. Le Roi ressemble

à ses portraits; il a l'air grave et doux à la fois; d'une taille élancée, sa démarche est noble; son geste plein de dignité; sa voix ainsi que son sourire captive; ses cheveux et sa barbe grisonnent, mais n'annoncent pas encore la vieillesse. Il me serre la main, et me fait



LE ROI CHARLES DE ROUMANIE

asseoir près d'une grande table a écrire; il me félicite d'être venu en Roumanie et de l'accueil que j'y ai trouvé; et il me demande quelles sont mes premières impressions; il semble satisfait de voir que l'histoire

contemporaine de la Roumanie ne m'est point étrangère.

Après ces préliminaires, nous voguons en pleine mer politique, au sujet des différents peuples de la péninsule Balcanique. S. M. semble partager mon rêve d'une Confédération des États du Balkan; seulement elle parait regretter que les Bulgares, ce peuple intelligent, devenu slave, que l'on croit d'origine turque mais qui porte aussi des traces de l'ancienne grande race macédonienne, aient trop vite oublié leurs voisins qui ont si puissamment contribué à leur délivrance; les Bulgares croient jusqu'ici, (peut-être ce ne sera pas toujours ainsi) pourvoir à leurs intérêts en s'isolant, tandis que l'intérêt commun est de s'unir; plus ingrats, peut-être, que les Turcs qui oublient rarement ceux qui leur ont fait du bien, les Bulgares se tournent facilement contre leurs amis de la veille, tantôt les Serbes, tantôt les Roumains, et avant de s'organiser fortement chez eux ils visent à une plus large domination, sans ménager les droits les plus légitimes de leurs voisins. Les Grecs ont fait de même; ils ont voulu s'isoler, tout en ayant des ambitions démésurées; quant à l'Ile de Candia, s'ils étaient sages, au lieu de l'envahir, ils devraient se contenter, pour le moment, d'entendre que l'autonomie en est reconnue; une fois autonome, un parlement déciderait de l'annexion et tout se passerait d'une manière légitime et paisible. Mais les Grecs aussi devraient songer avant tout à se réorganiser intérieurement, a rétablir l'ordre dans la finance, et à se civiliser.

Ils n'ont pas su garder, et sauver de l'invasion turque l'empyre de Byzance; et, en soixante ans de vie indépendante, ils n'ont pas encore pu réaliser aucun grand progrès. L'Italie qui est debout depuis quarante

ans a donné un meilleur exemple; la Grèce qui aurait dû la devancer n'a pas su la suivre. Elle a été héroïque dans les jours de son insurrection; mais elle n'a rien fait depuis pour prendre rang au milieu des nations civilisées de l'Europe; elle ne vaut certes pas mieux maintenant qu'il y a soixante ans; et on peut craindre pour elle qu'elle aille se précipiter dans quelque aventure fort dangereuse. Le Roi Charles semble s'intéresser à l'histoire, à la race, et à la langue albanaise; il ne sait pas, si les Albanais parviendront, déchirés comm'ils sont (grecs, catholiques, musulmans), à se mettre d'accord pour former un seul peuple, un seul état indépendant; mais l'Italie pourrait faire beaucoup de bien, soit aux Albanais, soit à d'autres peuples balcaniques, en envoyant dans la péninsule de nouvelles colonies agricoles. En attendant nous désirons, ajoutait Sa Majesté, que les Italiens viennent repeupler la Dobrougia, qui leur est ouverte, et renforcer l'élément latin dans cette région, qui est fort menacé par les Bulgares, voisins, de temps en temps, peu commodes. Nous sommes entourés de tous les côtés d'éléments qui ne sont pas latins; les Bulgares et les Albanais au sud, les Slaves et les Magyares au nord et à l'ouest nous pressent; mais les Magyares surtout sont gênants.

Ils ne pensent guère qu'à force de vouloir magyariser Serbes et Roumains, ils finiront par se détruire eux-mêmes. Tant que le comte Kallay, dans la Bosnie et l'Herzégovine, s'occupe d'administration, son œuvre est bienfaisante, et les Bosniaques et les Herzégovins pourront en tirer un large profit; tout ce que l'on fait pour civiliser un peuple, est un bienfait qui dure; mais on ne doit pas mêler l'administration avec la politique.

Les Magyares, en poussant, en grande partie leur

commerce vers notre Danube, ont fini aussi par apporter un dommage considérable au port de Fiume. Quant à Salonique, les Magyares devraient s'ôter de la tête qu'il saurait devenir un nouveau grand port au bénéfice des Magyares ; au surplus, il pourrait devenir un port allemand. Espérons, j'ajoute, qu'il puisse devenir un port serbe, roumain, bulgare, un port de la fédération balcanique. Sa Majesté parle avec verve; mais avec un calme serein; sa parole est limpide, simple, et porte la cachet de la sincérité. On se persuade vite, que ce souverain intelligent a beaucoup lu, beaucoup médité, et que son esprit s'est élargi par une culture peu commune. Sa Majesté écoute avec intérêt ce que j'observe quant à la probable origine commune dace des Serbes et des Roumains, dont les premiers se sont mélangés davantage avec les Slaves, les seconds avec les Romains; Elle suit le développement de ma théorie sur les minorités aristocratiques qui gouvernent l'histoire ; Elle saisit mon étymologie probable du nom de Décébal, et mes remarques sur la prononciation de l'ancien nom de *Roma*, qui devait sur les premières bouches latines, sonner *Ruma*, ce qui devrait consoler un peu les *Roumains* de ne pas être appelés *Romains*. Après une causerie pleine d'entrain, qui a duré une heure, Sa Majesté se lève, et daigne exprimer de nouveau sa grande satisfaction que ma visite lui a procurée ; et, lorsqu'à mon tour, comme homme civilisé et comme philo-roumain, je remercie le Roi de tout le bien qu'en trente ans de règne glorieux il a fait à la nation roumaine, sa noble et austère figure devient rayonnante ; il voit dans mes yeux illuminés et dans mon sourire qui n'est point celui d'un courtisan, le reflet de sa gloire, toute pure et déjà consacrée par l'histoire.

Le soir, Cordélie et moi, nous assistons à une fête

splendide et inoubliable, à un Bal de Bienfaisance donné au Théâtre, au profit des jeunes docteurs pauvres. Cordélie prend place dans la loge de M.me Sichleanu, où une demoiselle alerte et une jeune dame ravissante se préparent à la lutte des fleurs. Toutes les loges sont bien parées; quelques loges nous semblent des véritables corbeilles fleuries. Tout est gai et animé dans la salle; le parterre est superbe. Les jeunes garçons, se promenant comme des lions amoureux, étalent devant nous toute la beauté mâle de la jeunesse barbue roumaine, (*barbatu* s'appelle l'homme en langue roumaine); on voit bien qu'à Bucarest et dans la meilleure société l'élément graeco-latin domine; on se croirait dans un salon aristocratique de Naples, ou d'Athènes; les yeux noirs, la chevelure noire abondante, les moustaches noires annoncent une race que le soleil a bruni; le feu pétille dans les regards; mais la tenue en est élégante et pleine de réserve. Cette jeunesse donne du plaisir, rien qu'à la regarder; elle annonce une génération vive et robuste, qui aime le plaisir; rien d'énervé, et aucun signe de cette décadence qui est l'indice d'un esprit blasé et d'une société corrompue. On m'avait dit que Bucarest était l'une des villes modernes où l'immoralité avait pris le plus de pied; mais de quelle grande ville de l'Europe n'a-t-on pas dit la même chose? Paris et Londres, Berlin et Vienne, Rome et Saint Petersbourg ont étées, tour à tour, dénoncées comme des grands centres d'infection morale, ce qui n'empêche point que de chacune de ces villes rayonne beaucoup de lumière et se fécondent des énergies précieuses, nécessaires au progrès humain.

On pourrait dire la même chose de Bucarest. Savoir bien s'amuser n'est pas donné à tout le monde; mettre de la grâce et du feu dans le plaisir est encore

une preuve de goût et de santé. Cette grâce et ce feu m'ont agréablement surpris au bal de bienfaisance, auquel j'ai eu le privilège d'assister.

Mais si les cavaliers m'ont paru dignes des joûtes amoureuses des ages héroïques, mon admiration la plus vive devait être pour une cinquantaine de beautés féminines, déguisés en fleurs, qui se promenaient dans le parterre comme si les zephirs du printemps les emportaient.

C'étaient des violettes, des roses, des oeillets, des tournesols, des coquelicots, des bluets, des marguerites, des muguets, des boules de neiges, qui avaient des regards et des sourires, des parfums et des murmures inconnus; on aurait dit que, comme les fleurs de la petite chanson d'Heine, elles allaient nous chuchoter, pendant la nuit, des *maerchen*.

On ne remarquait aucun riche étalage d'étoffes; pour la plus part ce n'étaient que des costumes en papier colorié coupés et confectionnés à l'école professionnelle des femmes; mais des mains de fée les avaient achevés et les petis amours s'y étaient nichés pour jouer des tours fripons. Tout le théâtre avait un parfum de volupté exquise; dans les loges brillaient des perles et diamants à profusion; mais leur éclat était dépassé par des regards enflammés et par la candeur de seins bondissants qui semblaient comme les seins de l'indienne Çakuntalâ bourgeonner et s'épanouir étalant la pompe radieuse d'un glorieux printemps.

A onze heures, l'hymne royal annonce l'entrée solennelle de la Reine Elizabeth, des princes et des princesses, c'est à dire, du Prince héritier et de la Princesse Marie son épouse, du Granduc et de la Granduchesse de Hesse, en visite chez leur sœur et belle-sœur.

Carmen Sylva était devenue, ce soir là, un nénuphar, en satin vert, jaune et blanc. Sa personne était entièrement cachée sous les plis de sa robe ample et traînante; un bout à peine de son visage souriant restait au découvert et la révélait comme une bonne sorcière, qui sait dire la bonne aventure, et caresser de son regard bienveillant et de son sourire toute cette danse des fleurs, dont l'ambroisie devait devenir une pluie de bienfaits pour les pauvres. La gracieuse Princesse de Roumanie, un lys blanc, est belle comme un amour; naturellement jolie, la grâce et l'élégante simplicité et aisance de ses mouvements lui donnent un attrait plein de séduction; son jeune époux, le prince Ferdinand, dont les blondes moustaches lui donnent l'air d'un gentil chevalier du cercle du roi Arthur, pour la vie duquel, en cette année toute la nation roumaine a tremblé, ne fait qu'en relever les charmes; la grande-duchesse de Hesse, un lys rouge, respire la santé, ainsi que son auguste époux, dont l'aspect martial et vigoureux, la taille et l'aplomb rappellent quelque peu l'Empereur d'Allemagne. Les deux princesses, tantôt avec leurs maris, tantôt avec les aides de camp, dansent à la perfection; ceux-ci sourtout se distinguent par l'habileté avec laquelle ils évitent tout choc des couples, dansant avec leurs dames augustes; mais on les admire spécialement dans le *dancing*, où la princesse Marie avec ses brillants cavaliers, par la grâce de ses mouvements soulève des murmures respectueux d'approbation. Et avec les deux princesses tout le parterre s'anime; ces cinquante fleurs vivantes tournoient et tourbillonnent, comme par enchantement; on croit rêver; et on se dirait transporté un instant dans une prairie illuminée au clair de lune devant une danse des Elfes.

Je m'approche de M.me Grecianu, l'aimable dame d'honneur de la princesse Marie, que j'avais eu le plaisir de connaître à Florence; elle me fait l'honneur de me présenter aux princes et aux princesses; mais, en devinant que le plaisir de leurs Altesses est de continuer à prendre part à la danse, je me garde bien de les entretenir à causer avec le grand érudit, dont elles écoutent, peut-être, pour la première fois le nom, et je me retire pour m'approcher respectueusement de Carmen Sylva et la féliciter du succès complet de la fête qu'Elle patronne. Elle m'apprend mystérieusement que l'après lendemain à une fête de famille chez la princesse Marie, à Cutrotcheni, elle apparaîtra costumée en Dante; seulement elle me prie de lui garder le secret.

Elle croyait peut-être que j'aurais pris part à cette fête intime avec ma fille; mais n'ayant pas eu encore la possibilité de visiter les Princesses à Cutrotcheni, j'ai perdu cette magnifique occasion d'assister à une réunion brillante de la Cour, où les intimes qui ont pu y intervenir m'ont assuré que la Reine rendait à merveille la figure et le costume du grand poète florentin.

Ayant pris congé de Sa Majesté, je me retire à la loge des Sichleanu, au moment où va commencer la lutte des fleurs, à laquelle tout le théâtre devait prendre part. Entre les loges et le parterre surtout la lutte était acharnée.

La Reine et les Princesses ont reçu sur leurs têtes la plus large pluie de fleurs.

Dans la mythologie indienne, Kâma ou Kandarpa, le Dieu de l'Amour, a cinq flèches à sa disposition, et chaque flèche est une fleur perçante et enivrante. Au théâtre de Bucarest, l'Amour lançait ce soir là les

mêmes flèches. Les dames et les demoiselles se montrérent vaillantes; pendant une demie heure, elles soutinrent bravement le feu de leurs assaillants; tous leurs carquois furent vidés à plusieures reprises, avec la rage que donne souvent le succès. Naturellement, dans le mouvement de cette bataille obstinée, la légéreté des toilettes a subi quelque déchirure; quelques voiles furent percés; un peu de désordre se fit jour, et il n'y avait pas le temps de le réparer dans la confusion de la mêlée; et des trésors que l'on avait eu soin de bien cacher devant le miroir firent pousser des cris d'admiration de la part des triomphateurs qui avaient bien visés et de dépit de la part des belles combattantes frappées au cœur, auxquelles on ne donnait point quartier, par une nouvelle pluie battante de fleurs, qui rendait, au contraire, la défaite plus complète, et forçait les plus grièvement blessées de se retirer au fond de la loge, pour se remettre dans un état convenable, reprendre haleine et se refournir de nouvelles dragées d'attrape.

Le lendemain, dimanche, sept mars, était destiné à ma première conférence, déjà toute prête; seulement la fête de la veille vint me fournir, ainsi qu'on le verra, le thème d'un à propos pour la conclusion qui a eu la chance d'être goûté.

Le matin, j'ai reçu plusieurs visites à l'hôtel. On déjeune, avec M. Esarcu, chez Mme Urechia, où je rencontre deux dames italiennes, madame Bruzzesi, la belle-sœur du colonnel garibaldien, et madame Fumagalli, le veuve de l'éminent compositeur lombard Adolphe; monsieur Esarcu me donne à lire deux grands articles, de M. Jonescu, fort bien écrits, éloquents et sympathiques insérés dans l'*Étoile roumaine*, sur mon livre *La Hongrie politique et sociale;* il désire que je me persuade

par cette lecture, que mon enthousiasme pour les Hongrois doit se rabattre quelque peu à Bucarest; j'observe que le point de vue politique roumain ne peut pas être le point de vue magyare; quant à moi, comme écrivain civilisé, je tâcherai seulement de me placer à un point de vue humain, pour rendre justice à tout le monde.

Déjà dans mon livre sur les Hongrois j'avais d'ailleurs fait des réserves sur la politique des Magyares à l'égard des Roumains; maintenant, devant étudier de plus près la situation des Roumains vis-à-vis des Magyares, il est naturel que j'accentue davantage mes sympathies vers la cause des opprimés.

Après le déjeuner, M. Esarcu nous accompagne à un Concert Symphonique qui doit avoir lieu, en présence de la Reine, à la salle de l'Athénée. Chemin faisant il me fait apprécier davantage l'importance de cette institution, dans laquelle il a mis toute son âme, et, comme je l'ai indiqué, une somme assez ronde d'argent.

La Reine est à sa place; les différents cahiers de notes sont près d'elle; on va jouer du Glück, et puis Haydn, Grieg, Dvorau; elle suivra sur les notes toute l'exécution, qui m'a paru admirable. La salle était remplie et très élégante; de la loge de la présidence à côté de la loge royale, où l'on m'avait installé, j'ai pu suivre de bien près les mouvements de *Carmen Sylva*. Je remarque à quel point la musique l'électrise et s'empare d'elle; sa figure à plusieures reprises se transforme; elle passe de la tristesse à l'enthousiasme; elle s'agite, elle trépigne, elle ne se possède plus; plongée dans cette onde d'harmonie qui l'enveloppe, elle reçoit dans son âme toutes les secousses que la musique peut donner à une âme sensible; elle ne voit plus le public; elle est toute entière à son enchan-

tement; et lorsque tout est fini, elle semble sortir d'un rêve.

S'approche de moi le prince Ghika, le fils du savant académicien Jean Ghika, qui m'exprime les regrets du vénérable et illustre vieillard, habitant à la campagne et très malade, [1] de ne pouvoir s'associer à l'accueil chaleurenx que l'on me fait à Bucarest; son fils est secrétaire général au Ministère des affaires étrangères. Il me présente à la Princesse son épouse et à sa fille, et il nous engage à déjeuner pour mardi.

---

[1] Hélas, deux mois après mon départ de la Roumanie le prince Ghika devait être enlevé à l'amour de sa famille, à la vénération et à la reconnaissance de son pays. Il s'est éteint dans sa terre patriarcale de Gherghani, à l'age de 81 ans; il était le fils ainé du hetman Demètre Ghika et de Marie Campineanu; il fit ses études à Bucarest et à Paris, où il fréquenta de 1835 à 1840 les cours de l'École centrale. Revenu en 1841, il fut professeur d'abord de géologie, puis d'économie politique à l'académie de Jassy; ensuite inspecteur des écoles publiques de Moldavie; il travailla avec Alexandri pour la propagation de la culture nationale et des idées libérales et il fut l'un des initiateurs les plus ardents du mouvement de l'année 1848. Il se rendit alors, comme le délégué de le jeunesse libérale roumaine en mission chez le Sultan, et il resta à Constantinople, après la révolution, comm'en terre d'exil. Ce fut alors qu'il publia sous le pseudonyme de G. Chainoi, une brochure qui fit du bruit: *La dernière occupation des Principautés Danubiennes par la Russie*, La Porte le nomma ensuite Prince Gouverneur de Samos, où il resta jusqu'à la conclusion du traité de Paris. Retourné alors à Bucarest, il fut plusieurs fois ministre sous le règne du prince Couza, et il contribua à élaborer le pacte de 1862, pour la proclamation de l'Union des Principautés Danubiennes. Après le coup d'état du Prince Couza, il conspira pour le détroniser avec Brancoveano, Bratiano, Brailoio, Pano, Rosetti et Stirbey, et pour la proclamation d'un prince étranger. Le prince Couza chassé, Jean Ghika fut élu president du Conseil et Ministre des affaires étrangères. Le choix du prince Charles fut le résultat des efforts de Bratiano et du prince Jean Ghika. Il se retira de la politique militante en 1876; et il fut ministre à Londres de 1881 à 1891. Il était l'un des membres les plus éminents de l'Academie roumaine, dont il fut deux fois le président. Il écrivait avec élégance, ainsi que le prouvent, entr'autres, ses trois meilleurs ouvrages: *Causeries economiques; Lettres à Alexandri; Souvenirs de 1848.*

La princesse Ghika est la sœur des princes Démètre Stourdza le président du Sénat, ci-dessus nommé, et du Prince Georges, qui se rappelle d'avoir étudié avec moi a l'Université de Berlin dans les années 1862-63.

Le soir de ce dimanche a lieu ma première conférence. La salle est presque remplie; elle aurait été plus que comble, si on avait permis aux quatre cent personnes qui se pressaient à la porte pour entrer, mais, qui n'ayant pas de billet d'invitation, ont été refusées; tous les billets étant numerotés, on ne pouvait pas disposer d'aucune place pour les non invités; ce qui a soulevé quelque murmure dans la ville, d'autant plus lorsqu'on a appris que quelques invités ayant été empêchés, deux loges et plusieurs fauteuils étaient restés vides.

À mon entrée sur la scène du théâtre de l'Athénée, des applaudissements bien nourris m'ont salué. Carmen Sylva et sa dame d'honneur se trouvaient en face de moi. Ma première conférence devant être en italien, j'ai taché de bien détacher chaque mot, de faire bien sentir la musique d'une période italienne éloquente, de relever, par un accent plus ému, les passages qui devaient plaire davantage; j'ai taché, en somme, de caresser au possible, les oreilles de mon auditoire. Je me disais; si on ne comprend pas tout, au moins que l'on puisse sentir que notre langue est belle et poétique.

J'ai mis, en somme, toute la coquetterie qui était en mon pouvoir, en parlant dans ma langue nationale, sur la femme italienne de la renaissance, pour séduire cette magnifique assemblée; et il parait que le succès a été au delà de l'attente, à en juger par les approbations sympathiques qui ont accompagné tout mon discours, et par l'ovation qui l'a accueilli, lorsque j'ai

adressé mon dernier compliment à Carmen Sylva et aux dames roumaines.

Ce n'est pas dans ce livre que l'on peut s'attendre a lire ma conférence, toute entière, qui a duré au delà d'une heure et dont le sujet n'avait pas d'ailleurs grande chose à faire avec les Roumains; le choix en ayant été fait, comme je l'ai dit, par S. M. la Reine, je devais l'apprendre à mon public; je ne donnerai donc ici, en traduction, que le début de mon premier discours:

« C'était mon intention, en me présentant, pour la première fois devant l'élite de la société roumaine, de retracer, à grandes lignes, à travers l'épopée de la femme, les plus nobles figures de reines, pour m'arrêter, en dernier lieu, sur trois apparitions lumineuses, qui, depuis bien des années, veillent du sommet d'un trône avec sagesse et avec bonté au bonheur de la nation anglaise, de la nation italienne et de la nation roumaine. Mais, sans tenir compte de l'extrême difficulté et de la délicatesse périlleuse de la tache que je voulais m'imposer, pour toucher au féminin royal, sans le fouler et sans le choquer, la pudeur naturelle de l'auguste souveraine des cœurs roumains a dû craindre, qu'après avoir pénétré dans son palais de fée, l'estre du poète se serait enflammé à un tel point, qu'au lieu de venir vous faire un discours, il aurait peut-être chanté un hymne. C'est ainsi que Carmen Sylva, en détournant avec une grâce exquise la première conversation sur les femmes reines, me fit comprendre qu'elle aurait été ravie d'entendre un Italien parler, dans sa propre langue, du rôle idéal de la femme italienne dans les siècles les plus glorieux de notre histoire, depuis le premier sourire de Béatrix, jusqu'à cette Bianca Cappello, le dernière grande courtisane de la Renaissance italienne qui

nous semble avoir racheté toutes les fautes de sa vie galante, en érigeant à Florence ce temple de l'art italien qui s'appelle la Galerie des Uffizi. »

Je ne résumerai le reste de mon discours ; je ne referai ici les tableaux de la société florentine qui se mêlait aux anciennes fêtes de notre printemps, aux sonnets, aux ballades, aux madrigaux et aux contes et chants de notre aurore nationale ; je ne referai non plus les portraits de Béatrix, de Selvaggia, de Laure, de Fiammetta, de Cathérine de Sienne, des mères de Laurent de Medicis et du Tasse, de Vittoria Colonna, Veronica Gambara, Gaspara Stampa, de Tullia d'Aragona et d'Olimpia Morati ; mais, puisque j'ai eu la chance de découvrir une aïeule de Ada Negri, chez les femmes de la Renaissance italienne, je signale ici son nom aux chercheurs, aux fouilleurs, et je vais redire à tout le monde ce que j'ai dit à Bucarest sur cette femme poète passionnée de la première moitié du XVIe siècle, qui s'appelait Isabelle de Morra.

« Morra est un village sur mer, dans la province de Salerne. Isabelle était issue de la famille des seigneurs de cette terre, et elle avait reçu une instruction digne de sa naissance. Si on doit en juger d'après certains passages de ses poésies, elle devait se marier à Nola dans la Campania ; mais, on en ignore la cause, le mariage combiné ne put se réaliser. Alors elle dût languir dans la solitude de son village, et se révolta contre le sort qui la condamnait à vivre obscure dans un petit endroit, qu'elle avait en horreur, comme Leopardi son Recanati, comme Ada Negri cette odieuse Motta Visconti en Lombardie où elle était maîtresse d'école. Son âme était chaude ; ses aspirations étaient très larges ; avide de gloire et d'amour, elle chercha alors bien loin ce qu'elle ne pouvait trou-

ver près d'elle ; elle essaya d'abord d'envoyer ses petits poèmes au célèbre poète Louis Alamanni à la Cour du Roi François premier ; d'enthousiasme en enthousiasme, elle finit par se passionner et s'enflammer d'amour pour le Roi de France lui-même. Elle pria alors Alamanni de faire lire ses vers au grand souverain ; encouragée peut-être par quelque lettre du poète florentin, elle s'imagina que le Roi François premier désirait la connaître, qu'il l'attendait, peut-être, et intrépide, un jour elle s'échappa du village, et elle s'embarqua pour la France. Mais arrivée à Marseille elle apprit que François premier venait de mourir; désespérée, désolée, elle exhala ses dernières lamentations dans une élégie et alla s'enfermer dans un couvent, d'où elle n'est plus sortie.

Tout ce récit ne se trouve dans aucune biographie ; aucune histoire littéraire ne fait mention de son nom ; j'ai tiré toute cette page romanesque de la seule lecture de ses pièces oubliées en vers qui font partie d'une *Antologia di cinquanta poetesse napoletane*, publiée à Naples en 1601. Mais ce que j'en ai dit suffira peut-être, pour nous faire sentir, avec la chaleur des sentiments d'une femme aimante du midi de l'Italie, la liberté, dont jouissaient les femmes instruites de la Renaissance italienne. »

Je terminais enfin ma conférence par ces lignes : « La liberté que l'on octroie à la femme ne dégénère pas toujours en licence. La femme de la Renaissance Italienne a certainement beaucoup aimé; et ceci est encore ce qu'elle à su faire de mieux, de plus beau et de plus important; mais, à l'aide d'une culture exquise, elle a pu mettre dans cet amour même qualque chose qui ressemblait au décor classique, à une majesté presqu'héroïque, à une inspiration presque divine. L'art

et la vie semblaient alors se tenir de si près, qu'elles pénétraient l'une dans l'autre; la plus grande sagesse de la femme de notre Renaissance consistait peut-être dans le très grand soin avec lequel elle savait s'orner, se parer, s'instruire, pour augmenter ses charmes, et faire de son existence un chef d'œuvre, et le plus merveilleux des poëmes.

Quel meilleur vœu pourrai-je donc faire maintenant dans ce pays de véritable renaissance latine, que souhaiter aux femmes roumaines le don de sentir tout ce dont elle seraient capables, pour faire triompher, par le goût, toutes leurs grâces naturelles?

J'ai eu hier soir le bonheur d'assister à la danse des plus jolies fleurs de la Roumanie sous le regard caressant de la reine fée de ce pays. On luttait hier soir avec des fleurs, pour percer des cœurs. Je désire seulement que toute les luttes internes de la Roumanie ressemblent à cette bataille; et je m'adresse avec confiance aux femmes roumaines, pour que chacune, poursuivant dans son petit domaine, l'œuvre bienfaisante de Carmen Sylva, la Renaissance latine se révèle avec éclat dans le génie puissant de ses poëtes délicats, de ses artistes vigoureux, de ses nobles chevaliers, de ses sages législateurs, de ses fins diplomates, dans un mouvement continuel et progressif d'idéalité laborieuse et féconde; et je prie toutes les femmes intelligentes de la Roumanie, de se presser autour de la grande illuminée qui réveille l'art roumain, en secondant par leur concours sympathique, le cri que le Dante, reporte ce soir sur mes lèvres:

Ajutatemi, o Donne, a farle onore. »

Tout ceci, dit en italien, avait un son beaucoup plus doux et plus pénétrant: la salle était enlevée, par l'à propos, et un tonnerre d'applaudissements ac-

cueillit le vers du Dante. Carmen Sylva était debout; ses yeux étincelants flamboyaient, perlés de quelques larmes précieuses. L'émotion avait gagné son grand cœur; j'ai compris qu'elle m'attendait dans sa loge; j'y montais en traversant une foule, qui saisie d'émotion, s'était pressée sur mon passage; une voix de femme me chuchota: vous avez été adorable. Non je repartis, mais notre langue seule, qu'il vous faut étudier, est merveilleuse. Lorsque je vins faire ma révérence à la Reine, au lieu de m'adresser un compliment banal, Sa Majesté me dit: « oh! pourquoi, cette musique à-t-elle donc cessé? pourquoi n'avez vous pas continué? Vous deviez sentir comment nous vous écoutions tous; je n'ai pas perdu un seul mot, de ce que vous avez dit, ni un seul accent. Ah quelle langue que la vôtre! Restez avec nous, je vous en prie; parlez encore, et ne partez plus. »

En sortant du théâtre, les curieux qui n'avaient pu m'entendre, voulaient au moins, me voir, et stationnaient devant le restaurant Capsa, où nous nous étions arrêtés pour avaler une tasse de thé, en compagnie de M. Esarcu, de M. et M.me Urechia ed de M.me Brandza, pour découvrir au moins un bout de l'oreille du conférencier, qui leur tournaient peu respectueusement le dos, ne se doutant point d'être l'objet d'une curiosité aussi flatteuse pour son amour propre.

Le lendemain, nous assistions à un élégant déjeuner, au même restaurant Capsa, dont M. Esarcu était le splendide amphitryon.

Pendant la journée, je visitai l'intéressant Musée, dont M. Tocilesco, le savant historien et archéologue, [1]

[1] M. Grégoire Tocilescu est né le 25 octobre 1850 à Ploiesci. Il fit ses études à Bucarest, et à Prague, où il reçut en 1876 le doctorat, et à Vienne. Il entreprit ensuite des voyages scientifiques

me fit les honneurs, en illustrant les précieux monuments de l'époque romaine qu'il renferme. Je constate l'aisance avec laquelle M. Tocilesco déchiffre des inscriptions qui semblent devenues illisibles et j'admire l'habile reconstruction d'un grand monument en l'honneur de



GRÉGOIRE TOCILESCO

Trajan pour les soldats romains tombés dans la Dobrougia. Je remarque que dans différentes inscriptions la nom de Décébal est donné à des humbles soldats, et devenu le nom propre de plusieurs guerriers, tandis

---

en Russie, en Bulgarie, en France, en Angleterre et en Italie, en faisant surtout des fouilles, et des découvertes intéressantes dans les archives. Appelé en 1878, à la Direction du Musée National de Bucarest, il se voua depuis ce temps aux recherches archéologiques, et il a le mérite d'avoir évoqué une grande partie de l'ancienne vie daco-roumaine dans les provinces danubiennes.

qu'à l'origine, comme je le pense, le nom n'avait signifié que le *seigneur du pays*, le roi. Ensuite, comme Auguste qui avait été un nom donné *honoris causa* au citoyen le plus puissant de Rome, le nom de Décébal a pu s'appliquer à différent chefs Daces, et, devenu glorieux, nommer, en signe de bon augure, *ominis causa*, un grand nombre de nouveaux nés chez les familles de la vieille Dacie, qui honoraient la mémoire des premiers Décébals héroïques.

J'assiste à une leçon d'histoire à l'Université de Bucarest. Le vénérable Urechia en était arrivé au Congrès de Vienne dans ses relations avec les états danubiens. Il débute par un compliment à l'hôte philo-roumain chaudement accueilli par les soixante étudiants (au nombre desquels une vingtaine de demoiselles), qui se trouvaient dans la salle; ils suivaient tous très attentivement le récit de l'illustre professeur et prenaient des notes; quisqu'il parlait en roumain, je n'ai pu saisir tous les détails de sa leçon; mais, ayant souvent touché aux mémoires du chevalier de Genz, que j'avais lu dans le temps, et cette époque historique m'étant assez connue, aidé en partie par les souvenirs et beaucoup par ce que je pouvais deviner qu'il allait dire, j'ai pu suivre jusqu'au bout le fil de son discours, animé et patriotique; arrivé à la fin, il fit un appel à l'Italie merveilleusement resuscitée et plus forte, plus grande que la Roumanie, pour qu'elle n'oubliât point ses frères latins du Danube. Alors à mon tour, j'ai dit quelques mots émus, en français, que la jeunesse a couvert d'un tonnerre d'applaudissements.

Le soir, diner exquis chez notre ministre, le marquis Incisa; les Sichleanu, M. Zamfiresco, l'aimable poëte et conseiller de la légation roumaine à Rome, et l'ingénieur Rovelli assistent à cette réunion distinguée.

Le Marquis Incisa trouve adroitement le moyen de me faire comprendre que, dans ma dernière conférence, qui sera politique, je devrais ménager un peu la susceptibilité des Magyares, et ne pas me risquer trop loin dans mes emportements contre la Triplice. Je suppose que de Budapest, ou d'ailleurs, après mes conférences de Belgrade, est parti quelque mot d'ordre ; je tache de tranquilliser mon aimable Amphitryon sur mes intentions, qui ne seront point agressives, tout en étant très démonstratives.

En attendant, ma seconde conférence, non plus, ne devait pas être politique ; cette fois encore le sujet ayant été choisi par Carmen Sylva : *Le Paradis Terrestre dans la Divina Commedia.* La Reine a pris un intérêt particulier, dans cette lecture, aux nombreux passages du Dante, qu'elle tenait à gravir plus profondément dans sa mémoire, à l'aide du rithme musical de notre langue, prononcée par un italien ; je ferai donc grâce au lecteurs de la citation des morceaux bien connus du *Purgatoire* que je devais pourtant citer ; et je me contenterai de donner de mon second impromptu de Bucarest les passages où se trouve un résumé de mes petites découvertes, dans ce domaine, qui ne semblent plus laisser aucun doute sur l'identification de la montagne du Dante avec le Pic d'Adam, et la conclusion morale qu'on pourrait en tirer.

« L'une des jouissances les plus pures, ai-je dit, que l'étude de cette Inde sacrée, qui me passionne depuis trente cinq ans, m'a procurée, est la satisfaction intime d'avoir pu, grâce à l'Inde, mieux pénétrer une partie des secrets que le plus merveilleux des poëmes humains semblait nous cacher.

On pouvait se demander d'abord d'où le Dante

avait tiré toute cette prodigieuse imagination, pour construire à nos yeux un Enfer, si peu conforme aux traditions classiques du Paganisme, et aux traditions talmoudiques et chrétiennes.

Il y a, sans doute, dans l'Inferno du Dante, de nombreux passages, qui nous ramènent à la conception de l'Enfer de Virgile. Le fait même que Virgile s'offre comme guide au poëte florentin, dans la région ténébreuse des damnés, nous prouve, qu'il ne pouvait pas, même en s'inspirant des sources les plus éloignées, oublier entièrement les enseignements de son premier maître classique.

Les figures de Caron, de Minos et du Cerbère, appartiennent, sans contestation, au cycle des traditions helléniques.

Mais la figure générale, la topographie de l'Enfer du Dante est absolument orientale et ressemble, d'une manière frappante, à la représentation graphique de l'Enfer des Hindous, des Djainas et des Bouddhistes.

Pour s'en persuader, il suffirait de regarder la fresque d'Orcagna qui représente l'Enfer au Cimetière de Pise. D'après une représentation semblable, qui se trouve à Santa Maria Novella de Florence, on serait porté à croire que le même peintre s'est inspiré à Pise, comme à Florence, directement de la *Divina Commedia;* mais il y a dans la fresque de Pise un détail qui m'a frappé et qui me permet d'en douter.

Près du grand puits qui descend jusqu'au fond de l'Enfer, dans le Cimetière de Pise, Orcagna a placé deux petites figures que l'on rencontre souvent dans les miniatures des manuscrits illustrés de l'Inde méridionale, du poëme indien le *Râmâyana*, et qui représentent le monstre Râvana, l'ennemi de Râma, le terrible seigneur de l'île de Lañkâ, lorqu'il se propose de séduire

la belle princisse Sîtâ, l'épouse fidèle de Râma. Cette coïncidence ne saurait être fortuite.

La mappe de l'Enfer d'Orcagna à Pise est embrassée par une figure colossale du Christ, le grand Atlas du monde chrétien, le juge suprême qui reviendra, à la fin du monde, pour juger les âmes; de la même manière, la mappe de l'Enfer indien est serrée entre les bras d'un colosse divin, de Yama, le Dieu de la mort et de la justice.

Mais Yama, en sa qualité de destructeur, est souvent représenté dans l'Inde, comme un croque-mitaine, en train de mâcher des enfants. Le Lucifer de Pise, le roi et le juge de l'Enfer a aussi des enfants dans sa bouche, tandis que le Lucifer de la fresque de Florence, qui s'inspire directement de la *Divina Commedia*, mange, comme le Lucifer du Dante, des hommes, et dans ces hommes, dans ces traîtres chatiés il est aisé de reconnaître les figures dantesques de Judas l'Iscariote, de Brutus et de Cassius, les meurtriers de César.

Le poëte florentin, en adoptant la figure indienne du grand monstre de l'Enfer, au lieu de l'ange déchu biblique, s'en est essentiellement servi pour punir de la manière la plus terrible le plus detestable des crimes humains, la trahison. Suprême justicier, le poëte a introduit dans la conception générale de l'Enfer, une nouvelle donnée morale, pour la faire servir à ses vues religieuses et politiques.

Mais Lucifer lui-même, tel que le Dante nous le représente n'est plus une création ni biblique, ni classique. Ce géant ne pouvait être conçu que dans l'Inde. Dante avait, probablement, par les nombreux marchands pisans et florentins qui revenaient de l'Egypte, de la Mer Rouge, peut-être, de l'Inde même, vu de ces grossières représentations populaires où les idoles de

l'Inde, et surtout les trois dieux de la Trimourti ou Trinité brahmanique se trouvent représentées.

Dans ce monstre à trois têtes, l'une représente le Dieu Brahma, dont la couleur est blanc-jaunâtre ; l'autre le Dieu Vishnu, tantôt d'un azur sombre, tantôt noir (le mot sanscrit *nîla* signifie également *azur* et *noir*) ; la troisième le Dieu Çiva, le Dieu destructeur, un autre Dieu de la Mort comme l'Infernal Yama, dont la couleur est rouge.

N'est-ce pas donc étonnant de lire chez le Dante, que son colossal Lucifer a trois têtes, dont l'une est de couleur *tra il bianco e il giallo*, la seconde de la couleur des Ethiopiens, et la troisième rouge ? et d'apprendre que chacune de ces têtes infernales mâche un damné ? Les monstres indiens et surtout le roi des monstres Râvana, le seigneur de Lañkâ, de l'île de Seilan, d'où il fut jadis précipité aux Enfers, sont d'une taille gigantesque ; lorsqu'ils s'étendent sur le sol, ils occupent quelques milliers de pieds avec leur corps. Le corps du Lucifer de Dante occupe également à lui seul toute la région infernale de Dite.

De même que la tradition biblique nous représente Lucifer comme un magnifique ange précipité du Ciel par son orgueil, au fond de l'Enfer, et la tradition hellénique les superbes titans foudroyés et précipités de l'Olympe, d'après les légendes de l'*Uttarakânda*, Râvana, le rois des monstres, le seigneur de Lañkâ ou Seilan, avant de devenir le roi du Pâtala, de la région la plus profonde et la plus sombre de l'Enfer, était représenté comme un être privilégié, très pieux, voué à des pénitences austères, qui faisaient trembler tous les Dieux et Brahma en particulier. Râvana aussi fut un jour renversé de l'Olympe indien, et précipité aux Enfers, dont il se fraya dans

la chute, par son propre corps, le passage, comme le Lucifer du Dante, qui troue la terre, par sa chute et fait surgir, dans l'autre emisphère, aux antipodes de Jérusalem, une île déserte, une montagne de pénitence.

La terre des antipodes est, dans les cartes du moyen-âge, souvent déplacée. Elle se confond aussi avec le *finis terrae ;* et ce *finis terrae* est quelquefois la grande île *Taprobane* des Grecs (*Tamraparnî* du sanscrit) ou *Lañkâ*, ou *Sinhala-dvîpa*, dont on a fait un *Selendiva*, ou *Sielen-diva*, devenu *Serendippo* dans certains contes fabuleux du moyen-âge, et *Seilan*, de nos jours.

Tout le monde sait que l'île de Seilan se trouve au bout extrême de l'Inde méridionale. Mais, puisque, dans le moyen âge, ayant cessé les relations avec la Chine, on en avait perdu la connaissance, et on supposait que la terre finissait avec l'Inde, en trouvant encore l'indication de quelques grandes îles à l'Orient de l'Inde, comme Java, l'île de Nippon ou le Japon, le nom de Taprobane fut aussi attribué, par erreur, dans la géographie populaire du moyen âge, à des îles de l'extrême Orient ; ce qui explique, peut-être, la sublime illusion de Christophe Colombo, qui croyait, après avoir cherché l'Orient par l'Occident, toucher à l'Inde lorsqu'il mit le pied, pour la première fois, sur une île des Antilles.

L'Inde a souvent hanté, par ses grands mystères, l'esprit des Européens. Elle ne passait pas seulement pour la terre la plus riche, mais encore pour la terre la plus vénérable de l'Orient, d'où la lumière était attendue. Ce caractère sacré semblait, en outre, convenir tout particulièrement à l'île de Seilan.

Aujourd'hui encore, Seilan est une île sainte.

Les Hindous y vont en pèlerinage, en souvenir des exploits prodigieux de leur héros de prédilection,

de Râma, le vainqueur lumineux du grand monstre Râvana, roi de Lañkâ.

Les indigènes, avant le brahmanisme, avant le bouddhisme, et avant l'Islam, les trois religions qui dominent maintenant dans l'île, avaient le culte des serpents, et vénéraient des monstres souterrains que l'on supposait en possession d'immenses trésors, cachés au fond des montagnes de Seilan ; et gardent encore plusieurs souvenirs et rites des anciens rites religieux. L'île des rubis, des saphirs, des perles fines, des pierres lunaires, des topaces, possède aussi les plus grands serpents et les plus grands éléphants de l'Inde. Le jardin de Peradeniya, près de Candy, au centre de l'île de Seilan, voit encore pousser les bambous et les palmiers les plus gigantesques de la création. Quel étonnement que, dans ce pays de merveilles, la fantaisie populaire, en rattachant la tradition du péché d'origine par le Serpent à la tradition chrétienne du Purgatoire, ait placé ce Paradis Terrestre, que les Arabes, établis dans l'île de Seilan, avant Mahomet pour le commerce des perles et des pierres précieuses, et déjà oublieux de la Mésopotamie, en face d'une nature merveilleuse, avaient transplanté, d'autant plus aisément, que le culte des serpents y favorisait le déplacement de la légende biblique sur le péché d'origine. Si l'île de Seilan possède les plus grands serpents, au milieu d'une végétation prodigieuse, le Paradis Terrestre où le plus grand des serpents pouvait exercer son pouvoir, devait y être fixé. C'est donc là que Satan, le *Vermo reo*, le mauvais serpent, le grand monstre, le roi des diables était venu séduire Ève ; c'est de là aussi que devait partir Râvana, le Roi des Monstres, pour aller séduire et enlever Sîtâ, la charmante épouse de l'homme Dieu Râma. Tout se prêtait admirablement, dans l'ima-

ginations des Orientaux, à fixer sur une montagne de l'île des Nagâs ou Serpents le siège de l'Eden terrestre, et précisément sur ce pic, auquel les Arabes avaient donné le nom d'Adam. Les Musulmans racontent aussi que Seilan, avant le péché du premier couple humain, était encore réunie avec le continent indien. Mais, lorsque Adam et Ève furent chassés par l'Ange du Paradis Terrestre, pour en rendre le retour impossible, l'Ange du châtiment donna un léger coup de pied au pic d'Adam, et lança ainsi le Paradis Terrestre au milieu de la mer.

Les pèlerins arabes et les Chrétiens dits de Saint Thomas, qui, arrivant chaque année du Coromandel, entreprennent des pèlerinages à l'île de Seilan, croyent pouvoir retrouver au sommet du Pic d'Adam les traces laissées par le pied d'Adam, au moment où il quittait le Paradis Terrestre; les Hindous cherchent en plusieurs endroits de l'île de Seilan l'empreinte laissée par le pied de leur héros Râma. Les Bouddhistes Singhalais, qui prétendent conserver une dent de Bouddha, montrent l'empreinte du pied du grand Réformateur et l'arbre de Sagesse sous lequel il serait venu méditer.

Mais, pour le sujet qui nous occupe en ce moment, il est surtout intéressant d'ajouter ici que le voyageur portuguais Barbosa, au seizième siècle, rapportait que les pèlerins qui faisaient l'ascension du Pic d'Adam, croyaient naïvement qu'en grimpant jusqu'au dernier sommet du Pic d'Adam, on montait directement, par ce chemin, du Paradis Terrestre, au Ciel, au Paradis Eternel.

Toutes ces croyances et indications suffiraient pour nous persuader que la montagne du Purgatoire ne saurait être fixée ailleurs qu'au Pic d'Adam; et il n'y

a pas de doute qu'en écrivant le Purgatoire, Dante dût songer à l'Inde. C'est là en effet que se trouvent presque toutes ses allusions indiennes.

C'est là, au premier chant du *Purgatoire*, qu'à peine sorti de l'Enfer, il veut nous faire sentir que nous respirons un air indien et que l'étoile de Vénus brille davantage; c'est, enfin, seulement lorsqu'il se trasporte, par l'imagination, dans la mer des Indes qu'il voit aussi, et, le premier des Européens, signale à l'Occident la belle constellation de l'autre emisphère, les quatre brillantes étoiles polaires de la Croix du Sud, qu'Adam, le premier des hommes, avait pu observer, étant placé au centre du Paradis Terrestre.

Lo bel pianeta, che ad amar conforta,
Faceva tutto rider l'Oriente,
Velando i Pesci, ch'erano in sua scorta.
Io mi volsi a man destra, e posi mente
All'altro Polo, e vidi quattro stelle,
Non viste mai fuor ch'alla prima gente.

Un peu plus loin, le poëte nous apprend que, dans l'emisphère, où il se trouve, il ne voit plus la constellation du Chariot, la Grande Ourse, nouvel indice qui nous permet de mieux préciser la scène sublime du Purgatoire.

Dans le deuxième chant, le poëte nous fait plus directement comprendre, qu'il se trouve dans un paysage indien, où il fait minuit au Gange lorsqu'il est midi à Jérusalem.

Dans le quatrième chant, le poëte nous apprend son étonnement lorsqu'il remarque que sur la montagne du Purgatoire, le soleil le frappe du côté gauche au lieu qu'à droite :

Gli occhi prima drizzai a' bassi liti,
Poscia gli alzai al sole, ed ammirava
Che da sinistra n'eravam feriti;

nouvel indice que ce voyage extraordinaire avait lieu dans la région orientale, et dans un autre emisphère. De cet etonnement, un plaisant paresseux qui se trouve au Purgatoire, le florentin Belacqua (Bevi l'acqua, Boileau) se moque aisément, en lui demandant:

Hai ben veduto, come il Sole
Dall'omero il sinistro carro mena?

Mais cette précieuse pointe ironique de Belacqua nous permet d'autant plus d'identifier l'île du Purgatoire avec l'île de Seilan ou Taprobane, que nous trouvons chez Solinus, le géographe qui copiait Pline et qui était très populaire au moyen âge, le détail curieux d'une ambassade de Singhalais arrivée à Rome pour un traité de commerce, sous l'empereur Claude, et s'étonnant surtout de voir qu'à Rome l'ombre de leur corps tombait d'un côté opposé à celui qu'ils avaient remarqué à Seilan. Cette coïncidence me semble probante et ne plus permettre aucun doute sur l'identification de l'île sacrée de Seilan et de son Pic d'Adam avec la montagne du Purgatoire.

Dans le septième chant du Purgatoire, où l'on chante le *Salve Regina*, et Virgile et Sordello se rencontrent et s'embrassent, nous nous trouvons devant un paysage bien certainement indien :

Oro ed argento fino, e *cocco* e biacca,
  Indico legno lucido e sereno,
  Fresco *smeraldo* in l'ora che si fiacca,
Dall'erba e dalli fior, dentro a quel seno
  Posti, ciascun saria di color vinto,
  Come dal suo maggiore è vinto il meno.
Non avea pur natura ivi dipinto,
  Ma di soavità di mille odori,
  Vi faceva un incognito indistinto.
Salve Regina, in sul verde e in sui fiori
  Quindi seder cantando anime vidi,
  Che per la valle non parean di fuori.

Quel tableau merveilleux et quel doux mystère !

Dans le huitième chant, Dante nous fait encore comprendre qu'il se trouve dans l'île de Seilan, dans l'île des serpents ; et, puisqu'il place le Paradis Terrestre, comme les Arabes de Seilan, sur le sommet d'une montagne et c'est au Paradis que le serpent a séduit Ève, il imagine qu' il hante encore ces parages pour venir troubler la pénitence des Chrétiens ; mais deux anges gardiens, deux éperviers du ciel, viennent le chasser avec leurs épées flamboyantes.

Da quella parte, onde non ha riparo
  La piccola vallea, era una biscia,
  Forse qual diede ad Eva il cibo amaro.
Tra l'erba e i fior venia la mala striscia,
  Volgendo, ad or ad or, la testa, e il dosso
  Leccando come bestia che si liscia.
Io nol vidi, e però dicer nol posso,
  Come mosser gli astór celestïali,
  Ma vidi bene e l'uno e l'altro mosso.
Sentendo fender l'aere alle verdi ali,
  Fuggìo 'l serpente....

C'est de l'île de Lañkâ ou Seilan, que Râvana, le roi des monstres indien, le séducteur de Sîtâ, l'Ève indienne, pénètre, par la région des serpents, à l'Enfer, au Pâtala, dont il devient seigneur. Le serpent séducteur de la première femme devait aussi surgir d'une vallée profonde de l'île de Seilan. Toutes les données combinent donc pour rendre parfaitement évidente la topographie indienne du Purgatoire.

Dans le dixième chant, le Dante, sculpteur et architecte admirable, fait mention d'un grand Empereur, cher aux Roumains, du bon Trajan, le vainqueur de la Dobrougia, que les prières de Saint Grégoire ont délivré de l'Enfer ; à cause de ses grands vertus, de son immense piété, de sa profonde justice.

L'épisode de Trajan avec la veuve est représenté, au Purgatoire, dans un monument de sculpture divine, vraiment digne du poëte et du grand prince civilisateur, auquel la science de M. Tocilesco va bientôt préparer, par la reconstitution de son propre Mausolée, en l'honneur des braves tombés dans la Dobrougia, [1] une nouvelle glorification, égale à celle

---

[1] Nous empruntons à une étude de M. Tocilesco lui même quelques indications essentielles sur le monument triomphal dit d'Adam-Kelissi dans la Dobrougia.

« Le but du monument était de rappeler la soumission des Daces par Trajan. Il ne s'agit pas d'une succession d'épisodes comme dans la colonne Trajane, mais d'une représentation générale de la guerre, individualisée par les détails d'armement et de costume qui présentent un grand intérêt pour l'archéologie.

— Les ruines du monument d'Adam-Kelissi situées au milieu d'une vaste plaine, produisent une impression imposante ; quand on arrive le soir, du côté du Danube, l'effet de ce monument, se détachant sur le ciel bleu foncé, est vraiment grandiose. Pas un arbre, pas une maison dans le voisinage; en l'absence de tout point de comparaison, la masse du monument, parait écrasante, démesurée. Les Turcs ont attribué ce monument aux premiers temps de l' humanité ; ils en ont fait l'église du premier homme, *Adam-Kelissi.* Des légendes se sont formées, autour du monument et des restes des bas-reliefs qui inspirent à la fois l'admiration et la terreur. La grande base circulaire est encore reconnaissable; deux assises sont conservées sur un point. Les degrés du soubassement inférieur existent encore. On voit aussi en partie, la plateforme supérieure et la terrasse soutenue par un noyau de pierres qui forme comme l'armature intérieure et servait de support au grand trophée. Ce monument se compose de deux parties ; le soubassement avec son toit et le trophée. La hauteur des deux parties est presque égale; elles atteignent ensemble 32 m. 40; c'est-à-dire juste 100 pieds comme la colonne Trajane. Nous pouvons déjà conclure de là que l'architect appartenait à une école hellénique. La partie inférieure comprend une base cylindrique et un toit en coupole. La première a juste deux tiers et le toit un tiers du total de la hauteur.

— Le trophée se compose d'un tronc extrêmement épais, sur lequel est sculptée une *lorica* flanquée de boucliers; sur le devant on voit six figures de barbares en ronde bosse, dont deux debout et quatre assises. La partie supérieure du trophée est conforme au type ordinaire de ces monuments.

— Le monument se compose de deux faces, orientées l'une

des images sculptés du Purgatoire, que Dante, grand admirateur de l'œuvre des frères Pisano et de Giotto, ne se rassasie de contempler :

> Mentr' io mi dilettava di guardare
> Le immagini di tante umilitadi,
> E, per lo Fabro loro, a veder care.

Dans le *Purgatoire*, on passe et on monte de purification en purification; mais le poëte avait senti d'abord le besoin de placer la scène dans un pays éloigné et merveilleux, pour se livrer, avec une sorte d'ivresse, à

---

au Sud, l'autre au Nord. Statues et inscriptions sont symmétriques par rapport à un axe orienté de l'Est à l'Ouest. Il fallait donc supposer que le principe dichotomique avait dû présider à la disposition des métopes. Or, quelques unes des métopes étaient tombées à terre, de telle sorte qu'une corrélation apparaissait entre les sujets qui y sont représentés. Deux métopes seulement semblaient ne pas pouvoir se relier aux autres.

J'ai donc admis qu'elles occupaient les deux extrémités Nord et Sud de la frise, comme deux points de départ de la double composition. Comme le calcul prouve qu'il y avait 54 métopes, il devait y avoir 26 métopes de chaque côté entre les deux plaques initiales. Toutes ces métopes, sauf quatre, ont pu être retrouvées. Les deux métopes initiales représentent l'une (celle du Sud) Trajan terrassant un Dace, l'autre (celle du Nord) Trajan faisant la dédicace du monument au Dieu Mars Ultor.

Les sujets représentés par les métopes sont les suivants. 1. Une bataille de cavalerie (8 métopes); 2. Une bataille d'infanterie et l'assaut d'une forteresse dace formée par des chariots (26 métopes); 3. Allocution de Trajan avant ou après la bataille (6 métopes); 4. Défilé des prisonniers sous le yeux de l'Empereur (6 métopes); 5. Sacrifice offert devant l'Empereur, après la victoire.

M. Tocilesco suppose que l'architecte qui a donné l'idée du monument pouvait être le même Apollodor de Damas qui avait fourni le dessein de la colonne Trajane et construit le pont de Trajan à Turn-Severin ; seulement il admet que malgré l'excellence de la disposition architecturale, le travail a été exécuté grossièrement et d'une manière réaliste, par des artisans indigènes, barbares et ignorants; peut-être, par des artistes-soldats de la cinquième légion macédonienne. « Le monument de Tropaeum Trajani, conclut M. Tocilesco, a été la marque de la prise de possession de la Dacie par l'élément romain, d'où la nationalité romaine est sortie. »

ce travail intime qui devait, dans ses mains délicates, transformer des hommes en créatures divines. C'était donc un mouvement continuel et progressif vers un air plus pur.

Je touchais, dans ma conférence, aux épisodes de Caton et de Casella, aux douces émotions qui gagne l'âme du poëte au fur et à mesure qu'il s'élève vers le ciel, à la purification par le feu et par l'eau, à sa rencontre avec Matelda; en ce moment, disais-je « le paysage s'anime, les fleurs germent et bourgeonnent; la plus suave lumière remplit l'air; les chants les plus mélodieux vibrent; la nature se met en fête; Dante, comme les plus grands peintres de la première renaissance italienne, qu'il inspire, fait passer dans sa représentation tous les charmes et toutes les caresses d'un printemps joyeux, pour nous préparer à la joie du Paradis Terrestre qu'il approche; et on ne peut oublier que Botticelli, l'illustrateur de la *Divina Commedia*, a dû se souvenir de ce magnifique paysage, lorsqu'il imagina sa grande scène allégorique de la *Primavera;*

Nell'ora, credo, che dell'Orïente,
  Prima raggiò nel monte Citerea,
  Che di fuoco d'amor par sempre ardente,
Giovane e bella in sogno mi parea
  Donna veder andar per una landa
  Cogliendo fiori, e cantando dicea:
Sappia. qualunque il mio nome dimanda,
  Ch' io mi son Lia, e vo movendo intorno
  Le belle mani a farmi una ghirlanda;
Per piacermi, allo specchio, qui m' adorno,
  Ma, mia suora Rachel mai non si smaga
  Dal suo miraglio, e siede tutto giorno;
Ell' e de' suoi begli occhi veder vaga,
  Com' io dell' adornarmi colle mani;
  Lei lo vedere, e me l' ovrare appaga.

Après Lia et Rachel, sur le premier plan du Paradis Terrestre, dont la description est de la musique

toute pure, qu'il nous faut seulement écouter, se montre au delá d'un ruisseau:

> Una donna soletta, che si gia
> Cantando, ed iscegliendo fior da fiore,
> Ond' era pinta tutta la sua via.

Quelle délicatesse et quelle légérete de pinceau Dante demande à cette femme aimante, qui précède Béatrix, le secret de la vie qui règne au Paradis Terrestre si éloigné de la Terre habitée par les hommes. Matelda explique que tout dans ce jardin divin cristallisé, comme certains paysages de la Renaissance, doit avoir une valeur symbolique.

Dante boira donc à deux sources, l'eau de l'oubli et l'eau de la bonne intelligence, de la bienveillance. L'une permet d'oublier le mal, l'autre de se souvenir du bien. Le poète et Matelda, qui continue à chanter, se mettent en marche l'un d'un côté, l'autre à l'autre rivage du fleuve; après cinquante pas, le fleuve tourne vers l'Orient; c'est alors que Matelda invite Dante à regarder et écouter vers l'Orient:

> Ed una melodia dolce correva
> Per l'aër luminoso....

La procession mystique avance. Béatrix apparait. Dante demeure confus devant cette apparition et se laisse gronder par elle; les Anges le plaignent et prient pour lui. Mais, malgré tous les efforts que nous puissions faire pour reconnaître en Béatrix la Théologie, le ressentiment de la femme aimante qui après avoir été divinement aimée, se sent oubliée ou négligée, donne un intérêt tout spécial à cette puissante scène dramatique, qui va clore la cantique du *Purgatoire*. Pour pardonner tout à fait, Béatrix a besoin de se persuader de la parfaite sincérité du repentir de son poëte. Il

serait donc trop facile de gagner le ciel rien que pour avoir bu l'eau de Léthé; il nous faut encore payer le péage, par des larmes de remord, par la confession de ses propres fautes. Béatrix, en effet, lorsqu'elle entend le poëte bien aimé avouer d'avoir grandement péché, non pas seulement envers elle, mais surtout envers Dieu, adoucit et mouille le ton de sa voix et la dureté de ses reproches.

On arrive près de l'arbre d'Adam, l'arbre du péché dont la taille élevée le fait comparer aux arbres gigantesques de l'Inde :

La chioma sua, che tanto si dilata
Più, quanto più è su, fora dagli Indi
Ne' boschi lor, per altezza, ammirata.

Après quelques autres visions, Dante arrive enfin devant l'eau d'Eunoé, où Matelda le plonge, pour ranimer *la tramortita sua virtù.* » Ma seconde conférence se terminait donc ainsi :

« On peut maintenant se demander qui pouvait être cette ravissante, cette poétique, cette bienfaisante, cette *donna gentile*, cette Matelda qui donne à boire au plus grand des poëtes de la race latine et peut-être de l'humanité, l'eau de l'oubli et l'eau de la bienveillance! Contrairement à l'opinion générale qui voyait, dans cette pure et suave Matelda, la grande et vaillante amie de Grégoire VII, le vieux Duc de Sermoneta a cru reconnaître en elle une reine-sainte, une Mathilde de la Hongrie. C'est encore cette Matelda, possiblement une roumaine de la Transylvanie, qu'il faudrait ici évoquer et invoquer; c'est par elle que l'on devrait s'inspirer pour ramener la paix, la bonne entente, la bonne intelligence, l'Eunoé entre les Hongrois et les Roumains de la Transylvanie.

A la sortie de l'Enfer, le poëte florentin avait

revu les étoiles de ce ciel vers lequel il aspirait; après avoir grimpé sur la montagne du Purgatoire, ayant bu à la source d'Eunoé, devenu plus léger, il se reconnaît

Puro e disposto a salire alle stelle;

enfin, guidé par le sourire divin de Béatrix, il monte doucement, comme dans un rêve, d'étoile en étoile, jusqu'à ce qu'il arrive devant la lumière des lumieres, devant Dieu lui même qu'il se refuse de nous décrire et de nous représenter!

All'alta fantasia qui mancò possa.

Mais parmi les étoiles du grand ciel idéal, auquel le génie du Dante nous a fait monter, nous en distinguons, en ce moment, deux qui nous sont plus chères et qui se regardent amoureusement. L'une brille à l'Occident, l'autre à l'Orient, l'Étoile de l'Italie et l'Étoile Roumaine, comme dans votre poétique ballade d'Hélène Cosinzana:

Jours et nuits pleines de désir,
Brûlées par un feu en délire,
L'une après l'autre courant;

mais elles ne sont point condamnées comme dans la ballade du Soleil et de la Lune à rester séparées pour l'éternité, à ne jamais se rencontrer. Non, le privilège de toute lumière idéale est de se propager à l'infini. Lorsque nous communiquons quelque chose de nous, non seulement nous ne perdons rien, mais nous puisons des nouvelles forces dans l'espace que nous parcourons; nous remplissons ainsi la même fonction de ces *angeli motori* que Dante fait veiller, d'étoile en étoile, pour qu'ils agitent des mondes.

Dans ce grand monde lumineux latin, qui nous appartient et auquel nous appartenons de cœur et d'âme, chacun de nous peut allumer un petit feu bienfai-

sant, dont la chaleur nous ranime les uns et les autres; seulement il faut que nous nous écoutions souvent et que nous continuions à nous regarder avec confiance. Mais pour mieux nous rencontrer, Dante nous a appris à viser ensemble très haut vers le ciel pur, où tout ce qu'est divin s'enflamme et d'où pleuvent sur les peuples sages qui travaillent à leur perfectionnement, toutes les gloires et toutes les bénédictions; mais, surtout nous devons nous aimer beaucoup, par ce que l'amour n'est pas seulement le plus grand artiste de bien, mais encore d'après le Dante, Dieu Lui même:

Amor che muove il Cielo e l'altre stelle. »

La seconde conférence ayant eu le même accueil sympathique que la première, S. M. la Reine daigne me prier de venir lui lire et commenter le lendemain au Palais quelques autres chants de l'*Enfer* ou du *Paradis;* je dois me rendre a cette auguste invitation, quoique quelque peu soucieux sur le sort de ma troisième conférence à laquelle mon ami Ourechia et les patriotes roumains semblent attacher une plus grande importance. Il ne me reste que le terme de deux jours pour la préparer et je ne sais vraiment pas comment je trouverai quelques heures libres pour l'écrire; on dîne et on déjeune dehors; on continue a faire et rendre des visites; et j'assiste avec ma fille, a deux matinées de la Cour.

Carmen Sylva avait désiré préparer ses invités (un très petit nombre de privilégiés, ayant le goût de l'art, les dames et les demoiselles de la Cour, et quelques artistes), à la lecture du Dante, par une symphonie de Beethoven exécutée admirablement par elle même, secondée par un amateur violon italien, monsieur Dall'Orso, qui possède aussi une très belle voix

de baryton, et par le puissant violoncel tsigane Dinicu; mademoiselle Zosima, la sœur de M. Ourechia, chanta, à son tour, trois airs, d'une manière délicieuse; après ce grand prélude, Carmen Sylva alla se nicher dans un large fauteuil relevé comme un trône, d'où elle pouvait nous dominer et nous embrasser tous par son regard, tout en restant commodément étendue. Elle nous fit prendre place autour d'elle, en différents fauteuils épars, qui formaient ensemble une espèce d'éventail ou de couronne autour d'elle et du conférencier. Lorsqu'elle se rassura que tout le monde se trouvait bien à sa place et que le parterre élégant était bien fleuri, elle fit signe, par un sourire, que je pouvais commencer. Je lis donc et j'accompagne de quelques remarques les passages saillants du Paradis; je m'arrête surtout sur les trois épisodes de Piccarda, de Romeo, et de Cacciaguida. Après une heure de lecture, je m'arrête; la Reine ravie voudrait encore du Dante; mais nous la prions de vouloir plutôt nous lire, comme elle sait lire, quelques unes de ses pièces, en vers. Sur ces entrefaites, on annonce que les Princes et les Princesses sont arrivés au Palais pour un dîner de famille. Nous nous congédions en exprimant le regret d'avoir manqué la lecture de Carmen Sylva; alors elle nous engage tous à une seconde Accadémie musicale et littéraire pour le lendemain à la même heure.

Le soir, réception ches le Prince Démètre Stourdza. La Princesse Zoé accueille son monde, comm'il sied à une très grande dame (elle est née Cantacouzène) avec la plus noble distinction. Je parle d'abord avec le prince, de ses frères, Mathieu, qui est mort, et George, marié avec une fille du prince Jean Ghika, avec lesquels j'ai étudié à Berlin. L'alliance de ses deux familles princières qui avaient régné en Moldavie et en

Valachie, et qui toutes les deux ont contribué, par leur désinteressement, à l'union des deux principautés sous le sceptre d'un Hohenzollern, était un gage de plus pour rendre solide la réconstitution de la Roumanie.

Le Prince Stourdza m'entretient sur les aspirations de la Roumanie. Il me fait entendre qu'elle n'a aucune ambition d'augmenter son territoire, mais qu'elle désire seulement pousser si loin et si vite sa civilisation, qu'on soit forcé de reconnaître dans la péninsule balcanique que la Roumanie a pour elle la force et la lumière, et de compter avec elle. Au fond, je m'aperçois que les idées politiques du Roi Charles sont celles de tous les chefs des partis nationaux roumains; malgré des nuances, j'ai pu reconnaître que tous le hommes politiques roumains marquants ont adopté la même grande ligne de conduite.

Je rencontre chez le Prince, le général Katargi, le professeur et député Bianu, et plusieurs sénateurs et deputés, auxquels je suis présenté; mais le surmenage de tous ces jours a un peu entamé ma santé; je dois donc me retirer de bonne heure pour me reposer, et me mettre le lendemain matin en état d'achever, tant bien que mal, ma troisième conférence.

11 mars.

« Je me lève de bonne heure, et j'écris.

« Pendant la matinée, je reçois une visite qui me touche.

« La Ligue Roumaine a préparé pour demain, le 12 mars, un grand banquet en mon honneur au Grand Hôtel du Boulevard. On désire que ma fille y apparaîsse en costume de paysanne roumaine. Le président de la Ligue, le sénateur Periezianu Buzeu vient avec

son aimable épouse (née Férekéides) faire choisir les étoffes et prendre la mesure pour le riche costume que la Ligue veut bien lui offrir.



CORDÉLIE en costume roumain.

« À la Cour on ignore que le banquet de la Ligue doit avoir lieu le lendemain au soir; et je reçois avec ma fille du Préfet du Palais pour le même jour et pour la même heure, une gracieuse invitation à dîner.

« Je me trouve alors dans le plus grand embarras; comment choisir entre le Roi et le Peuple Roumain, ne pouvant, ne devant manquer ni à l'un ni à l'autre? Alors, je me suis rappelé d'être le compatriote de Massimo d'Azeglio qui disait que la meilleure diplomatie c'était de n'en avoir aucune, et de dire toujours courtoi-

sement, ouvertement, franchement, et loyalement la vérité. »

Je prends donc la plume pour remercier le Préfet du Palais et le prier d'exprimer au Souverain toute ma reconnaissance ; mais j'éxpose ma situation difficile ; j'ai déjà accepté l'invitation au banquet de La Ligue et je dois quitter Bucarest le surlendemain; je laisse cependant comprendre mon regret le plus vif de ne pas pouvoir assister au dîner de la Cour, et entrevoir au Préfet de Palais que je n'ai pas d'engagement pour l'heure du déjeuner.

Quelques heures après, en arrivant au Palais pour l'Académie de la Reine, on m'apprend, avec empressement, que tout a été réglé pour qu'au lieu d'un dîner ait lieu le lendemain vendredi, à une heure un déjeuner, auquel j'apprends qu'on a aussi invité le Prince et la Princesse Stourdza, M. et M.me Ourechia et M. Esarco.

Le jeudi, je déjeune de nouveau chez M. et M.me Sichleanu, avec le Ministre de l'Instruction Publique, M. Marczesco, professeur de droit civil à l'Université de Jassy, un jurisconsulte éminent et un homme rempli d'esprit, plein d'entrain, et, malgré son âge, d'une vivacité juvénile ; sa fille, un bouton de rose, fiancée à M. Rahovitsa, est un vrai miroir de la beauté des jeunes filles roumaines.

Lorsque je me rends au Palais, pour l'Académie de la Reine, j'emporte avec moi l'album de Cordélie, qui désire y avoir inscrit un mot de *Carmen Sylva*. Je le présente à la dame d'honneur, M.me Maurotcheni, qui me promet de s'en occuper.

La Reine est déjà assise à l'orgue et accompagne avec un prélude M.me Theodorides assise au piano. Après cette introduction symphonique grave et qui

pénètre dans l'âme, en nous prédisposant à des jouissance très pures, Carmen Sylva va de nouveau prendre place à son grand fauteuil, et commence à nous donner lecture de quelques traductions exquises en allemand de poëtes français (entr'autres, Coppée, Sully-Proudhomme, Leconte Delisle); puis elle nous lit une série de sonnets allemands ciselés comme des œuvres de Cellini, où nous trace, en quelques lignes fermes, les portraits des grands artistes, spécialement italiens, qu'elle aime de préférence. Carmen Sylva lit à la perfection, avec grâce et aisance; elle s'anime, elle s'enflamme dans sa lecture; lorsqu'on l'approuve, elle s'exhalte elle même naïvement, comme si l'œuvre qu'elle a créé ne lui appartenait déjà plus, et devenait l'œuvre de tout le monde, dont elle ressaisit seulement le sentiment qui s'est emparé d'elle et l'a mis en feu, au moment de la création. Vraiment, dans cette Reine Artiste est pénétrée quelque flamme d'en haut, et on ne peut l'écouter lire ses vers sans frémir un peu de ses frémissements divins. L'Académie se termine avec la lecture d'un poëme, d'un petit chef d'œuvre, intitulé *L'Opale*, et qui, traduit en roumain, fut lu dans cette matinée littéraire, avec une grâce exquise par M. Duilius Zamfiresco, conseiller à la légation de Roumanie à Rome, poëte lui-même, comme je l'ai dit, des plus délicats, et qui se trouvait alors en congé à Bucarest.

Le soir de jeudi, 11 mars avait enfin lieu ma troisième conférence, devant une foule à l'Athénée. Mais, cette fois, Carmen Sylva y manquait. Il s'agissait d'un thème politique; la Dame d'honneur m'écrivit que S. M. la Reine regrettait beaucoup de ne pouvoir assister à la conférence; le Roi étant rentré fatigué d'une journée très laborieuse, elle devait lui tenir compagnie; mais chacun avait bien compris qu'on voulait

laisser libre le public dans ses manifestations. Le Président du Conseil des Ministres, Aurelianu[1] donne la bras à ma fille et l'accompagne dans sa loge, où il y a



PIERRE AURELIANU.

déjà l'une de ses filles, une autre grande beauté ; je m'écrie alors : est ce que dans ce pays toutes les filles de ministre sont des Vénus?

[1] M. Pierre Aurelianu est l'un des chefs du parti libéral roumain, et le plus illustre parmi les économistes roumains. Né le 12 décembre 1823 à Slatina, il se voua de bonne heure à l'agriculture ; et après de brillantes études faites à Bucarest et à Paris, en 1860, fut nommé professeur d'agriculture dans son propre pays ; dans la même année, il fonda une banque de crédit pour le peuple, et, en 1870 la Société économique de Roumanie, qu'il préside. Il a été, tour a tour, professeur, académicien, commissaire roumain aux Espositions Internationales, négociateur de traités de commerce, deputé, ministre de l'agriculture, de l'instruction publique, des travaux publics, des affaires étrangères, promoteur actif et puissant du développement économique roumain, fondateur de la *Revue Scientifique* et du Journal économique *L'Economie nationale ;* ses nombreux ouvrages économiques sont très appréciés.

Lorsque je me présente pour la troisième fois sur la scène de l'Athenée, la Ligue m'accueille avec une grande ovation ; la salle est pleine d'eléctricité ; on saisit chaque mot sympathique pour éclater en applaudissements chaleureux ; à la fin de la lecture, toute la salle est enlevée ; le public se tient debout ; on frappe des mains ; les dames agitent leurs mouchoirs ; on crie mon nom; lorsqu'on baisse le rideau, on me fait encore sortir trois fois au *proscenium* ; le Président Aurelianu me rend ma fille avec toutes ses félicitations ; le vénérable sénateur Jonescu, Ourechia et sa femme m'embrassent émus; la foule salue respectueusement ; puis on m'entoure, on me presse, on me dit que ce soir j'ai ranimé tous les esprits de la natione roumaine.

En relisant maintenant mon impromptu, je constate qu'on a été bien indulgent ce soir-là pour moi, et qu'on s'est contenté de sentir que mon cœur, qui n'est pas petit, battait à l'unisson avec les cœurs roumains.

Voici d'ailleurs ma conférence telle que je l'ai prononcée le soir du 11 mars, à l'Athénée de Bucarest:

Le rôle des Roumains dans le monde latin.

Chaque grande race a une mission de civilisation dans l'humanité. Mais, avant de se fixer sur ces mots: *race hellénique* ou *race latine*, *race germanique* ou *race slave*, il faudrait s'entendre sur la valeur que l'on veut attribuer au mot race. La constitution de la race s'est faite bien avant la constitution de la nationalité ; mais ce qui fait la noblesse de la race, ce qui l'accentue, est essentiellement *la supériorité de l'un des éléments qui la composent*, comme *la nationalité* est elle même, le plus souvent, le résultat de l'harmonie des meilleurs élé-

ments qui créent *la conscience nationale.* La race, comme la nationalité, se forme par une sorte d'aggrégations, et d'absorptions sympathiques.

Ce qu'il y a de meilleur dans une race, comme dans une nation, doit ressortir, briller, et dominer. Mais la crême n'est jamais aussi abondante que le lait. On a appelé race hellénique tout ce qui, dans le monde ancien, a fini par accepter la langue et la civilisation supérieure des Athéniens; on a appelé race romaine tout ce qui a reçu de Rome la langue, les mœurs, les institutions. On a appelé race germanique tous les peuples qui ont subi l'empire de la langue allemande; race slave tous les peuples dont la langue commune est devenue slave. Mais, dans le monde hellénique, latin, germanique et slave, se cache a nos yeux un grand nombre de peuples de races inconnues, de races différentes, et de races croisées. On se perdrait si on voulait approfondir les recherches ethnologiques pour déterminer les confins topographiques et les éléments constitutifs d'une race historique, et se servir exclusivement de l'ethnographie pour établir les droits de nationalités. Une race s'est affirmée seulement autant qu'elle s'est développée par l'œuvre de la civilisation, qui est toujours le travail d'une noble et puissante minorité. Nous ne savons pas encore à quelle race, (s'ils étaient d'une autre race que les Latins, ce qui est encore bien douteux), appartenaient les Étrusques. On les suppose arrivés comme les Latins de l'Asie mineure; et ils ne devaient, en tout cas, différer essentiellement, par leur type physique, ni des grecs, ni des romains; mais ils avaient, cependant, leurs propres institutions et leur propre langue, que l'on désespère désormais de pouvoir classifier en l'approchant d'aucune langue connue, malgré de grands efforts pour la rattacher aux langues italiques.

Peu nombreux étaient certainement les Etrusques qui avaient civilisé l'Italie centrale avant les Romains; une petite minorité ces Romains eux-même qui avaient fondé sur les bords du Tibre, la ville du fleuve, *Ruma*, au pied de la *ficus ruminalis*, de la porte *ruminalis*, le figuier, la porte du *fleuve*, (*ruman*, sanscrit *çruman*, celui qui court) et lorsque les *Roumains* demandent qu'on les appelle *Romains* et non pas *Roumains*, ils ne se doutent pas qu'ils gardent peut-être le plus ancien nom du peuple fondateur de la ville éternelle.

Par l'influence osque-ombrienne on a dû modifier l'ancien nom de *Ruma* en *Roma;* mais il n'est point impossible que, de même que dans le nord de l'Italie, on appelle encore Rome et les Romains, *Ruma* et *Ruman*, et que *Ruma* est le nom donné à la ville éternelle par les Arabes, les anciens soldats de Trajan aient prononcé le nom de la capitale du monde ancien et de son peuple comm'on le nomme encore dans celle qui s'appelait la Gallia Cisalpina, et dans cette intéressante région ladine qui de l'Engadine s'avance par le Frioul jusqu'à Trieste où se conservent les débris d'une ancienne colonie roumaine.

Mais Roumains, ou Romains, ou Daco-Romains, que nous préférions nommer le peuple de l'ancienne Dacie, devenue l'actuelle Roumanie, il est certain que leurs traditions historiques et leur civilisation qui les distinguent parmi les peuples de la péninsule balcaniques sont une tradition et une civilisation latine, dont la langue est restée le lien le plus étroit, le plus constant et le plus solide.

On sait vraiment très peu de chose des anciens Daces; mais en voyant que les Serbes qui occupent encore une partie de l'ancien sol dace, bruns et barbus, la plus part comme les Valaques, n'ont de véritable

slave que la langue et certaines traditions, on serait portés à croire qu'à l'origine les Daces étaient une très belle race, nombreuse et étendue, qui put sympathiser naturellement avec le monde celtique et avec le monde latin, parceque physiquement les trois types se ressemblaient, et parceque ils se sentaient déjà poussés dès leur premier établissement sur les bords du cours inférieur du Danube vers le progrès. Je parle de l'ancienne race de pâtres et de paysans qui occupa et laboura la terre, et à laquelle la terre qui est maintenant labourée par les Roumains a toujours appartenu. Car, s'il est permis de chercher une signification aux mots *Dacie* et *Daces* dans la langue sanscrite, à laquelle se rapporte beaucoup plus facilement et beaucoup plus directement les anciens mots que les modernes, on devrait peut-être songer au mot *deça* qui signifie en sanscrit, *pays*, comme le mot *daiça* ou *daçya* signifierait le *paysan*, celui auquel le *deça*, le *pays*, la terre appartient. Le Dace aurait donc été *le paysan*, le *laboureur*, l'homme du pays, l'homme de la terre, l'indigène, comme on a cru voir un certain rapport entre les mots *Rassia*, *Russia* et *Ruski* et le mot latin *rus*, la terre labourée; le *Ruski* pourrait donc avoir été un *paysan* comme le *Dace*; et le nom propre Moldave *Raskan* pourrait à l'origine avoir signifié non pas le *Russe*, mais *le paysan*. Le mot *deça* signifiant en sanscrit, le pays, le *roi du pays* se serait appelé *deçapâlæ*, dont le mot *décébal*, qui devait d'abord signifier *le roi*, serait la traduction. Les Roumains, en entendant nommer le chef, par les Daces, ont pu croire que *Décébal* était le nom propre d'un roi, d'un chef des Daces; et, par conséquent, signaler tous les hommes du roi (comme dans le Cashmir et en d'autres partie de l'Inde on appelle *mahâragia* non seulement le roi, mais sa suite)

avec ce même nom de Décébal; de même en Italie les noms *Re*, *Del Re*, *De regibus*, *Regis* sont devenus des noms propres de familles italiennes. Par conséquent, si on trouve dans les inscriptions de la Roumanie des soldats indiqués avec le nom de *Décébal*, cette indication ne prouverait pas encore que le *Décébal*, un titre de roi, ait été le nom propre de tel ou tel autre chef des Daces. Le peuple devait nommer son grand roi, seulement le *Deçapâla;* les Romains ont donc pu crcire aisément que *Decebalus* était le nom propre du roi.

Par la même analogie avec laquelle se serait formé du nom du *seigneur* du *pays* le nom du roi dace, on a pu rapprocher le mot grec *despote*, du mot védique *dâsapati* qui signifie le roi des barbares vaincus et devenus esclaves, les mots slaves *Gospod* (Dieu), *gaspadin* (seigneur, maître), et *gospodar* titre donné aux princes de la Moldavie et de la Valachie du mot vedique *gâspati*, qui signifie le *seigneur des vaches*, le *pâtre;* le pasteur des brebis et des vaches est aisément devenu dans l'âge patriarcal, un protecteur, un seigneur du peuple, un prince, un roi; l'histoire patriarcale commence par un roi pasteur. Dans la tradition populaire du monde slave le tsar est toujours un élu du peuple, un prédestiné, comme Abraham, comme David, et comme le Christ, à être choisi parmi les pâtres ou parmi les paysans.

Mais toutes ces considérations et autres semblables que l'on pourrait faire et accumuler, ne sauraient encore nous porter bien loin pour nous faire connaître la race et la langue fondamentale de l'ancienne nation dace; les Gètes, les Celtes, les Slaves, les Thraces, les Macédoniens, les Grecs, le Romains, tour à tour, ont passé sur l'ancienne Dacie, et en ont effacé l'ancienne

langue et modifié la race. Mais cette puissance d'assimilation de l'ancienne race du pays, de la race attachée au sol, est le signe le plus évident de sa force, et de cette confiance dans cette immortalité, qui était le caractère dominant de l'ancienne religion des Geto-Daces, de cette confiance dans le triomphe de la lumière qui est inspirée par le culte de Mithra dont le centre et le foyer lumineux était dans la Dacie, à Sarmisagethusa. La Dacie après Trajan, et surtout après Aurélien et Probus, s'est presqu'entièrement romanisée ; les nouveaux colons appartenaient à des provinces différentes de l'Empire ; mais ils devaient être tirés surtout de l'Italie. Pour latiniser davantage la Dacie, il semblait nécessaire y introduire les éléments les plus propres à rendre durable l'œuvre de romanisation; par conséquent, on devait s'assurer, par la langue parlée des nouveaux colons, que la nouvelle colonie danubienne, deviendrait réellement romaine.

Mais la Dacie dès le temps de son roi unificateur, de ce Décébal qui était si digne de tenir tête à un empereur romain, avait déjà, par instinct, de sa propre initiative, appelé des latins sur le sol dace. Nous savons en effet, qu'un Décébal, avant encore de déclarer la guerre aux Roumains, avait déjà attiré en Dacie des architectes, des constructeurs, des ouvriers italiens. Rome ayant remplacé dans le monde civilisé l'ancienne Grèce, la Dacie qui voulait se civiliser, qu'avait déjà, à elle même, des traditions, des institutions, des croyances, des mœurs, des usages, qui lui permettaient de se distinguer parmi les nations demi-barbares qui occupaient les confins de l'ancienne Sarmathie, devait, tout naturellement et spontanément, voulant à la fois défendre son indépendance et se civiliser davantage, graviter vers Rome; et qui sait si l'exil même d'Ovide

à Tomi, dans la Dobrougia n'a pas servi à rapprocher l'ancienne Dacie de l'Italie! Si une courte domination romaine a suffi ensuite pour effacer toutes les traces de l'ancienne langue parlée dans la Dacie; si l'ancien Dace doublé d'abord d'un rude Gète, et ensuite d'un brillant Celte, adopta si vite une langue latine et accepta le fond de la civilisation romaine, il faut convenir qu'il avait dû, par sa propre civilisation, presqu'autochtone, se trouver bien préparé à cette grande évolution qui devait latiniser une grande et magnifique partie de l'Orient.

L'œuvre de Trajan, d'Aurélien et de Probus fut grande; le deux derniers empereurs surtout qui étaient déjà des Daces romanisés, ont dû mettre dans leur œuvre civilisatrice tout ce feu patriotique qui caractérise aujourd'hui encore l'activité féconde du peuple roumain. On devait sentir qu'il ne suffit point d'exister; que, pour vivre longtemps, il faut s'entourer de lumière, féconder le sol, tracer des routes, faciliter le commerce, faire marcher les idées. Aurélien et Probus, mais surtout ce dernier, qui, après avoir bien fait la guerre, occupait ses soldats à planter des vignes italiennes en Dacie, à canaliser l'eau des fleuves, à rassainir le sol, grand prince de la paix, comm'il avait été vaillant en face de l'ennemi, ont acclimaté l'homme romain comme la vigne italienne en Orient.

Et cette même tendance avec laquelle on venait choisir des empereurs romains dans la Dacie, n'est ce pas une preuve qu'après une centaine d'années de colonisation active, intense et féconde, une grande partie de la péninsule balcanique était déjà parfaitement latinisée? et ces deux pointes de Roumains dalmates et macédoniens, qui ont poussé vers Abbazia et vers Janina, pour se chercher, peut-être, déjà des ports vers

l'Adriatique, ne seraient ils pas un document précieux des efforts que faisaient les anciens Daces romanisés pour s'unifier et s'identifier avec l'empire romain?

J'ai demandé à un savant de Belgrade ce qu'il pensait de Dioclétien. Ce dalmate de Spalato était-il un slave, ou un grec, ou un dace romanisé? Le savant serbe naturellement suppose qu'un dalmate, un illyrien, ne pouvait être qu'un slave. Mais dans l'Illyrie il y avait alors un si grand nombre de Daces. Si la première partie du nom de *Dioclétien* (Dio) semble être grecque, la terminaison a bien l'air d'être une terminaison roumaine (kletianu). L'œuvre de Dioclétien a été décisive pour le sort de la Péninsule balcanique; mais le partage de l'empire en Oriental et Occidental, n'aurait point été possible, si la peninsule n'avait déjà été civilisée. Dans cette œuvre de civilisation, lequel des deux éléments le romanisme et l'hellénisme, avait été le plus fort? La Grèce, comme nation, avait disparu, à la fin de la république; l'empire Oriental ayant fait tête à Byzance, les Grecs y ont afflué; et l'empire byzantin devenu ensuite un empire ottoman surgit essentiellement au profit des Grecs. Mais les éléments civilisateurs de l'empire byzantin lui venaient de tous les côtés, et la meilleure partie lui arrivait sans doute, des Daco-romains, et des Serbes, qui gardaient avec plus de fidélité les traditions romaines, et representaient en Orient, un élément d'ordre, de suite et de discipline laborieuse.

Le pays était riche; on venait donc s'y enrichir; j'ai appris ici que le mot *gouverner* en Roumanie a pris la signification de *s'enrichir;* n'importe de quel pays ils arrivaient, les Slaves, les Albanais, les Grecs, les Phanariotes ils trouvaient sur ce sol hospitalier leur

bien; mais à la condition de sympathiser avec le pays, en se *romanisant.*

Le courant latin, le fleuve latin dans l'histoire roumaine a été le grand fil conducteur, qui a permis aux anciens Daces, de devenir d'abord des Daco-Romains, pour établir ensuite, sur un fond ancien qui ne s'écroulera jamais, leur puissante nationalité latine.

Aussitôt que l'ancienne Dacie cesse d'être *provincia Augusti*, aussitôt qu'elle ne reçoit plus de Rome et ne leur donne plus des empereurs elle cesse aussi d'exister. Alors, se passa en Dacie ce qui était arrivé en Italie; n'ayant plus de chef reconnu, la vie rentre et continue à persister dans le *municipium.* Lorsque les Barbares arrivent, ils ne trouvent donc plus une seule tête à frapper; la vie daco-romaine est dispersée; la terre est restée dans les mains des anciens maîtres; ils la gardent comme laboureurs, même lorsque des hordes étrangères traversent leur sol, même lorsque des maîtres durs s'y fixent comme en Italie; les anciens *municipia*, en gardant les lois anciennes, les anciennes traditions, les anciens mœurs, les anciens droits, ont permis vers le onzième siècle la resurrection des communes, des républiques, qui sont devenues des principautés, des états, sur le sol de l'ancienne Dacie, où est né le peuple daco-roumain; l'unité nationale s'est reconstituée, grâce au travail secret, au travail lent, et séculaire de la liberté qui s'était refugiée au sein des colonies, des communautés, des municipalités daco-romaines.

La conscience de la nationalité latine des Roumains se réveille au trezième siècle par la Constitution des principautés de Moldavie et de Valachie, et éclate dans ces mots écrits au pape par l'empereur Joannitziu qui, fondant son empire romano-bulgare, essentielle-

ment avec l'aide des pâtres roumains de la Macédoine, qui avaient donné les premiers le signe de la révolte contre l'empire byzantin, se qualifiait lui même descendant des Romains; « Reduxit nos ad memoriam sanguinis et patriae nostrae a qua descendimus. »

Tous les anciens chroniqueurs de la Roumanie sont fiers de cet esprit latin qui a pénétré les anciens peuples de la Dacie; et ils le proclament tout haut. Les Moldaves, à la demande de leur métropolitain Dosotei:

Neamul terei Moldavei
de unde dereaza?

répondent en choeur:

Din tera Italiei tot omu se creaḍa.

Mais, pour bien *prêter l'oreille* au passé, il faut avoir une grande âme; et une grande âme est bien celle du boyard et chroniqueur moldave Grégoire *Ourekia*, dont le souffle d'enthousiasme pénètre encore toute l'œuvre savante de l'illustre historien qui élève votre jeunesse, *en écoutant pour elle* les grands enseignements du passé et en lui traçant les grandes lignes de l'histoire nationale roumaine.

Les chroniqueurs et les historiens ont eu les plus grands mérites envers la nationalité roumaine. C'est par leur évocation, que la conscience nationale roumaine s'est réveillée; c'est par eux que l'union de tous les peuples qui parlent la langue roumaine s'est proclamée; c'est leur mérite si le roi réel de la Roumanie, dans le grand domaine du sentiment, est déjà devenu, par acclamation, le roi idéal de tous les Roumains.

Le style de Gregoire Ourekia n'est pas celui d'un simple et aride chroniqueur; il devient, au contraire, éloquent, par le sentiment patriotique assez rare dans

le siècle où il écrivait, où le sentiment de la patrie semblait, en Europe, effacé ou suffoqué. Son esprit d'homme de progrès, d'homme moderne se révèle dès les premières lignes de son livre, où il nous apprend « avoir voulu que les années écoulées de l'histoire ne tombassent pas dans l'oubli, qu'on pût savoir ce que nos ancêtres ont fait et que l'on ne croît pas qu'ils ressemblaient à des bêtes sauvages, à des êtres inintelligents et muets. À la poursuite de cette idée, et bien que les événements de la Moldavie aient été recueillis par d'autres, je me suis appliqué à dépeindre ses origines, puis, en comparaison de l'état primitif de notre pays, son abaissement actuel. En effet, comme un torrent se forme et s'enfle tout à coup et subitement décroit et s'abaisse, de même la Moldavie, qui ne fut occupée qu'assez tard par des gens venus du dehors, s'est développée tout d'un coup. »

On sent qu'Ourekia avait une plaine conscience de la noble origine de sa race; qu'il comprenait fort bien que les anciens Daces avaient été des bons paysans d'une race privilégiée, rendue plus agile et plus vive par les Celtes, et disciplinée et endoctrinée par les Latins, prédestinée à jouer en Orient le plus beau rôle, après avoir puisé aux sources de deux grandes civilisations.

Mais, si les Daces anciens devenus des Daco-romains, ont continué à recevoir des étincelles des Grecs, des mœurs et institutions des Slaves et des Goths, quelque chose des Magyars, quelque chose encore des Turcs et des Albanais, s'ils ont eu le grand pouvoir de s'assimiler des éléments de différentes races voisines, de différents maîtres qu'ils ont dû subir, l'idée mère des Roumains, l'idée directrice, l'idée inspiratrice, est restée la grande tradition romaine. En

Italie elle même, cette tradition n'a, peut-être, été conservée à travers les siècles d'une manière aussi fidèle, et aussi constante qu'en Roumanie.

Chez le Dante, chez Machiavel, chez Cavour, l'idée romaine devint dominante; mais la généralité des Italiens n'a pas regardé ni si loin, ni si haut et ne s'est pas toujours representée Rome d'une manière aussi grandiose; les seuls génies ont pu comprendre ce que Rome signifiait; et cette conception des grands esprits a suffi pour qu'il se formât en Italie une conscience nationale proclamant la nécessité de ramener l'Italie à Rome comm'à son centre d'unité idéale. Ici, dans le pays cultivé, habité et aimé par les Roumains, le vrai génie est la conscience populaire elle même, qui rassure les Roumains et tous les peuples latins, sur l'esprit latin, absolument et uniquement latin de cette race antique. Si on ne veut pas que les Roumains soient des purs Latins, on en fera encore moins des Slaves. Certes les Celtes ont laissé des traces profondes parmi eux; et les Grecs aussi ont pu contribuer à développer l'intelligence et la vivacité des Daces; le paysan roumain qui a moins participé au mélange des races, a gardé dans son maintien quelque chose de plus grave, de plus triste, qui semble le rapprocher davantage du caractère général de ce qu'on appelle la race slave.

Mais ceci encore pourrait être une simple illusion; où, et dans quel coin du mond, a-t-on jamais observé un paysan qui soit réellement bien gai? la vie du laboureur, dans une vaste campagne solitaire, porte aisément à l'élégie; voyez le paysan russe dans sa steppe, le paysan hongrois dans sa *pushta*, le paysan lombard dans ses vastes plaines labourées, le paysan normand dans sa pelouse, le pâtre hindou dans le jungle, le pâ-

tre argentin dans la Pampa; a-t-il jamais fait retentir dans ses chants un cri de joie? et, lorsque la danse villageosie du paysan s'anime, lorsque le trépignement des pieds, la contorsion du corps semble indiquer le mouvement d'une âme en fête, n'est-ce pas plutôt quelque chose de fiévreux, de maladif, de spasmodique, une sorte de délire d'agonisant?

Mais, dans les villes, l'homme civilisé qui, se trouvant à contact d'autres peuples, a reçu d'autres inspirations, et en passant par d'autres sensations, a participé davantage à la vie du monde, et touché à quelque source divine de l'idéal, est autrement électrisé. Les Roumains, comme l'ancien Romain, ont le don de recevoir des étincelles de l'air qu'ils respirent; non seulement ils ne dédaignent pas l'étranger, mais ils l'écoutent, et ils l'absorbent. C'est pourquoi on a pu constituer par une longue élaboration presqu'inconsciente, dans l'ancienne Dacie, un nouvel organisme supérieur et civilisateur. Mais de tous les centres civilisateurs celui qui a le plus souvent attiré, fixé, et contribué à former l'esprit roumain, le plus attrayant est le double centre latin qui est représenté maintenant par deux grandes capitales, Rome et Paris.

Les Daces étaient un peuple a part, bien doué, bien préparé pour la civilisation, lorsqu'ils ont assimilé dans leur large séve une partie du sang et de l'esprit des Celtes qui, en traversant leur pays, s'y établirent, et des colons Romains qui sont venus les civiliser. Ils sont donc, maintenant, des Parisiens par les Celtes, et des Romains par les colons de Trajan et d'Aurélien. Mais, puisque, à leur tour, les Gaulois se sont si bien romanisés et ne tiennent aucunement à demeurer une race, un peuple, une nation à part, on peut, à travers les Celtes, attacher les Roumains aux

Romains, et, pour éviter des confusions, les reconnaître comme des représentants très fidèles de la race latine.

Un superbe bas-relief roumain nous représente le logothète chroniqueur Miron Costin lisant son poëme



MIRON COSTIN.

sur les origines des Roumains à la Cour du Roi Jagellon de Pologne. Cette noble figure de chroniqueur, patriote, poëte et homme d'état du XVII siècle est entouré des courtisans, dont les uns ont l'aïr d'écouter attentivement le récit du logothète, les autres semblent ébaucher un sourire devant la magnifique vision que Costin semble avoir de la nation roumaine; le roi Jagellon écoute avec la plus grande attention la lecture faite par cet homme grave, et il semble deviner où l'historien poëte de sa nation vise. Costin, le premier, a osé grouper, en une seule famille nationale, valaques, moldaves, et roumains de la Transylvanie,

en affirmant que le peuple se glorifie du nom de *Romanus* et que nul ne saurait douter que ce peuple est descendant de Rome.

Avec une si haute conception de l'histoire et une sorte de pressentiment de l'avenir, Miron Costin déclare qu'il hésita « longtemps à entreprendre de raconter le commencement de ces pays et du peuple qui habite la Moldavie, la Valachie, et le pays hongrois et qui porte le nom de Roumain. Car l'esprit s'effraye lorsqu'on pense aux vicissitudes par lesquelles il dut passer pendant plus de mille ans. Mais aussi laisser ce malheureux peuple calomnié par les étrangers qui entreprirent de raconter son histoire, c'est une douleur pour le cœur. C'est ce qui m'a décidé à tenter ce périlleux labeur. »

Quelle noble entreprise! ne dirait-on pas que Miron Costin est un historien contemporain? seulement de nos jours la nationalité roumaine n'a plus besoin d'être revendiquée devant l'Europe; il n'y a plus d'esprit libéral en Occident qui ne reconnaisse parfaitement que le bénéfice de la civilisation roumaine a le droit de s'étendre dans tous les pays où la langue roumaine est parlée et que cette langue de peuple civilisé est inviolable.

Si les Roumains de la Bessarabie, de la Macédoine, et de la Hongrie sont encore séparés politiquement, la conscience de leur origine commune date de loin, et l'affirmation de Miron Costin que les Moldaves, les Valaques et les Transylvains sont tous des Roumains « car ils sont tous de la même origine et se sont en même temps établis dans ce pays » est d'une très grande valeur pour établir, sur une vérité historique, la conscience nationale.

Comme Ourekia et Miron Costin, en prose et en

vers, tous les écrivains de la Roumanie, du XVI siècle jusqu'à nos jours, n'ont cessé de proclamer *le courant latin* qui a dominé son peuple.

Ce recteur idéal, ce recteur invisible, a tenu le fil de la vie nationale roumaine et ce fil ne peut plus se rompre. Il pénètre le fond des traditions du folklore roumain; il résiste malgré l'ethérodoxie du latin en face de l'église orthodoxe roumaine; il traverse l'âme de toutes les générations, et il devient le promoteur principal de la culture nationale roumaine.

Les Roumains reçoivent, comme tout autre peuple moderne civilisé, les lumières de partout; mais le feu sacré, le feu domestique, la grande lumière est dans sa conscience d'être un peuple latin prédestiné non pas seulement à vivre longuement, mais à faire, par ses grandes inspirations, le plus grand bien à la peninsule balcanique. Les sages Roumains n'ont certainement aucune hâte d'exercer leur hégémonie latine sur les régions balcaniques; mais ils ont grande hâte de se civiliser eux mêmes, et d'appeler vite au bénéfice de la civilisation tous les frères roumains dispersés. Sagement régis, et gouvernés, ils ne demandent à l'Europe autre chose que de ne pas être détournés de leur noble tâche; ils ne réclament donc rien par la violence; mais ils attendent le jour, où les enfants perdus pourront retrouver leur foyer; en attendant, du foyer, ils lancent de tous les côtés des flambeaux pour éclairer le chemin du retour.

En attendant, Bucarest est devenu un magnifique centre de civilisation pour la peninsule balcanique; l'importance qu'elle donne à ses institutions scolaires, à son Académie, à son Université sont des foyers où la lumière se condense pour éclater; ce même superbe Athénée, qui pour la troisième fois me fait l'honneur

de m'accorder son hospitalité, œuvre d'amour d'une âme d'artiste, qui a résumé et fait harmoniser dans cet édifice, vraiment digne de la future capitale du monde latin de l'Orient, toutes les élegances des plus beaux monuments de la Grèce et de Rome, et toutes les couleurs les plus gaies et les plus riches de l'Orient, ce temple erigé par la piété nationale de M. Esarcu et du peuple roumain à l'art, à la littérature et à la science roumaine est le plus beau document, le plus beau monument de la civilisation latine en Roumanie. Cette fidelité à la tradition latine, ce respect des lignes pures de l'art classique, cette splendeur éloquente dans le langage de ses orateurs, ce respect des lois, cette sagesse dans l'administration, ce sentiment de mesure qui règle l'enthousiasme même du peuple roumain, sont bien des qualités latines; à tout cela, ajoutez le benefice d'une noble dynastie qui, s'inspirant dans tous ses mouvements de tous les besoins de la nation roumaine, inspire la plus grande confiance à l'Europe entière, et vous comprendrez comment, en ma qualité de philo-roumain, sans être ni prophète, ni fils de prophète, je puis deviner, par ce que vous avez été, par ce que vous avez voulu devenir, par ce que vous êtes, ce que vous deviendrez dans un temps peu éloigné.

Votre rôle de latins en Orient est assurément des plus beaux. Vous avez arrêté, pendant des siècles, les barbares, lesquels, grâce à vous, à votre cohésion, n'ont pas osé dépasser le Danube; vous avez contribué, par votre œuvre, à la création de l'Empire d'Orient; vous n'en avez pas trop profité pour vous mêmes, mais vous en avez été la force et le levain; vous avez accueilli, protégé, sauvé un grand nombre d'exilés; vous avez aidé les Grecs, les Serbes, les Bulgares, les Magyares même, à constituer leur nationalité,

sans rien demander en échange ; vous avez noblement exercé jusqu'à présent votre mission de peuple civilisateur ; mais, si le souffle de sympathie pour le peuple roumain, qui anime déjà un si grand nombre de philo-roumains dans le monde latin, se communique au monde germanique, au monde slave, à tous les peuples surtout de la péninsule balcanique, vous ne tarderez point à retrouver vos frères éloignés, et par eux vous toucherez à deux mers, médiateurs sympathiques entre l'Orient et l'Occident.

Homme de paix et de culture, j'admets tous les courants de civilisation ; mais je ne comprends pas que l'on puisse latiniser ou helléniser, russifier ou magyariser *par force ;* chaque courant est un fleuve bienfaisant dont il ne faut pas troubler l'eau, et qu'on n'a pas le droit d'arrêter dans son chemin. Il n'y a presque plus de peuple barbare ; le monde se réveille partout ; mais ce n'est pas à l'heure qu'un peuple se réveille qu'on peut lui crier ; « mon pauvre enfant, oublie donc d'être né roumain ; je vais t'habiller de manière que ta mère ne te reconnaisse plus, et te faire baraguiner une langue si différente de la tienne que, lorsque tu t'adresseras à ta mère, pour lui demander le pain de l'âme, elle ne comprenne plus ce que tu lui diras. »

Parmi les contes populaires du moyen âge les plus développés et les plus répandus en Italie, il s'en trouve un intitulé : *Storia della figlia del Re di Dacia.* Il a été publié et illustré par un savant russe, M. Alexandre Wesselofski d'après un manuscrit florentin du commencement du quinzième siècle. L'histoire de la fille du roi de la Dacie se rattache au mythe védique de l'héros ou de l'héroïne solaire, qui a perdu tantôt une main ou un bras, tantôt un pied ou une jambe ; à

l'histoire indienne de Çakuntalâ la jeune épouse délaissée et persécutée; à la fable de Psyché; aux histoires occidentales de la Sainte Olive, de la Sainte Geneviève, de Crescentia, de Griselda, de Cendrillon même, qui ne perd pas une main, ou un pied, mais une pantoufle; et à une foule d'autres contes analogues où l'héros et l'héroïne persécutés, passent par une longue série de malheurs, à cause d'un mauvais homme ou d'une mauvaise femme, d'un sorcier ou d'une sorcière, d'un beau-père ou d'une belle-mère, d'une forme quelconque démoniaque du mal, qui obscurcit la vie d'un jeune prince brillant ou d'une jeune princesse charmante, comme l'ombre de la nuit ou de l'hiver cache la lumière du jour, les soleils et les aurores.

« D'après le conte de la fille du Roi de la Dacie, ce roi avait épousé la plus glorieuse princesse du monde, qui était toute belle; mais sa main surtout était incomparable. La magnifique reine cependant, un jour, se meurt; le roi inconsolable, ne trouve nulle part aucune autre épouse qui puisse remplacer auprès de lui la ravissante femme qu'il a perdue; mais un jour, il s'avise de mieux regarder sa propre fille, qui ressemble d'une manière frappante à sa mère; la vierge pousse et arrive à tout l'éclat de sa beauté; le roi tombe alors amoureux de sa propre fille; il la désire vivement; il veut qu'elle devienne son épouse; la jeune fille épouvantée s'échappe; le père lui fait couper les mains, pour avoir au moins ce souvenir de sa reine bien aimée. La pauvre princesse manchote erre dans le monde, sans gîte, sans pain, sans feu. Elle passe d'aventure en aventure, jusqu'à ce qu'elle trouve un prince charmant qui l'épouse.

Mais alors commence pour elle une nouvelle Iliade.

La calomnie la poursuit; elle est séparée de ses enfants; tous les chagrins viennent tourmenter sa vie; à la fin cependant, la vertu est recompensée, le vice puni, et le conte se termine comme une moralité.

Dans les hymnes védiques, l'un des noms donné au jeune héros solaire est *Hiranyahasta* (celui qui a la main d'or); cette main est donnée miraculeusement par les Dieux ou par une fée au jeune héros et à la jeune héroïne, qui ont perdu leurs propres mains (les rayons du soleil et de l'aurore).

La fille du roi de la Dacie, dont la mère était Rome, elle aussi a retrouvé sa main; c'est la main que lui tend sa propre mère, Rome ressuscitée; si ce n'est plus une riche main d'or, elle est du moins, une main noble, une main douce, une main secourable, qui caresse, qui soutient — et qui bénit! »

Ce dernier mot de bénédiction a enlevé l'enthousiasme de toute la salle; l'orateur et le public avaient été gagnés par le même attendrissement et ma sortie de l'Athénée fut accompagnée d'une ovation touchante.

Après le tour de force de cette conférence écrite à la hâte, en deux jours, à bâton rompu, entre une visite et l'autre, et après les grandes émotions de la soirée, il parait que j'aurais dû me sentir épuisé, et n'avoir autre besoin que d'un repos absolu. Mais j'étais trop excité. Tous mes nerfs vibraient comme les cordes d'une lyre.

La princesse Stourdza et M.me Sichleanu m'avaient demandé un authographe pour un album de bienfaisance au profit des étudiants pauvres; je l'avais promis; il me fallait tenir la promesse. Le lendemain nous devions déjeuner au Palais; comme j'avais demandé à Carmen Sylva un authographe pour ma fille, j'ai pensé que si une occasion était favorable pour rendre hommage

au bon génie de la Reine des Roumains, c'était celle là, et, encore ému par l'audition du poëme *Opale* de Carmen Sylva, dans la nuit de 12 mars, la veille du *martišor* roumain (un *calendimarzo* qui répond à nôtre *calendimaggio* et au premier jour du nouvel an du monde latin, vieux style) j'ai jeté sur le papier ces trois petites strophes, qui me roulaient dans l'esprit :

CARMEN SYLVA [1]

Entro una selva arcana,
Il Dio de' Carmi freme ;
La voce che ne emana,
Tra fronda e fronda, geme ;
Ma, dove, gemebondo,
Passò lo spirto vago,
Si specchia, come in lago,
Entro un'opale, un mondo.
Nel fremito del Nume
Che muove l'armonia,
L'opale spande un fiume
Di viva poesia;
Pensiero e sentimento,
Moto, colore e suono,
Si levano da un trono,
In alto rapimento.

---

[1] En voici la traduction en prose, mot par mot: « Dans une forêt mystérieuse frémit le Dieu des Chants; la voix qui en sort, entre le feuillage, gémit; mais où l'esprit vagabond est passé en gémissant, tout un monde vient se refleter dans un opale, comme dans un miroir.

« Au frémissement du Dieu qui préside à l'harmonie, l'opale répand tout un fleuve de poésie vivante ; la pensée et le sentiment, mouvement, couleur, et son, se dressant d'un trone, s'envolent en haut.

« Et, comme la paupière de l'alouette qui attende la lumière du jour, lorqu'elle chante tournée vers le soleil, regarde fixement en haut, ainsi la Pythie couronnée, dont le chant est ailé, cherche la lumière de Dieu, que le génie amène vers elle. »

E, come a lodoletta
  Che incontro al sole trilla,
  Si appunta la pupilla
  Che nova luce aspetta,
  Così, con voce alata,
  Di Dio cerca la luce
  Che il Genio a lei conduce,
  La Pizia incoronata.

Le lendemain, 12 mars, pendant la matinée, accompagné par le professeur Étienne Joan, inspecteur des Ecoles, je visitais l'école normale des femmes, grandiosement installée, et très fréquentée. La directrice est une Roumaine qui a fait toutes ses études en Roumanie; la direction me semble intelligente; l'ordre et la proprieté régnent dans l'établissement; j'assiste à une leçon de littérature roumaine, où une jeune fille analyse fort bien un poëme de Basile Alecsandri. La maîtresse de la langue italienne est une italienne, madame Lucchesi; mais notre langue sur les lèvres des jeunes filles roumaines prend, pour le moment, un accent étranger, qui la dépare un peu. Ne pourrait-on pas faire entendre quelquefois à la jeunesse roumaine des pièces italiennes récitées par des acteurs italiens, ou quelque orateur italien qui prononcerait bien notre langue, si musicale et si pure?

Après la visite de l'École Normale, nous passons au lycée, où j'assiste à une leçon de latin et à une leçon de grec. Les réponses des élèves sont satisfaisantes; mais, puisqu'il s'agissait de passages déjà commentés dans les classes, et non pas d'une lecture à première vue, je n'ai pas eu lieu de constater jusqu'à quel point était poussée à Bucarest la connaissance générale des langues classiques. Si on peut s'arrêter à un jugement fondé sur des observations superficielles, il me semble qu'en Roumanie comme en Italie le latin

est plus goûté que le grec et que les connaissances du premier sont plus étendues.

Mais la plus grande satisfaction je l'éprouve en visitant l'École d'arts et métiers, un établissement superbe, qui se développe de jour en jour et caractérise bien le progrès du pays sous le Règne de Charles premier. Elle se compose déjà de plusieurs laboratoires; d'autres laboratoires sont en construction.

Il ne s'agit point ici, comme dans les plus part des écoles de ce genre, d'un travail élémentaire; l'industrie y est poussée au contraire jusqu'à sa perfection, et elle finit, grâce à une habile direction, par y devenir une œuvre d'art. L'école coûte au Gouvernement 200,000 francs par an; mais le produit des ouvrages qu'on y achève est déjà si considérable, que, dans cette seule dernière année, avec la vente des objets construits dans l'établissement, on a déjà pu réaliser un revenu de 80,000 francs.

Le Gouvernement roumain fait de son mieux pour rendre actif ce grand atelier national. A l'époque de ma visite, on y exécutait des travaux différents pour les matériel scolaire destiné aux différentes écoles de la Roumanie, commandés par le Ministère de l'Instruction publique pour la somme de 70,000 francs. Ainsi tout vise en Roumanie à une œuvre patriotique; et la Roumanie civilisée est l'idéal de chaque patriote roumain. Dans le laboratoire de galvanoplastique, on me montre un portrait ressemblant exécuté en galvano, et déjà encadré, du Roi Charles, le grand protecteur de toutes les grandes institutions; le Directeur m'en fait présent, en souvenir de ma visite à l'école; je ne puis dire combien cette visite et cette attention m'ont touché.

Mais ce douze mars devait être pour moi toute une suite de démonstrations et de satisfactions.

Avant de me rendre au Palais, je visite avec M. Ourekia, le ministre des affaires étrangères M. Stancescu qui me remet, au nom du Roi, le décret et les enseignes de Commandeur de l'Étoile Roumaine.

Je vais avec ma fille au Palais; je présente à Sa Majesté, le Roi Charles mes remerciements émus; je lui montre son portrait en galvano, dont on m'a enrichi à l'école des arts et métiers et je le prie d'y inscrire son nom; malgré la difficulté de fixer l'encre sur le bois du cadre, Sa Majesté s'exécute et écrit très distinctement son nom, autographe que je crois maintenant unique dans ce genre.

La Reine Elizabeth vient à la rencontre de Cordélie, l'embrasse, lui remet son portrait signé, et l'Album, avec deux pages écrites par *Carmen Sylva* en français et en allemand.

Voici une pensée, presque bouddhique, mais passée par le souffle de la renaissance italienne, et exprimée par Carmen Sylva, en français :

« Dans un des Enfers, qui s'appelle la Terre, Dieu mit les Arts comme Porte du Paradis; et le Ciel ce serait de perdre sa personnalité dans le Beau parfait.

« CARMEN SYLVA. »

Bucarest, ce 12 Mars 1897.

En même temps, la Reine passe autour du bras de ma fille un petit *martisor*, un porte-bonheur pour le nouvel an roumain, un médaillon en or massif, où se trouve enchassé un saphir de l'Inde.

Je fais hommage à Carmen Sylva des petites strophes que j'ai composées pour elle pendant la nuit; elle désire les entendre lire par l'auteur et elle daigne les goûter. Tout ce qui est musique a sur son âme délicate un pouvoir de fascination.

Au déjeuner, la Reine fait placer à sa droite l'hôte étranger; le Roi, en face de la Reine, prend part à notre conversation et l'anime beaucoup.

Après le déjeuner, la Reine nous lit, en allemand, un petit drame de sa composition, plein de sentiment. Enfin, je prends congé de Sa Majesté qui a du plaisir à entendre que nous passerons par Sinaïa, où elle espère qu'un jour nous reviendrons en été, pendant qu'Elle y sera.

Avec M. Ourekia, je fais encore une courte visite à l'école italienne de Bucarest, où l'on chante l'hymne roumain et l'hymne de Mameli : *Fratelli d' Italia.* Les intentions de cette école italienne sont, sans doute, excellentes ; mais elle ne donne pas des résultats brillants ; les élèves ne sont pas nombreux non plus.

Les Italiens qui sont établis en Roumanie fréquentent de préférence les écoles roumaines, beaucoup plus complètes.

Je fais plusieures visites de congé, et je remets à M. Ourekia plusieures cartes de visite pour les personnes qui m'ont obligé et que je regrette de ne pas avoir le temps de visiter.

Le soir, on vient nous prendre, pour nous accompagner au Grand Hôtel du Boulevard, où une centaine de personnes nous attendait. Cordélie portait son magnifique costume de paysanne roumaine ; a mon tour, pour la première fois, je décorais ma poitrine avec l'Étoile roumaine. A notre entrée, la bande musicale du premier régiment roumain entonne la marche royale d'Italie, et un applaudissement chaleureux salue l'apparition de ma fille habillée en Roumaine.

Le banquet est présidé par Monsieur Ourekia, qui me place à sa droite ; à ma droite est assise Mme Sichleanu. En face de moi, le vice-président du Sénat,

M. Gradisteanu, le vice-président de l'Athénée M. Esarcu, et M. Periezianu-Buzeu, le Président et Caissier de la Ligue. Suivent des notabilités comme le maire de Bucarest, M. Robescu, le général Angelescu, qui a combattu en 1860 sous les ordres de Cialdini, le député et littérateur Delavrancea, le sénateur et professeur N. Micescu, le colonel et sénateur Obedianu, M. G. Holban ancien consul, le prof. Val. Oursianu, le sénateur Florescu, le prof. C. G. Dissesco, le prof. et sénateur Stefanescu membre de l'Académie, Th. Florescu, M. Héresco ancien inspecteur général des écoles, le député D. Titu Frumuseanu, le député et avocat Const. Maltezianu, le prof. Sichleanu et une foule d'autres personnages marquants, dont plusieurs avec leurs charmantes épouses. Dans la jeunesse, je distingue M. Basile Miculescu, président actuel du comité national des étudiants universitaires et M. V. S. Caucicor ancien président. Un grand nombre des illustres convives qui ont pris part à cette brillante réunion a inscrit son nom, avec une pensée ou un mot aimable dans l'Album de ma fille, devenue l'objet de toutes les attentions; après le dîner somptueux, et les toasts nombreux et éloquents, portés par des orateurs d'un grand mérite, dont quelques uns, les derniers, furent pour l'Italienne dont la Ligue avait fait ce soir-là une roumaine, Cordélie leva a son tour son verre rempli de champagne, pour retourner aux dames roumaines leurs compliments, faites en leur nom dans un italien très courant par M. Sichleanu; et contrairement à toutes ses habitudes, electrisée, elle se risqua avec cet à propos en vers:

Con l'abito e col cuor delle donzelle
Di questa terra generosa e cara
Bevo alla Lega che ci vuol sorelle.

Les premiers toasts officiels furent portés par M. Ourechia au Roi et à la Reine de Roumanie, et par M. Esarcu au Roi et à la Reine d'Italie, courts tous les deux, mais exquis. Ensuite, M. Ourechia prononca un grand discours chaud et brillant en mon honneur, en terminant par la légende roumaine d'un cygne, qui chantait bien, et dont l'une des blanches plumes était devenue la plume d'or ornée de diamants que la Ligue Roumaine venait offrir à l'écrivain philo-roumain qui avait pris à cœur les intérêts des Roumains; sur cela on me présente une boite qui enferme ce précieux souvenir de la générosité roumaine à mon égard. Une profonde émotion me gagne; je dois répondre; l'étoile roumaine qui brille sur ma poitrine et la plume de cygne qui énticelle sous mes yeux m'inspirent et me dictent ce que j'ai à dire; on comprend bien que tout ce que je dis est vrai et profondément senti, qu' il monte du cœur, et on accueille avec sympathie, en le relevant, chaque mot frémissant qui sort de ma bouche.

Les discours sympathiques qui suivent ont tous un cachet particulier; grave et important, celui de M. Gradisteanu; ardents, ceux de Messieurs Oursianu, Dissescu, Delavrancea et Sichleanu; la série devient complète avec un toast en roumain porté par un Italien, M. Cazzavillan, le directeur millionaire de l'*Universul*, lequel, ignorant la surprise que la Ligue m'avait réservée, m'offre à son tour une riche plume et un porte-crayon d'or, en me remerciant comme italien de la propagande à laquelle je travaille en faveur de la nationalité roumaine.

Journée inoubliable qui compte dans la vie pour des années.

Le lendemain matin, le 13 mars, du nouveau style

roumain, 1er mars du style oriental, nous partons de bonne heure pour Campina avec M. et Mme Ourechia, M. et Mme Novianu, le professeur de chimie Istrati avec sa femme, M. Jonescu et le professeur Hazdeu. Madame Hazdeu nous attendait à Campina. À la gare viennent, malgré l'heure matinale, très aimablement nous saluer M. et Mme Sichleanu, M. et Mme Florescu, le prince Ghika secrétaire général au Ministère des Affaires Étrangères avec la Princesse et ses filles, le sénateur Periezianu Buzeu, le chevalier Cazzavillan et une vingtaine d'autres personnes; je suis confus pour des attentions dont je ne pourrais peut-être jamais rendre le pareille.

Chemin faisant, Mme Novianu met au cou de ma fille un autre *martisor* porte-bonheur.

Nous arrivons, après deux heures de chemin de fer, à Campina; deux voitures attelées nous attendaient à la gare et nous transportèrent au soi-disant château, un édifice rond, d'une construction étrange. Monsieur Hazdeu, devenu spiritiste, après la mort de sa fille bien-aimée, nous apprend qu'il n'a placé une seule pierre, dressé un seul mur, ouvert une seule fenêtre ou une seule porte, dans sa nouvelle résidence, sans en avoir préalablement reçu l'ordre ou la suggestion par sa Julie, qui ne lui a, cependant, jamais fourni un plan complet, mais, à des intervalles, indiqué ce qu'il devait faire construire. Le centre de l'édifice est un petit escalier tournant en fer, au sommet duquel se dresse la statue d'un Christ énorme qui bénit; on entre au château, en faisant tourner, comme une meule sur un gond, une lourde porte en pierre sur laquelle on lit le motto de Galilée: « *e pur si muove.* » Les chambres qui entourent l'escalier sont toutes irrégulières petites et, hélas! humides; les murs sont couverts de desseins mysté-

rieux ; je distingue des animaux fantastiques, une tête d'hibou, et une tête de jeune fille que M. Hazdeu nous dit être le portrait d'une personne qui est encore dans l'autre monde mais qui ne tardera point à naître sur la terre. M. Hazdeu fait jouer sur un petit harmonium mécanique un air que sa fille lui a révélée. Cette pensée unique l'absorbe, le console ou l'exalte. Tout le reste semble être devenu presque indifférent pour l'illustre savant. Il continue, sans doute, ses grands travaux philologiques, le magnifique Dictionnaire de l'Académie Roumaine, dont il est devenu le Littré ; dans ses recherches scientifiques, il continue son travail de bénédictin; mais il ne s'y passionne plus; sa grande occupation est ce mystérieux entretien avec sa Julie, qui l'obsède. Mme Hazdeu, est bien abattue, elle aussi; son regard cherche encore sa fille; sa grande beauté a été flétrie par une immense douleur; mais elle porte avec noblesse son lourd fardeau. Elle ne partage peut-être pas toutes les illusions de son malheureux époux, à propos des apparitions de sa fille; mais elle n'ose point le contradire; elle se résigne à cette solitude au milieu d'une campagne triste, qui semble avoir calmé le chagrin de son illustre compagnon ; mais on comprend que, dans un autre milieu plus animé, et plus varié, son esprit trouverait plus vite son apaisement.

L'aimable et docte entourage de Campina seconde en partie les tendances mystiques du couple Hazdeu; M. Istrati trempe lui aussi dans le spiritisme.

Monsieur et Madame Novianu sont des Végétariens, et font de grandes pénitences dans l'espoir qu'après quelques années de mariage, ils obtiendront cet enfant, dont le désir aigu les tourmente; après la cure Kneipp, et autres expériences originales, ils sont

même arrivées l'année passée en pèlerinage à Rome, dans l'illusion qu'une bénédiction du Pape Léon XIII comblerait peut-être leur vœux; mais je suis encore dans l'attente de la lettre de faire part que le Ciel à comblé les vœux du charmant couple.

Quoiqu'entourés de pénitents, les Hazdeu nous ont offert ce jour là un excellent dîner très succulent, avec l'accompagnement des airs d'une petite orchestre de tsiganes, qui n'a plus cessé de jouer jusqu'à notre départ pour Sinaïa. Un air surtout qui reproduisait le chant de l'alouette m'a beaucoup intéressé, et j'en ai moi même demandé la répétition; seulement, le même jeu ayant duré, ensuite, plus de quatre heures, pendant et après le dîner, nous avons fini par respirer de soulagement lorsque les tsiganes se congédierent de nous, tellement est vrai que tout plaisir qui rassasie peut devenir une sorte de souffrance.

Aux toasts, j'avais écouté avec plaisir les belles paroles avec lesquelles M. Ourechia saluait notre Amphytryon, pour nous apprendre qu'il lui devait une plus large compréhension de l'histoire nationale roumaine, des horizons plus larges, une meilleure conception de tous les éléments de la civilisation roumaine dont un historien doit tenir compte.

Le professeur Hazdeu répondait ému à l'éloquent discours du maître; ensuite, il se tournait vers moi, ami étranger, dont l'œuvre large et abondante suggère, disait-il, à son imagination une comparaison avec le travail puissant et coloré de Rubens; seulement, dit-il, au lieu de se reproduire continuellement lui même avec sa femme, notre hôte va à la poursuite d'un idéal humanitaire qui donne une chaleur féconde à son travail. En publiant, maintenant, ce journal de voyage, où j'ai dû si souvent entretenir le public sur mon pauvre in-

dividu, je dois un peu rougir de ce compliment, auquel toutes ces pages semblent donner un démenti. Mais, est-ce pour satisfaire ma vanité que je mêle mes souvenirs personnels aux portraits des autres et à la description de ce que j'ai vu? Ma conscience est tranquille là dessus. Je suis persuadé que, lorsque je voyage à l'étranger, on fait de moi un cas beaucoup plus grand que je ne puisse le désirer; je sais fort bien que je ne mérite pas qu'on se dérange nulle part pour venir à ma rencontre et pour me fêter. J'ai le bonheur de ne pas être à tel point aveuglé par l'amour propre, que si on ne me remarque pas, je m'en chagrine ou j'en éprouve de l'étonnement, et si on me fait trop d'honneur que je m'en enorgueillisse. Dieu m'a fait cette grâce suprême, que je puis garder toute ma simplicité, toute mon humilité, bien naturelle et bien sincère, même au milieu des triomphes les plus éclatants.

Si j'en garde donc la douce souvenance, ce n'est certes pas pour le plaisir malin de faire un peu de dépit à mes chers ennemis, et pour que mon propre pays m'observe et me considère davantage; mais, parceque, réellement, je sens que je voyage comme un missionnaire de paix et de lumière pour mon pays; et si, de temps à autre, il m'arrive de répandre quelque lumière, la complaisance que j'en éprouve n'a rien de personnel; je me communique par sympathie, et, si on me rend cette sympathie, j'en ai du contentement, car, grâce à ce résultat, ma parole peut devenir féconde, et mes pensées peuvent marcher plus loin; alors, vraiment, je me sens plus que jamais bon patriote et homme digne de vivre, deux qualités que je ne veux point renier, et les seules, peut-être, que je garde avec une certaine fierté.

Tout ceci peut paraître assez naïf; mais c'est

senti, et il m'appartient. Pour me refaire autrement, on devrait d'abord me défaire tout entier. Quarante ans de travail persévérant dans une seule direction, avec un but élevé, me donnent quelque droit de tenir à ma personnalité et de ne pas la sacrifier à la vulgaire banalité, qui règle ses actes et ses discours d'après des conventions artificielles ou des intérêts plus bas. Michelet a bien voulu dire un jour de moi que j'étais un enfant de la nature ; je désire garder cette enfance pure, vive et chaude jusqu'au tombeau, et agir et parler avec ma tête et avec mon cœur, sans me croire obligé d'en rendre compte à mes censeurs, sans me plier au caprice tyrannique des autres, sans me façonner une physionomie d'emprunt, qui, pour sourire à la fortune, devant le miroir de mon âme, me ferait une grimace épouvantable.

Avant de laisser Campina, dans le château de mon pauvre et grand ami Hazdeu, les Tsiganes ayant joué des danses, j'ai fait un petit tour de walse, et un petit tour de polka avec Madame Istrati et avec Madame Novianu.

Est-ce qu'on ose encore danser, lorsqu'on a dépassé le demi-siècle? ne risque-t-on-pas de trébucher, quelque part ? C'est possible, quoiqu'il ne me soit arrivé rien de pareil à Campina. Mais j'ai voulu moi aussi sauter pour le *martisor*, pour le réveillon du printemps roumain; je n'ai pas remarqué si mon cher et vénérable ami Ourechia en a fait autant; je ne m'en étonnerais point; ce vieillard est encore si jeune, que non seulement il aime le mouvement, mais il le donne ; quant à moi, j'étais si content de ma semaine roumaine que ma joie a dû éclater et je me suis dit, à mon tour : *nunc, pede libero, pulsanda tellus*. Il n'y avait d'ailleurs pas de scandale, puisqu'il n'y avait pas de public; et si je m'accuse, après un an de ce manque de gravité, ou si j'en ris sous cape, c'est pour

le plaisir de redire une fois de plus que je n'ai pas voulu quitter l'ancien sol dace, devenu latin, sans donner libre essor à ma satisfaction d'avoir pu comprendre qu'en tendant bien les bras vers l'Orient nous y trouvons des frères latins vaillants et que l'on finit aussi par y embrasser des sœurs délicieuses.

Au moment du départ pour Sinaïa, une dépêche de M. Periezianu Buzeu me prie de transmettre les félicitations de le Ligue Roumaine, à la veille du jour de naissance de S. M. le Roi Humbert Ier Roi d'Italie ; je transmets immédiatement à S. E. le Général Ponzio Vaglia, premier aide de camp du Roi, l'intéressant contenu de cette dépêche. De Sinaïa arrive à M. Ourechia un autre télégramme, où l'on annonce que la section de la Ligue de cette résidence d'été des Souverains et de l'élite de la Société roumaine, nous prépare un souper.

Le propriétaire de l'Hôtel, Joseph Ungarth, où nous descendons à eu soin de faire bien chauffer deux grandes chambres pour notre arrivée. Le souper, auquel assistent douze membre de la Ligue est très animé, plein d'entrain et de gaîté ; les toasts sont courts mais chaleureux ; entre les convives, je distingué le médecin, le directeur de la Poste, un grand fabricant de vin et le chef de gare de Prédéal, chevalier Bursian, un homme très-comm'il faut, venu exprès de la gare de la frontière pour savoir à quelle heure et par quel train, je serais arrivé à Prédéal, où il se chargerait de nous délivrer de tous les ennuis inévitables d'une visite de la douane hongroise.

Le lendemain matin, nous faisons une magnifique promenade à travers les villas de Sinaïa. Les sommets neigeux des montagnes qui dominent la vallée couverte de magnifiques sapins, se détachent sur l'azur comme des pains de sucre ; un calme pastoral règne

dans tout le paysage ; nous poussons jusqu'à Castel Pelesch, un chef d'œuvre de l'architecture moderne, création artistique du Roi Charles et de la Reine Elizabeth, et au vieux Couvent ; nous visitons Madame Ourechia dans son châlet idyllique, et nous déjeunons à la hâte, pour partir ; mais, avant de quitter Sinaïa et le sol Roumain, j'ai senti le besoin de faire parvenir par trois dépêches, mes hommages respectueux et reconnaissants à Sa Majesté le Roi Charles, et mes remerciements bien sincères à M. Aurélianu le Président du Conseil, et au Président de la Ligue, pour toutes les attentions dont j'avais été l'objet à Bucarest et pendant mon court, mais inoubliable, séjour en Roumanie. Je sens cependant, et je comprends que l'âme secrète, le moteur vigilant de toutes les démonstrations en ma faveur est encore près de moi ; ce bon, ce vaillant Ourechia, si prodigue de lui même pour toutes les belles causes, et prêt à tous les sacrifices pour la grande cause roumaine. Il nous accompagne encore fidèlement, presqu'amoureusement, jusqu'à Prédéal, où le chef de gare nous attend, et nous reçoit en grande tenue, avec ses trois décorations étrangères ; alors finalement, Ourechia s'éclypse, pour ne donner aucun ombrage à la police hongroise, qui nous guette. Le gendarme examine le passeport, assisté par deux espions hongrois ; il s'arrête un instant sur mon nom et me regarde un peu de travers; je crains un moment qu'il aille me questionner et me fouiller ; mais, une minute après, il me rend le passeport avec une sorte de dédain et nous laisse passer. Nous prenons alors directement notre billet pour Budapest, dont nous sommes encore séparé par dix-huit heures de chemin de fer, et je m'étonne fort du prix dérisoire du billet de première classe ; douze florins ! En Italie, avec le même prix on

ferait seulement un tiers du chemin. Mais il n'y a peut-être pas de pays où le Gouvernement ait fait autant que le Gouvernement hongrois pour faciliter les voies de communications.

Ah, si les idées et les sentiments des hommes pouvaient se rencontrer avec la même facilité! Si on pouvait, en attendant, persuader les voisins Hongrois et Roumains qu'il est temps de se traiter ed de se regarder comme des frères égaux, et de s'aimer et respecter. Mais pour en arriver là il ne faut plus songer à la possibilité de considérer les uns comme des maîtres, les autres comme des sujets. La loi féderale qui doit lier dans un seul grand état tous les peuples et tous les états de la Peninsule Balcanique, pour en défendre l'indépendance, pourrait un jour où l'autre accueillir aussi dans la grande Conféderation de royaumes Orientaux, les Magyars. Mais ceux-ci n'auront de l'avenir qu'à la condition qu'ils retrempent leur nationalité, en la purifiant. Ce que la Roumanie et la Serbie ont déjà fait, les Hongrois pourraient le refaire à leur tour, en renouvelant, et fortifiant leur véritable organisme national; mais il est presqu' inutile d'y songer, tant qu'une sorte de despotisme burocratique et centralisateur travaille avec acharnement, à la destruction du foyer des autres nations voisines, comme si faire une Hongrie plus grosse voulait dire la rendre plus solide et plus respectable.

Mais ce n'est pas dans les lignes sereines d'un simple journal de voyage que l'on peut songer à développer ce thème scabreux.

Je ferme donc ce premier cahier de mémoires personnelles, pour en ouvrir un autre, où il ne sera plus aucune question de l'auteur, et où sont passé les notes ou remarques qui m'ont échappé à la suite

de lectures faites, ou de propos roumains écoutés avec intérêt.

Seulement, avant de livrer à la curiosité publique ces premières, très simples et très pauvres, notes du carnet de mon excursion en Roumanie, je désire que l'on sache que je me suis décidé à les rendre publiques pour avoir une magnifique occasion de montrer à quel point le peuple roumain a été généreux envers un écrivain dont le seul mérite à son égard était celui de lui avoir gardé une longue fidélité, et pour témoigner d'une manière plus large et plus durable ma reconnaissance, en contribuant à faire mieux apprécier un pays d'un grand avenir, dont le peuple sympathique a des vertus peu communes, méconnues ou ignorées, et dont le Souverain mérite déjà de prendre dans l'histoire du monde, une place glorieuse a côté de ce Trajan qui avait fondé le premier la nation roumaine. La figure du Roi Charles brille en effet en Roumanie près de celle de Trajan avec le même éclat que la Renaissance italienne sur les débris glorieux de l'ancien monde classique.

DEUXIÈME PARTIE

Étude sur la Roumanie et les Roumains

PREMIER CHAPITRE

Le Pays.

Avant d'entreprendre notre étude sur la Roumanie et sur les Roumains, essayons de nous orienter sur une carte géographique; tâche laborieuse; car les cartes se trouvent rarement d'accord dans l'indication des confins du pays roumain; les Roumains, les Russes, les Bulgares, les Magyars et les Allemands lui attribuent une configuration très différente; ce qui donnerait raison au spirituel et regretté vieux Duc de Sermoneta qui prétendait que la géographie n'etait qu'une opinion, et qu'on ne pouvait pas y croire. C'était d'ailleurs un peu l'avis du Prince de Metternich, lorsqu'il soutenait au Congrès de Vienne que l'Italie n'était qu'une expression géographique, ne se doutant pas ou sachant trop, peut-être, que l'empire autrichien n'était pas même cela. Et la Roumanie demeure encore géographiquement beaucoup trop ce que la Chan-

cellerie austro-hongroise désire qu'elle reste, tandis que l'opinion du peuple roumain est bien autre, et le pays roumain s'étend fort au delà des bornes que le Congrès de Berlin lui avait prescrites et que les exigences de la politique internationale lui feront peut-être garder pour un long temps. La Transylvanie qui accueille à elle seule plus que deux millions de Roumains s'attache si bien et si naturellement vers l'orient avec la Moldavie et vers le sud avec la Valachie, que, s'il n'y avait dans son sein un groupe de villages allemands au dessus de Kronstadt et d'Hermannstadt, et un groupe de villages magyars dans la haute vallée du Maros, formant ensemble une sorte d'île étrangère et au sein de la Dobrougia des villages tatares, la vie roumaine n'aurait aucune interruption de Constantza à Arad, et de Giurgevo à Czernovitz.

Par conséquence, la configuration de la carte roumaine est bien différente, si on y ajoute la Transylvanie ou si on l'en exclut. Dans le premier cas, sa forme serait celle d'une grande feuille de platane, tachetée au milieu, où la tache représenterait les colonies étrangères; dans le second, elle présenterait grossièrement la forme d'une bottine éperonnée, ou d'un pied défectueux qui s'enfle et présente ça e là des bosses, mince où il s'enjambe, ce qui n'aurait pas lieu, si la Russie n'avait détaché la Bessarabie de la Moldavie avec laquelle elle montait, vers le nord, et elle faisait pendant des siècles chair et os, pour la prosperité et la civilisation de la nation roumaine. Ce pied roumain est mouillé maintenant, par le talon, vers l'Orient, dans la Mer Noire, et tourne la pointe vers l'Occident jusqu'à Turn Severin et Verciorova, touchant à la Serbie. Le pied roumain est planté sur le cours inférieur du Danube, qui le sépare de la Bulgarie; la bosse du pied est accidentée

au Nord par les Carpathes de la Transylvanie. La Moldavie enclavée sur la Valachie, se dresse, resserrée entre la Bessarabie et la Transylvanie, jusqu'à la Bucovine. Toute cette partie de la Roumanie est forte et compacte, et elle présente une vaste plaine au sud, des collines et des montagnes au nord.

Cependant, de même qu'il reste un assez grand nombre de Roumains en Bessarabie, les Bulgares, au lieu de se retirer de la Dobrougia, tendent à s'y avancer; si on pouvait transplanter les paysans et les pâtres valaques de la Bulgarie macédonienne dans la Dobrougia et déplacer les Bulgaro-tatares en Bulgarie, peut-être toutes les contestations entre Roumains et Bulgares cesseraient; mais on ne fait pas émigrer des peuples entiers qui ont pris des racines profondes, des habitudes et des traditions dans un pays. Ce qui semble essentiel est que les Bulgares de la Dobrougia où, pour le moment, on ne compte que 31 miles Roumains se trouvent bien, au contact des Roumains, et que les Macédo-roumains se contentent de leurs voisins bulgares. Les haines de races comme les haines de religion doivent disparaître. Ce que la Suisse a pu faire de ses quatre peuples, Français, Italiens, Grisons, Allemands devenus ensemble, une seule nation fédérale, doit être possible dans le péninsule balcanique. Les convoitises pour l'augmentation du territoire national ne sont que malsaines.

Ce n'est que par un large pacte fédéral, où la question économique devrait se résoudre au profit commun de tous les peuples balcaniques, que la question politique pourrait trouver sa solution. Si on ne perd pas de vue tout ce qui est essentiel, c'est-à-dire l'intérêt, le bien être matériel de tous les peuples balcaniques, toutes les autres questions s'arrangeront d'elles

mêmes; et les hommes politiques de la péninsule qui auront fait le plus pour assurer le bonheur de tout le monde auront aussi rendu le plus grand service à leur propre pays. Quant aux Roumains, ils ont un plus grand intérêt à se concentrer en masses compactes, qu'à se répandre au loin. Lorsque les Russes poussent les Roumains de la Bessarabie à émigrer vers le Caucase, savent très bien ce qu'ils font; les Roumains isolés sont à peu près perdus pour la patrie éloignée. Ce qui est près, ce qui se touche, se parle; c'est pourquoi les Roumains de la Transylvanie et ceux du Royaume s'entendent si bien; mais il faut éviter au possible des dispersions. Les Roumains des parties supérieures de la Transylvanie et ceux qui ont pénétré dans la haute Bucovine sont des minorités presqu'impuissantes à côté des Magyars et des Ruthènes plus nombreux. On devrait donc les persuader à ne pas trop s'éloigner du foyer; on y risque d'avoir froid et de s'égarer.

Il me semble donc que la Ligue Roumaine qui a tant fait pour tenir en éveil l'esprit national roumain chez les frères dispersés, ferait œuvre de sagesse en les ramenant au possible vers les confins du Royaume. Un travail de condensation serait plus utile en ce moment que tout effort d'expansion. Petit à petit, il se ferait un déplacement spontané des peuples rivaux. Comme on recommande à l'agriculteur la culture intense et progressive pour féconder les terres incultes et rassainir les pays marécageux, il est à souhaiter que, dans l'œuvre de l'unification roumaine, on procède par degré, en fortifiant d'abord toute la région plus proche que l'on désire s'attacher. Cette région civilisée, à son tour, par force d'attraction naturelle, attirera vers elle les isolés, les dispersés et tout en bordant la grande patrie d'une forteresse invulnérable, par le

rappel de minorités éloignées isolées et impuissantes, en butte à la persécution, on diminuerait les souffrances, en éloignant les possibilités de conflit.

Le Roumain ne se laisse pas facilement magyariser, ou russifier; il est plus facile, au contraire qu'il force des étrangers à se roumaniser. C'est un signe de vigueur, qu'il tire peut-être de son esprit romain. C'est ainsi, dit-on, que des Ruthènes, aux confins de la Bucovine et de la Moldavie ont pu devenir des Roumains, et que l'université roumaine de Czernovitz ou Cernaut, placée sur un pays de confins, prospère. Mais on doit se servir de ces centres de lumière et d'action pour attirer de loin les frères qui n'ont pas de propre foyer et ne pas prétendre d'en faire un point de depart pour avancer plus loin. Ce n'est pas la terre qui manque aux Roumains; celle qu'ils possèdent déjà est bien suffisante pour leur fournir non pas seulement le pain, mais toutes les ressources nécessaires à un peuple civilisé. Comme à Czernovitz (Cernaut), quoique ville allemande, on tâche déjà de réunir tous les Roumains de la Bucovine, ainsi, autour des villes allemandes de Kronstadt et Hermannstadt, que les Roumains appellent Brasov et Sibii, on pourrait aisément faire des forteresses idéales pour y ramener et concentrer vers le sud tous les Roumains de la Transylvanie. L'œuvre de propagande patriotique roumaine devrait être surtout œuvre de *concentration*. C'est un souvenir instructif balcanique que cette phalange macédonienne établie par le Roi Philippe II, avec des bataillons composés de huit mille hommes armés de piques et rangés sur seize lignes; la Liga Română doit songer à rétablir ces phalanges sur les confins du Royaume, où elle a tant des frères à délivrer.

En attendant, par sa position géographique, par

l'étendue et la fécondité du sol, par les dons naturels d'un peuple doux, intelligent et laborieux, la Roumanie du Royaume est un *pays d'avenir*, comme l'avait si bien deviné le prince Charles d'Hohenzollern, en acceptant la couronne, et en prévoyant tout ce qu'il y aurait pu lui-même entreprendre d'utile. La topographie de la Roumanie actuelle présente quelque ressemblance avec le nord de l'Italie ; montagneuse dans la partie supérieure, fécondée dans la plaine par le Danube et ses affluents, placée entre les montagnes et la mer, elle recèle dans son propre sein presque toutes les ressources économiques de la grande et belle vallée du Po dans la haute Italie. Seulement le Danube offre sur le Po un très grand avantage, dans tout le parcours du territoire roumain; il est non seulement navigable, mais capable de porter sur son dos mobile et fuyant vers la mer, toute une flotte de grands vaisseaux de transport. Cette large route royale ouverte depuis Trajan au commerce du monde civilisé est la plus grande bénédiction donnée par la nature à la nation roumaine. Les grandes et belles rivières qui affluent au Danube sur ce sol, le Chylle issu du mont Vulcanu, le transylvain Oltu ou Aluta, l'Argesu fécondé par la Dambovitza qui arrose la ville de Bucarest, la Jalomitza, le Seretu, et le fameux Pruth qui sépare la Moldavie de la Russie méridionale, navigable lui même dans l'étendue de 40 lieues vers l'embouchoure, contribuent largement à la richesse du sol de la Roumanie. Comme l'Italie du Nord est riche en lacs poissonneux, la Roumanie en compte un grand nombre; s'ils ne peuvent rivaliser en ampleur et en beautés naturelles avec les lacs italiens, ils donnent cependant de la variété au pays roumain, et en egayant le paysage, ils augmentent la fertilité du sol. On doit

citer, entr'autres, les lacs Ramzin, Bratisu, Saratu, Balta-alba, Calarasi, Grésiloru, Suhani et Wedeia. Le lac Saratu offre aussi des eaux iodées et sulfureuses fort appréciées. La Roumanie est d'ailleurs très riche en eaux minérales et médicinales, surtout dans la partie montagneuse du Royaume, de sorte que non seulement les Roumains n'ont aucun besoin de se rendre à l'étranger pour leurs cures minérales, mais ils pourraient attirer dans leur pays, surtout de la Russie et des pays balcaniques, un grand nombre d'étrangers aux établissements hydrothérapiques de la Roumanie. Si, pour le moment, le plus hanté est celui de Sinaïa, devenue la résidence d'été des Souverains de la Roumanie, peut-être, cette circonstance exceptionnelle et la beauté enchanteresse du paysage qui ne laissent rien à envier à la Suisse ayant fait peupler de villas ce pays de délices et encouragé en consequence le maitres d'hôtels à s'y établir, ont le plus grand mérite dans le grand succès des eaux iodées potables de Sinaïa, ainsi que de leurs voisines de la station de frontière, Prédéal. Mais on recommande encore les bains sulfureux de Serbanesci-Puciosa, de Neamtu, de Beboci, de Nifonu, de Campina, de Mangalia; les sources de Stoenesci, de Vulcana, de Virfurile, de Bacan, de Cozia, et de Calimanesci et de Slanicu, les sources alcalines et amères de Borca, de Baltatesci, de Piatra, de Tazlau, les eaux ferrugineuses de Lopataru.

La nature semble ainsi avoir voulu offrir elle même aux Roumains des compensations et des remèdes contre les dégats produits dans la santé des habitants, par un climat assez dur. Les lamentations d'Ovide exilé à Tomi dans la Dobrougia auraient encore lieu de s'exhaler de nos jours en Roumanie, où le froid est souvent rigide, la chaleur insupportable, le passage

d'une saison à l'autre souvent brusque et violent; on y passe de l'hiver à l'été presque sans transition; seulement, il parait qu'il est permis en Roumanie de jouir assez longtemps des douceurs de l'automne. Mais, si les habitants des villes semblent se ressentir, dans la plaine surtout, des excès du froid et du chaud, et éprouver le besoin de chercher en hiver et au printemps un climat plus doux à l'étranger, le paysan roumain, malgré son air frêle, moins chétif et plus patient, semble mieux endurer les rigueurs des saisons, ce qui explique aussi les cas assez nombreux de longévité que présente la statistique roumaine. Si les délicats ne supportent guère les brusqueries des saisons implacables, et si les tiges des plantes plus faibles se plient avant le temps, les chênes, malgré leur petite taille, resistent aux outrages du climat, et prouvent une fois de plus que l'ancien Dace romanisé est encore debout à sa place, et qu'il n'en sera jamais déraciné.

La Roumanie est née aux pieds des Carpathes, et s'est allongée, de pente en pente, en passant des hautes montagnes neigeuses aux douces collines tapissés de vignes, par une large plaine, jusqu'à la mer. Les plus grandes montagnes de la Roumanie, atteignent comme l'Ornu ou Caraimanu, la hauteur de 2630 mètres, et par des collines qui s'élèvent de 100 à 300 mètres, dont les pieds sont arrosés par la serpente de centaines de ruisseaux, viennent se réunir à la riche plaine bordée royalement par le Danube.

Tout est fertile en Roumanie. Chacune des trois régions du sol roumain, la montagne, la colline et la plaine, a des productions spéciales, que M. C. G. Rommenhöller, consul général de Roumanie à Rotterdam, dans une excellente étude sur la Roumanie vient de

nous détailler ainsi:[1] « Les montagnes et les collines contiennent un nombre considérable de métaux, de minerais, de pierres etc. etc. On y trouve de l'or, de l'argent, du mercure, du plomb, du cuivre, du fer, du soufre, du sel (ce dernier article en si grande quantité qu'il suffirait à pourvoir l'Europe pendant des siècles), du pétrole et substances analogues, de l'ambre, de la plombagine, du marbre, du gypse, du porphyre, du quartz, du granit, etc. etc. Et sur les montagnes on trouve des bois immenses, à l'ombre desquels paissent des troupeaux considérables de brebis et de chèvres. Sur les collines on trouve beaucoup de vignes et de vergers, surtout de pruniers. Quand on retranche de la plaine basse les terres nécessaires pour la culture de toutes sortes de légumes, le reste est occupé, à mesure presqu'égale, par des terres à blé et des pâturages. Dans ces prairies paissent des boeufs, des vaches, des veaux, des buffles, des chevaux, des brebis, des chèvres, des porcs, des ânes, des mulets, quoique ces deux derniers ne soient pas en faveur. »

[1] *La Roumanie,* étude économique et commerciale, Rotterdam. 1898.

DEUXIÈME CHAPITRE

Le peuple.

Romani, *Rumani*, *Rumini* est le nom avec lequel s'appelle lui-même le peuple indigène de la Valachie, de la Moldavie, de la Transylvanie et d'une partie de la Bucovine, de la Bessarabie, du Banat, de la Dobrougia et de la Macédoine. L'ancien nom de Daces qui signifiait probablement, à l'origine, *gens du pays* ou *paysans*, ayant disparu, il fut remplacé par un nom qui semblait plus noble ; l'ancien *paysan* ou *pâtre* du Danube et des Carpathes ayant été dompté, soumis, civilisé par les Romains, à peu près comme l'ancien Gaulois avait été romanisé par César, qui avait rêvé un instant de faire de la ville de Arles la capitale de son empire, après Trajan, les anciens Daces abandonnèrent leur premier nom et leur première langue, pour s'appeler *Romains* et parler seulement une langue *intelligible aux Romains.* Tant que l'Empire Romain fut puissant, les Daces romanisés par Trajan et par Aurélien, furent reconnus comme des enfants de Rome, par les peuples voisins ; ensuite, ils sont redevenus des simples *vlachs* ou *welschs*, mots auxquels on a donné des significations différentes, les uns voyant dans les Valaques des *pâtres*, d'autres des *noirs*, d'autres encore un peuple dont la langue était *barbare*, *confuse*, *corrompue.* Le terme *valaque*, en tous les cas, n'avait pas d'acception noble, et souvent même était prononcé avec mépris ; ce qui explique le soin que mette les Roumains à le

faire remplacer par celui qui les rattache à l'une des plus illustres races dont l'histoire ait gardé le souvenir. On évalue maintenant à près de douze millions les véritables Roumains, dont cinq millions et 400,000



appartiennent au Royaume, répandus sur une superficie de 129,947 kilomètres carrés. En dehors de ces millions de Roumains on compte encore dans le Royaume 300,000 Israélites, qui deviennent surtout envahissants dans les villes moldaves, 200,000 Bohémiens, 100,000 Bulgares, 190,000 Allemands, 15,000 Grecs, 15,000 Arméniens, 2,000 Musulmans.

Tout en insistant sur le caractère originaire fondamental celto-dace du peuple roumain et tout en

admettant que le voisinage d'autres peuples a dû contribuer à le modifier, on ne peut détacher les Roumains comme peuple civilisé du monde latin, du monde romain ou romanisé. En Italie même, les Italiotes, les indigènes du sol, qui habitaient les vallées de l'Apennin devaient différer considérablement de cette minorité puissante qui a fondé sur les bords du Tibre la grandeur de l'empire romain. Ces Italiotes



Fête villageoise.

étaient certes un peuple et une race à part, dont les montagnards de l'Italie centrale et meridionale, nous montrent encore de nombreux survivants. Ces précurseurs des Romains sur le sol de l'Italie, sur les bords du Volturne, du Tibre. et de l'Arno, différaient-ils essentiellement de ces Daces ancêtres des Roumains? Ce mystère ethnographique est très-difficile à pénetrer, et on ne s'avise guère de pouvoir le résoudre ; ce qui est certain est que les Roumains sont aujourd'hui un

peuple très complèxe, et que leur besoin de se civiliser et de se perfectionner sans cesse est la meilleure preuve de leur ancienne noblesse, le meilleur gage pour leur développement illimité.

En attendant, écoutons comment une princesse artiste, Carmen Sylva, aussitôt vu et observé le peuple roumain nous l'a décrit, dans une page brillante et pittoresque :

« Dans la clarté d'un beau mois de novembre, sur ces beaux champs ondulants, sur cette terre noire qui



Retour de la moisson.

avait sans cesse donné des trésors, en attendant qu'on lui en demandât davantage, et sur le sable blanc de chemins spacieux, se dessinaient en vives couleurs les vêtements des habitants accourus pour me recevoir. On y voyait des chemises d'une blancheur éclatante, abondamment garnies de rouge, de noir et d'or, des voiles flottants de toile blanche, de soie blanche ou jaune soufre, des jupons rouges.

Des hommes arrivaient au galop sur leurs petits chevaux maigres et alertes, tandis que leurs manteaux de poil de chèvre flottaient comme une autre crinière sur le dos de leurs coursiers. Une cotte brodée, ouverte couvrait leur poitrine. Cela leur donnait l'air d'être tatoués à plusieurs couleurs au-dessus de la ceinture qui, large de trois fois la largeur de la main, logeait tout un arsenal de pistolets et de couteaux. La chemise également brodée retombait sur des culottes de feutre blanc. Ils portaient de grands bonnets, comme une pelleterie blanche, d'où retombaient sur leurs épaules des tresses de cheveux d'un noir de corbeau.

En m'approchant de ces groupes pittoresques, je vis des statures magnifiques, avec des têtes d'une rare beauté, dont le sérieux ne se prêtait que par exception à un fin sourire, qui découvrait des rangées de dents d'une blancheur de perles. Et tous ces visages si étranges, tous ces nez aquilins aux narines fines et vibrantes, tous ces yeux noirs ou gris verdâtre d'une grandeur étonnante, reluisant d'un feu sombre sous des sourcils droits et épais, ce teint jaune doré, cette voix claire et parfois aiguë, et de sons profonds, presque gutturaux, articulés avec tant d'aisance et avec une éloquence extraordinaire par ces hommes sérieux, ces femmes roumaines, ces enfants, dont le regard était clair comme un scintillement d'étoiles, tout cela faisait sur moi l'impression de quelque chose de fougueux et de passionné, inconnu dans le nord-ouest de notre Europe.

— Je vis des femmes en jupons verts et bleus, qui toutes portaient des corsages blancs comme la neige, et sur la tête des fichus également blancs et bordés de dentelles, qu'elles agrafent derrière l'oreille. Tout ce blanc, aux champs comme dans la ville, frappe et

étonne, quand on arrive, jusqu'à ce qu'on en vienne à le porter soi-même de préférence, puisque c'est la seule couleur qui résiste au soleil et à la poussière. »

Après cette magnifique et sympathique description du costume et du type roumain, Carmen Sylva nous



introduit dans une maison roumaine, et nous permet de saisir le caractère dominant du peuple.

« On peut bien s'amuser à Bucarest ; on y est très hospitalier et sociable. Toujours la table est couverte pour deux ou trois personnes de plus que les convives présents ; c'est pour les hôtes inattendus. L'homme du peuple vous invite a dîner, quand même ce repas ne consisterait qu'en une couple d'oignons, quelques haricots verts bouillis à l'eau et la moitié d'un melon. Et, pourtant, il n'y a pas de gaîté, on plutôt pas de

plaisir. Proprement je n'ai jamais vu de peuple plus mélancolique. Les enfants ont un air abattu qui n'est pas en rapport avec leur âge. Leurs petits visages sont pâles et mesquins, leurs grands yeux ombragés de longs cils pétillent d'esprit, mais ont l'air si tristes que cela vous fend l'âme. Jamais le Roumain ne s'étonne de rien.

Le *nil admirari* est dans son sang ; il est né indifférent. L'enthousiasme lui est tout à fait inconnu.



Paysan roumain

Les paysans moldaves qui avaient été envoyés chez Pasteur, par suite de morsures de chiens enragés, ne s'étonnerent pas plus de Paris que de leur propre village. Ils ne craignent pas la mort ; le paysan roumain meurt, son cierge à la main, avec une indifférence parfaite et une dignité toute orientale. »

Ceci doit être vrai chez les pâtres et les paysans de l'ancienne Dacie ; mais, est-ce constant, et s'applique-t-il de même aux habitants des villes ? Je n'ai jamais rencontré dans mes voyages des peuples plus enthousiastes que les Hongrois et les Roumains. Le calme oriental est dans leur maintien ordinaire ; mais lorsqu'ils s'enflamment, leur feu ne se contient plus ; il éclate, il déborde, il transporte. On vérifie le même contraste chez le Russe ; généralement apathique et mollasse, lorsqu'il se secoue, s'excite, et se passionne, on ne le reconnaît plus ; il devient presque fou.

Les huttes du paysan valaque étaient jusqu'à nos jours très misérables et elles le sont encore en plusieurs villages. Cependant dans les grandes améliorations qu'on a introduites dans l'agriculture, entrent aussi pour quelque chose les soins qu'on a donnés aux habitations du paysan qui sont devenues plus propres, plus larges, plus solides et plus confortables. Les anciennes tanières ont été remplacées en plusieurs endroits par des petites maisons proprettes et convenables, qui témoignent une certaine aisance et un certain bien-être.

Mais la vie chez le paysan roumain est encore demeurée fort simple. Les plaisirs des villageois ne sont pas très compliqués ; comme dans les villages slaves du sud et dans les villages hongrois, aux jours de fête, ceux qui ne fréquentent pas la gargotte, se livrent en plein air à la danse et à la musique ; les jeunes filles et les garçons dans leurs robes blanches qui ont l'éclat de neige chantent et dansent en chœur. Le *kholo* serbe, le *horovod* russe, la *hora* roumaine doivent se rapprocher de l' ancien chœur grec, avec des variétés dans les détails, de pays en pays ; les détails de la *hora* sont intéressants et carac-

téristiques, et tiennent peut-être encore plus de l'ancienne danse romaine telle qu'elle se présente dans un certain nombre de bas-reliefs. Mais les Romains eux mêmes d'où avaient-ils tiré cette danse ? N'est-ce pas des Daces ou, pour le moins, de quelque peuple de l'Orient ? Les anciens danseurs à Rome n'étaient-ils donc pas des esclaves ? Et ces esclaves n'étaient-il pas, dans le plus grand nombre, des Orientaux ?

Les musiciens sont le plus souvent des tsiganes, qui jouent sur une sorte de mandole ou *kobsa* aux cordes d'airain, et sur la cornemuse classique de nos pâtres des Abruces et de la Calabre, des airs fort tristes.

Dans leur costume pittoresque qui rappelle quelque peu celui des femmes et des pâtres de la campagne romaine, et qui permet d'admirer dans les mouvements du corps la grâce des contours, mais dont la pièce essentielle pour les femmes est une grande chemise, pour les hommes une tunique blanche serrées l'une et l'autre par une ceinture ou par une écharpe en couleurs, une douzaine de garçons commence à se donner la main et, formant un cercle, tournent à gauche, en avançant doucement de quelque pas en cadences rithmées, et en hâtant le mouvement au fur et à mesure que la musique s'anime. À un moment donné, la musique répète trois fois le même phrase ; les garçons frappent en même temps le sol du pied et tournent la tête pour regarder les jeunes filles souriantes qui se tiennent derrière eux. Au premier abord, elles semblent hésiter ; mais, regardées plus vivement, elles se décident à former un cercle à leur tour, en se donnant la main ; la musique s'animant davantage, elles rompent leur cercle et se mêlent au cercle des garçons en faisant un seul chœur de douze couples. Alors la musique qui était

triste et sourde, auparavant, devient gaie et bruyante devant exprimer la joie de la jeunesse qui s'est réunie. La horâ ainsi formée reprend ses mouvements cadencés, mais de temps en temps, on s'incline légèrement à droite et à gauche vers la compagne ou vers le compagnon avec l'austerité classique d'une ancienne statue.



La *hora*, danse roumaine.

Tout est grave, solennel et gracieux dans cette danse rithmique; rien d'inconvenant; et puisqu'elle ne fatigue pas-trop, elle peut traîner quelquefois pendant des heures entières. [1]

---

[1] Voici comment le jeune poete français J. Brun, après avoir vu danser la *hora* roumaine, l'a décrite en vers :

À droite, à gauche, à reculons.
Puis en avant, tout à la joie !
La *hora* tourne et se déploie ;
Bien en cadence, les talons
— Une, deux, trois! — font sonner l'aire.
Jouez, la ronde s'accélère;
Jouez, cobzas et violons!
Aux jupes brillent des galons,

Ces danses que le peuple aime et qui lui appartiennent ont été dédaignées par la société élégante ; et ce n'est que depuis que *Carmen Sylva* s'est intéressée elle même aux anciens mœurs, costumes et traditions du peuple roumain, qu'elles font de nouveau quelqu'apparition dans les salons.

On dirait que le monde élégant a une certaine crainte de paraître peu civilisé s'il garde encore quelque souvenir et quelque trace de l'ancien costume nationale. On ne pense pas assez que la force de la nation roumaine est dans son originalité dace polie par la civilisation romaine. On a oublié que les anciens nobles Daces faisaient leurs forteresses avec des chariots armés de faux ; qu'ils avançaient en guerre, comme les Huns, auxquels ils avaient peut-être appris eux-mêmes ce système de guerre, sur des chariots armés trainés par des bœufs ; que le *bovis herus*, le seigneur, le propriétaire du bœuf traînant le chariot de guerre, a constitué la *noblesse* des boyards comme le *herus* ou

---

Et sur leur gorge qui se cambre,
Nos filles ont des colliers d'ambre,
Les Dimanches d'été sont longs ;
Pour nous faire oublier la peine
Des autres jours de la semaine,
Jouez, cobzas et violons !
Dans cette cour que nous foulons,
En dansant, les vieux du village
Ont arrangé leur mariage ;
Toujours les gars aux yeux d'aiglons
Seront aimés des pastourelles.
Jouez, cobzas et violons !
Làoutars, nous vous régalons ;
Que le vin coule à tasse pleine !
Làoutars, reprenez haleine !
La nuit tombe sur les vallons ;
La lune au ciel, hors de ses voiles,
Mène la hora des étoiles....
Cessez, cobzas et violons !

herr ou *seigneur* ou propriétaire d'un *cheval* (*caballiherus*) a donné lieu au *chevalier*.

Depuis que les Phanariotes ont établi, au siècle passé, que chaque étranger épousant une indigène put se nationaliser en Roumanie, les éléments étrangers,



Chasseur-bersagliere roumain.

pénétrés, en grand nombre, dans la nation roumaine l'ont modernisée sans doute, et l'ont rapprochée davantage de l'Europe ; mais ce n'est que de son propre sol que le géant Antheus tirait ses forces pour reprendre la lutte avec Hercule, et les Roumains seront toujours les plus forts lorsqu'ils se souviendront d'avoir été des Daces et qu'ils en garderont toute la noble fierté. De même que

les Français tiennent à leur propre origine gauloise, quoique romanisés par César, les Roumains peuvent s'enorgueillir d'avoir été des Daces avant d'être romanisés par Trayan.

Tout ce que les Roumains des hautes classes sociales ont appris de plus exquis de la civilisation européenne n'est qu'un élégant vernis; la force véritable des cinq mille familles de boyards de la Roumanie réside dans le pays même; et le pays reçoit son grand cachet par le peuple, qui cultive le sol, qui travaille, et qui est le gardien le plus fidèle des traditions nationales. Le noble, le plus fort sera celui qui restera le plus près de son paysan, qui en comprendra mieux les besoins et l'esprit, et qui se montrera le plus jaloux de tout ce qui est langue, âme et vie daco-romaine. Les courants de la civilisation moderne aboutissent tous à Bucarest; et les Roumains font très bien d'ouvrir toutes les portes et toutes les fenêtres à la lumière qui vient du dehors; mais aucune lumière étrangère au pays ne doit en effacer la couleur locale, ni ôter à la production roumaine son parfum de terroir. La greffe peut venir de loin; mais chaque plante roumaine doit avoir pris des racines profondes dans le pays. Ce n'est qu'à cette seule condition que la vieille Roumanie peut se renouveler sans fin, et vivre cependant immortelle. Ainsi qu'elle ne désire point qu'on magyarise les Roumains de Transylvanie, elle doit prendre elle-même ses précautions de ne pas trop s'effacer en Orient, pour se moderniser; elle ne dominera aux Balcans qu'en demeurant, toute civilisée qu'elle soit et admirable dans son œuvre puissante d'assimilation, [1] la plus

[1] A ce propos, voici ce que vient d'écrire le professeur et académicien Ionnesco Gion:

« Ce n'est pas seulement avec la connaissance du français que

fidèle et la plus solide représentante de l'ancienne Dacie.

---

les Roumains étonnent les étrangers qui traversent leur pays pour aller en Orient, à Constantinople ou ailleurs, ou qui viennent s'établir pour un certain temps en Roumanie, ou dans n'importe quel pays habité par nos connationaux. Toute la civilisation occidentale, tous les profits... et pertes des sciences, des lettres et des arts qui font la gloire impérissable des grands états européens, s'acclimatent dans nos pays avec une facilité et une puissance prodigieuses.

« Souvent, cela tient du miracle!

« Il est dans la nature du Roumain de ne rester jamais bouche béante devant une nouvelle théorie, quelque étrange qu'elle puisse paraître. L'invention la plus imprévue et la plus extraordinaire ne le laisse pas froid, mais ne le renverse pas non plus. Jamais le *nil admirari* d'Horace n'a été mieux pratiqué, que par les descendants des Daces et des Romains du Danube.

« Le Roumain, citadin ou villageois, ne s'étonne jamais; il essaye toujours de comprendre. Y arrive-t-il? il en est content et tâche alors, dans la limite de ses moyens, de tirer le plus de profit possible de la nouvelle invention. S'il ne la comprend pas, une sorte d'impassible dédain la lui fait oublier à l'instant; il passe à d'autres choses, à d'autres occupations. La vivacité de son esprit et de sa nature ne lui laisse ni le temps, ni la persévérance de s'attarder dans l'étude patiente et infatigable d'une nouvelle donnée, qu'il ne peut saisir et rendre sienne d'un seul coup d'œil et avec cette prestesse si curieuse de son intelligence.

« Dans cette seconde moitié du XIX-ème siècle, aucun peuple n'a été aussi *pressé* dans ses affaires que le peuple roumain. Avec une intuition et une sagacité qui déroutaient complètement les premiers diplomates représentant à Bucarest les puissances européennes d'il y a 30 à 40 ans, — le Roumain avait parfaitement vu et jugé sa situation.

« — Qu'est-ce que je suis? s'est-il demandé après 1848.

« — Rien! s'est-il répondu à lui-même sans aucun amour propre et sans aucune illusion optimiste ou autre.

« — Qu'est-ce que je dois être? a-t-il ajouté, poursuivant l'étude de son *moi* dans son for intérieur.

« A cette seconde question, il a répondu avec une énergie et une fermeté dont on ne l'aurait pas cru capable, après la léthargie phanariote du XVIII-ème siècle:

« — Je dois être un peuple libre et fort dans toute la grande et dans toute la digne acception qu'on donne à ce mot dans l'Occident européen.

« Pour atteindre le but qu'il s'était proposé après cet examen de conscience, le Roumain s'est mis au travail et, depuis cinquante ans, il ne s'est pas accordé un seul moment de repos. Il avait bien

vu que, par la force des circonstances absolument indépendantes de sa volonté, il était resté bien loin en arrière sur la route du progrès. Il fallait rejoindre et — si possible, — dépasser certains peuples sur cette route qu'on doit inévitablement parcourir, au risque même d'y laisser souvent quelques gouttes de son sang ou quelques parcelles do son cœur.

« Le travail commença; il était écrasant, immense, propre à décourager les plus optimistes. Mais l'enthousiasme de tous était plus grand encore ; il fit face à tout; il enflamma tout le monde. On lutta, on surmonta tous les obstacles et, sous les yeux de l'Europe attentive et étonnée, un peuple tout-à-fait nouveau apparut, qui avait la... *performance* voulue et exigée par l' esprit de notre temps.

« Comme jadis, à Sparte, les gérontes allaient voir les nouveau-nés et décider si, par leur constitution physique, ils méritaient de vivre et de devenir des citoyens utiles à leur inexorable patrie, — de même, les représentants de la vieille Europe vinrent à Bucarest; il virent, étudièrent, pesèrent le travail des Roumains et la nature du nouvel Etat. Ils ne purent s'empêcher do déclarer hautement, après un certain temps, qu'à la place des *anciennes provinces turques, situées au-delà du Danube*, — comme nous appelait au siècle dernier la diplomatie européenne de Constantinople, — un état intégralement occidental par sa constitution, ses lois, son armée, ses finances, ses écoles, venait de naître et vivait d'une vie régulière et normale entre les Carpathes et le Danube. »

TROISIÈME CHAPITRE

La ville de Bucarest, Sinaïa et Constance.

Il y a trente ans à peine, la ville de Bucarest était encore très loin de présenter l'aspect d'une belle et brillante capitale d'un royaume civilisé. Si c'est vrai que le nom de *Bucuresci*, indique vraiment la ville du plaisir, de la joie, de la *Bucuria*, il faut convenir



Le palais royal.

que les vieux Valaques se contentaient de plaisirs bien simples, et qu'ils ne prenaient aucun soin de les étaler grandiosement.

L'endroit de délices, la *Bucuria dominicalis* des anciens princes valaques, en comparaison de quelque ville élégante de l'Occident devait avoir l'air d'un

pauvre bazar, d'une sorte de lieu de foire, de caravanseraï où toute architecture avait nécessairement un caractère provisoire; ce qui explique aussi comment et pourquoi la capitale de la Roumanie n'a gardé aucun monument de son antiquité. À l'exception de l'église fondée au XVIIe siècle par le patriarche An-



Église de Domna Balacha à Bucarest.

time et qui a pris son nom de lui; l'église et le cloître ruiné de Radu-Voda, qui remonte à l'année 1572; la Métropole qui date de l'année 1656; la bizarre église de Stavropolios construite en 1724 en style byzantin, et la belle église de *Domnea Balacha* fondée en 1751 par la princesse Balacha et patronnée par la famille princière Brancovan, tout est moderne dans la ville de Bucarest. Il y a trente ans, elle présentait une masse confuse de pauvres maisonnettes et de villas ou demeures seigneuriales, qui se perdaient dans une foule de ruelles mal alignées, mal pavées, mal éclairées et assez mal propres.

La ville maintenant ne s'est pas seulement agrandie, mais embellie ; le palais royal restauré, l'université, l'athénée, l'académie, les hôtels, les cafés, les restaurants, les palais des Ministères, la Mairie, les palais de quelques Légations, quelques résidences privées, l'édifice grandiose de la Banque nationale, quelques hôpitaux, l'Asile Hélène, quelques édifices scolaires, vraiment superbes, les bains, les jardins publics et le palais de Cotroceni, résidence du Prince et



Bucarest. — Calea Victoriei.

de la Princesse de Roumanie offrent un ensemble de constructions qui indiquent un mouvement très rapide dans la voie du progrès. Plusieures rues se sont alignées ; la rue de la Victoire, la Place du Théâtre et le Boulevard brillent surtout d'un vif éclat ; des belles maisons, des riches magasins, où s'étale le luxe donnent l'illusion, pour un instant, de se retrouver dans quelque brillant quartier de Paris ou de Vienne ; mais cette illusion cesse dès qu'on rentre et que l'on se perd

dans le dédale des petites rues tortueuses qui serpentent la ville et lui donnent encore l'aspect d'un lourd amas de mesquins villages. On construit mal sur le vieux, surtout lorsque le vieux est laid, et demanderait seulement à être rasé et enlevé.

La ville de Bucarest a donc fait merveille ; et à Cotroceni on a même donné l'exemple et l'envie de



Bucarest. — Calea Victoriei et Piatza Serindar.

faire mieux. La meilleure manière d'affermir sa royauté dans un pays est d'y bien planter sa maison ; le prestige du palais royal entre pour quelque chose dans le respect que le peuple accorde à son souverain; le Roi ne doit pas être l'hôte, mais le seigneur de son peuple ; la Résidence royale fait donc partie de sa majesté. Le Roi Charles et la Reine Elisabeth ont bien senti cela et mis tout le soin possible à s'enraciner en Roumanie par des constructions augustes et solides, qui défient l'outrage des siècles. Les anciens

Empereurs romains, même lorsqu'ils ont eu un règne de courte durée, ont pourvu à leur immortalité en gravant leurs noms sur des médailles, sur des monnaies, et sur des monuments, qui sont encore debout. Celui qui n'ose se bâtir un Palais dans la ville où il domine, a l'air de ne pas croire à la solidité de son règne ; et le manque de confiance dans la solidité de



Sinaïa.

son propre empire peut encourager les sujets à la méfiance et, quelquefois, même, à la révolte.

Le Roi Charles, après trente et un an de règne, lorsqu'il se promène dans la ville de Bucarest, peut bien se consoler à la vue des nombreuses traces qu'il y laisse déjà de sa puissance.

Mais c'est à Sinaïa surtout, dans sa résidence d'été, au Castel Pelesch, qu'il faut admirer l'œuvre sage, féconde et pleine de goût du Roi Charles et de la Reine Elisabeth. Là haut, l'auguste couple pouvait donner libre essor à sa fantaisie.

Devant créer *ex nihilo*, dans une région pittoresque, mais presque déserte, ils ont eu la main libre, et créé ensemble un véritable chef d'œuvre monumental d'architecture.

On arrive de Bucarest a Sinaïa, a près de mille mètres d'altitude sur mer, par le chemin de fer du nord en quatre heures ou quatre heures et demi. Le site est d'un pittoresque qui saisit l'âme à première vue; le paysage est vert et frais, l'air pur et salubre, un coin de Suisse idéal. Toute cette magnifique décoration ne servait jadis que de cadre à un vieux monastère, fondé par des moines réfugiés, venus de Terre Sainte, lesquels, en souvenir du Mont Sinaï, ont rebaptisé de ce nom leur couvent, qui fit bientôt donner le nom de Sinaïa à toute la vallée.

Le Roi Charles avait visité souvent ce couvent dans les mois d'été, au commencement de son règne, et il y avait fait des séjours prolongés. Désireux enfin de se fixer davantage sur le sol roumain, et de laisser un souvenir ineffaçable de son passage lumineux sur la terre roumaine, non loin du vieux monastère et du torrent Pelesch, il fit construire l'un des plus beaux et des plus riches châteaux qui existent, en style moyen âge; et l'appela Castel Pelesch. Inauguré en 1883, le Romulus de la Renaissance roumaine le fit servir non pas seulement à ses plaisirs d'été, mais encore comme monument national, destiné à conserver les trophées de la victoire de Plevna; ce qui explique *aussi* le style simple et grandiose, digne d'un grand empereur roumain ou d'un vieux Roi légendaire, de cette epitaphe sublime :

Moi, le roi Charles, j'ai bâti,
De cœur et d'âme, avec mon peuple,
En temps de guerre, mon royaume,
En temps de paix, ma résidence.

Tacite, invité à faire une inscription pour l'occasion n'en aurait pas voulu une meilleure, le Roi Charles pouvant répéter avec lui, qu'il avait écrit des choses dignes d'être faites, et fait des choses dignes d'être écrites. Une médaille commémorative et inaugurale porte l'effigie du Roi Charles Ier et de la



Castel Pelesch.

Reine Elisabeth, et sur le revers le château Pelesch, avec l'inscription: *incohatum MDCCCLXXIII perfectum MDCCCLXXXIII, anno XVIII principatus nostri.*

Le château Pelesch est déjà, à l'heure qu'il est, un monument historique, plein d'enseignements; mais il nous donne surtout cet avis: si, en Roumanie, chacun faisait dans la mesure de ses forces, ce que le Roi Charles seul a fait, dominé par un sentiment presque divin de ses devoirs de prince et de roi, si la même idéalité pouvait passionner et guider chaque ouvrier

de la civilisation roumaine, le progrès roumain deviendrait une merveille de la société moderne. Toute grande œuvre, et toute grande figure a le don de nous passionner; le Roi Charles, dressé au milieu de son magnifique château, nous apparaît donc entouré d'une auréole et enveloppé d'une majesté, qui le sacre pour l'immortalité.

En attendant que le Roi travaillait, son génie familier, la douce prêtresse du sanctuaire, Carmen Sylva se promenait dans la forêt, pour ramener autour du château tous le chants, tous les contes et toutes les légendes poétiques qui erraient entre un sapin et l'autre et bourdonnaient comme des abeilles de fleur en fleur le long du Pelesch. Comme la Reine Marguerite d'Italie, dans ses excursions d'été, en parcourant la vallée de Gressoney prête l'oreille aux voix du passé et tout en grimpant sur les rochers des Alpes, ou en botanisant dans les prairies alpines, écoute d'une oreille attentive la légende populaire des siècles, Carmen Sylva demande a chaque plante, à chaque pierre, à chaque source, à chaque brise son histoire; lorsqu'elle n'en trouve point, lorsque les hommes semblent l'ignorer ou l'avoir oubliée, elle la reconstruit, comme son poëte Alexandri, dans son imagination fertile et repeuple le désert de ses visions poétiques. C'est ainsi que nous avons d'elle même l'histoire du Pelesch, qui borde l'avenue Carmen Sylva: « Pendant de longues heures, écrivait-elle, je suis restée près de lui à l'écouter; parfois il m'a semblé voir une ondinette que j'ai reconnue à ses doigts menus, à ses pieds rosés, aux boucles de ses cheveux, et, en prêtant l'oreille, je l'ai entendue qui murmurait un chant. Aujourd'hui, je veux raconter tout cela. Ce que dit le Pelesch n'est d'ailleurs pas un secret, puisque tant de gens le savent, puisque les fougères, les mousses, les myosotis,

les hêtres et les sapins, le savent aussi; et pour ceux qui n'en ont pas encore connaissance, qu'ils apprennent du vent qui remue les feuilles jusqu'à ce qu'elles aient tout raconté, ou des oiseaux qui s'en vont le répétant par dessus neuf pays et neuf mers, jusques où cessent les tempêtes, jusques où les pensées se perdent dans le ciel. C'est un gracieux compagnon que le Pelesch; avec sa chevelure dénouée et ses yeux d'un bleu profond, il s'élance et gambade à travers le ravin, si sauvage, si emporté qu'il semble dans son exubérance vouloir traverser le monde entier comme un tourbillon; et s'il est si joyeux et si fort, c'est qu'il est né dans les profondeurs d'une puissante montagne.

« On assure qu'il vient d'un lac souterrain habité par les ondines; et, quand on reste assis longtemps près du Pelesch, si longtemps qu'on en oublie le monde, on peut très-distinctement entendre chanter ces ondines. Parfois aussi l'une ou l'autre d'entr'elles descend le fleuve, embarqué sur une large feuille, filant par dessus les chûtes d'eau pour aller voir le vaste monde; mais celui là seul peut l'apercevoir qui est né au son des cloches et n'a pas de mauvaise pensée. Quant au Pelesch, il est le confident de ces ondines; mais il ne se fait pas faute de trahir leurs secrets, car il bavarde sans cesse et toujours avec les fleurs, les arbres, les oiseaux, les vents, voir même avec la mousse de ses cailloux, et avec lui-même, quand personne ne l'écoute. Mais il aime qu'on s'émerveille de ses historiettes et vous les répète d'ailleurs volontiers. Jamais las, il est généreux de ses flots qu'il donne aux hommes, aux animaux, aux plantes, et que, sans compter, il épanche par masses éternelles. Combien en répand-il? il ne s'en soucie guère, car il sait bien que là, dans les profondeurs de la montagne, est le grand lac qui ne s'épuisera

pas, aussi longtemps que les Bomeci ne seront pas poussière et que la mer ne couvrira pas les Carpathes. »

Ce souffle de poésie légendaire qui est venu, grâce à Carmen Sylva, animer tout le paysage de Sinaïa, entoure le château Pelesch, dont l'austérité est adoucie par une foule de détails gracieux qui en font un séjour enchanteur. Le monastère de Sinaïa au dessus duquel il se dresse, semble être devenu le grand autel du château; autrefois il suffisait seul à la sûreté et à l'hospitalité de toute la vallée; forteresse, asile, et lieu sacré à la fois, sous les auspices de la famille Cantacouzène, l'ancienne *cachette*, la Réa placée entre la Prahova et le Pelesch, était devenue une sorte d'enceinte féodale sous le nom de Sinaïa « pour sa ressemblance avec le grand monastère du Monte Sinaï » et dédiée « à l'Assomption ». Lorsque le prince Charles le visita la première fois au mois d'août de l'année 1866, il fut ravi des beautés sauvages de l'endroit; le prieur, les moines et les diacres étaient venus en grande pompe à sa rencontre, et lui avaient présenté la croix et l'Évangile à baiser. « Après un court service religieux, dans l'église, écrivait alors une Revue Allemande, le Prince est conduit dans les modestes cellules blanchies à la chaux du monastère. Sept heures ayant sonné, on lui sert un souper dont le menu n'est pas précisément très-riche; de la *mamaliga* (le plat national, la *polenta* des Italiens, une bouillie de maïs), des truites et du poulet. Le pain avait été apporté, attendu que dans toute la contrée on ne peut rien trouver. » Depuis lors les moines du couvent prient pour le prince régnant, d'après la règle, qui leur prescrit de suivre « l'exemple de Moïse, priant sur la montagne sacrée pendant que Josué combattait dans la plaine. » Et il semble qu'ils ont bien prié, puisque leur hôte princier est revenu de

Plevna avec une couronne royale, et protège maintenant de plus près, dans son magnifique Chateau, la vie paisible et aisée des solitaires pieux.

La cour du Chateau, en style bramantesque et la fontaine au milieu de la cour, dans le style Renaissance le plus pur, procurent une surprise agréable au visiteur. La cour est gaîment étoffée de plantes et de fleurs; les façades tout au tour sont animés de graffitis ingénieux et de dessins élégants.

Mais l'intérieur surtout du Château est une merveille, à cause de la beauté et richesse des boiseries sculptées et des vitraux colorés.

L'Institut F. X. Zettler de Munich fut chargé de tout le fenêtrage artistique du Castel Pelesch. « Quarante artistes techniciens, écrit M. Léo Bachelin, ont travaillé pendant trois ans à exécuter ces divers motifs dont le roi et la reine avaient, en partie, indiqué les sujets et dont ils se sont plu à revoir toutes les esquisses avant la mise en œuvre définitive; sans sortir des généralités, notons encore que tous les encadrements de ces verreries et de ces fenêtres sont conformes au style du château, et offrent dans le choix des dessins une inépuisable variété dans l'unité, grâce à l'heureuse combinaison d'éléments empruntés à l'architecture, à la zoologie, à la botanique et à la figure humaine. Quant aux motifs à personnages isolés ou groupés, ils sont traités pour ce qu'on nomme la couleur locale, les mœurs, les coutumes, l'armement dans le goût du moyen âge finissant; ne font exception à cette règle que les personnages historiques représentés selon leur époque.

« La plupart des projets ont été dessinés en couleur par les professeurs F. Widmann, Julius Jürs et par le peintre F. X. Barth, un artiste émérite qui rappelle Schwind par la fécondité de son imagination.

« Sans vouloir cataloguer par le menu cette ample collection de vitraux, aussi riche de grâce que d'invention, nous mentionnerons par catégorie les principaux ouvrages dont elle se compose.

« Dès le vestibule franchi, vous vous trouverez dans l'escalier d'honneur en face des plus grands hospodars de l'ancienne Roumanie, Etienne-le-Grand et Michel-le-Brave. Fièrement campés, le bonnet de fourrure ou la couronne d'or en tête, ils vous frappent par leur vêture éclatante, où le blanc de l'hermine se marie à l'émeraude et l'écarlate d'un ample cafetan. A droite et à gauche de ces deux princes, debout comme leurs cavaliers servants, quatre écuyers portent les armoiries des provinces roumaines.

« Dans les corridors et les couloirs, à toutes les fenêtres, aux carreaux des portes de communication comme aux baies des tourelles, vous rencontrez de gracieuses figures de châtelaines, des couples juvéniles qui s'offrent des fleurs et des couronnes, des chasseurs et des chasseresses, l'arbalète en mains ou le faucon au poing, des lansquenets en costumes divers, ici en vedette, là fendus pour l'assaut, ailleurs faisant de la musique ou jouant aux dés. Dans le corridor du rez-de-chaussée, des allégories représentent les sciences et les arts ainsi que les pouvoirs moraux sur lesquels reposent la prospérité et la gloire des nations : la Foi et la Religion, la Justice et la Loi, l'Étude et la Science, la Peinture et la Sculpture ; et comme pour symboliser les fruits d'une civilisation où fleurissent les vertus sociales, vous verrez se mêler à ces personnages allégoriques la Courtoisie et l'Élégance des mœurs, sous les traits de chevaliers féaux et de gracieuses châtelaines.

« Rien de plus divertissant, si vous étés obligé de faire antichambre, que de considérer, de fenêtre en

fenêtre, non seulement les figures que nous venons de nommer, mais aussi leurs encadrements, les motifs qui ornent les cartouches carrés au-dessus des petits-bois et les emblèmes inscrits avec aisance au milieu des méandres ornementaux dans les éventails des voussures.

« Dans la salle à manger — autre sujet de surprise — les vitraux représentent avec une richesse colorique



Intérieur du château.

qui est une fête pour l'œil, les scènes les plus brillantes et les plus importantes de la vie féodale : ici un mariage, là,un départ pour le combat ou pour la chasse, plus loin un tournoi, ailleurs un triomphe. Dans les croisillons supérieurs, de petits tableaux de la vie de famille ou des images épisodiques détachés du motif principal de la fenêtre, — autant de compositions charmantes qui s'enlèvent avec un éclat superbe sur la lumière extérieure.

« Au grand salon, les fenêtres, laissées au centre vides d'images afin de donner plus de jour, ont de jolis

encadrements qui symbolisent par leurs guirlandes de fleurs et de fruits, l'exubérance joyeuse de la nature, un motif tout à fait bien choisi pour une salle de fêtes. Il en est de même des petites têtes comme cravatées de feuillage qui vous regardent du haut de chaque croisée et représentent à la fois les quatre saisons et les quatre âges de la vie.

« Dans la bibliothèque du roi, c'est l'héroïque passé des Hohenzollern qui est évoqué; une série de bannerets portent des cartouches où sont figurés les vieux manoirs, berceaux des différentes branches de la famille: Hohenzollern, Sigmaringen, Heeremberg, Hohenfels, Achberg, Haigerloch, Zähringen, Héchingen.

« Dans la bibliothèque de la reine, on trouvera au-dessus de groupes d'enfants, symbolisant la Poésie et la Science, les images d'Ulphilas, l'apôtre chrétien de la Roumanie, et de Dante, le créateur de la poésie occidentale. Passant de la bibliothèque dans le boudoir nous y considérons les Génies et les symboles de la Peinture et de la Musique, ainsi qu'une série de sujets légendaires.

« Dans les appartements destinés aux hôtes princiers, une suite d'armoiries qui resplendissent dans la lumière avec leurs surcharges héraldiques, racontent la descendance et le parentage illustre des familles respectives du roi et de la reine. Dans le salon d'angle ainsi que dans la chambre à coucher, on trouvera des portraits des plus célèbres ancêtres des deux familles. Une jeune fille servant des fruits, un page apportant du vin, un échanson tenant une cruche pleine, les types des quatre âges de la vie également chargés de calices caractéristiques, marquent la destination de cette pièce; il en est de même des belles et joyeuses beuveries qu'on voit au second étage dans la chambre de la tour et qui révèlent la taverne médiévale. Il n'en

est pas autrement pour les vitraux de la chambre de toilette qui nous montrent ici une dame recevant une parure, là l'essayant devant son époux qui tient le miroir. Mais de toutes les peintures sur verre de Castel Pelesch, il n'en est point qui soient plus profondément senties et d'un plus radieux éclat que celles qui décorent la salle de musique. Les sujets sont empruntés aux poésies d'Alexandri.

« Ce que nous venons de dire aura suffisamment fait voir avec quelle ingéniosité les sujets des verrières ont été choisis pour caractériser les locaux et de quelle façon ils ont été traités et distribués afin de produire les effets décoratifs réclamés, ici plus riches, là plus modestes. Dans cette répartition de la lumière colorée qui n'était pas chose facile on a su garder avec beaucoup de tact la juste mesure ; nulle part on n'a commis la faute de laisser entrer trop de lumière ou trop de couleurs crues. Partout on a réussi à étoffer à point le vitrage en vue de l'impression cherchée.

« Tel est donc l'ensemble de ce fenêtrage coloré : l'histoire, la nature, la poésie, la vie humaine, les arts de la paix et les arts de la guerre y figurent chacun à leur lieu et place et ces représentations constituent un monde merveilleux d'idées, de formes et de couleurs, bien digne de ce château féerique. Rien de plus fantastique d'ailleurs, si l'on veut bien y réfléchir, que ces images sur verre qui semblent avoir, comme les pierres fines, une vie mystérieuse, qui semblent comme elles parteciper à tous les phénomènes de la lumière : évoquées de l'ombre quand le jour se lève, étincelant quand le ciel est radieux, escarbouclées si le soleil les frappe, pâlissant s'il s'en va, s'assombrissant s'il passe un nuage et comme inanimées pendant la nuit — à moins que la lune ne leur prête de blêmes reflets de fantômes. »

En dehors de Sinaïa et de Bucarest, le Roi Charles a concentré spécialement son attention sur les chemins de fer, sur la navigation du Danube et sur le port de Constance. Les ruines du pont de Trajan qui tiennent la tête du Danube roumain à l'ouest, étaient très suggestives pour un prince aux grandes initiatives comme Charles de Hohenzollern. Le pont métalli-



Ingenieur ANGHEL SALIGNY
Auteur du pont sur le Danube à Cernavoda.

que *Roi Charles Ier*, construit par l'ingénieur roumain Anghel Saligny,[1] décoré des médaillons du Roi et de

---

[1] L'ingénieur Saligny est né à Focsani en l'année 1852. Il a fait ses premières études à Bucarest et s'est perfectionné à Berlin et à Prague. Il débuta comme ingénieur de contrôle sur le chemin de fer entre Ploesci et Prédéal. Il fut nommé en 1895 Directeur-Général des chemins de fer roumains, et du service maritime; en cette qualité, il inaugura la grande ligne de paquebots Braila-Rotterdam.

la Reine, et dont deux soldats roumains en bronze semblent faire la garde contre les envahisseurs possibles du sol roumain du côté de Constance (Kustendjé), est une œuvre colossale digne de la conception d'un ancien empereur romain; il a coûté trent-cinq millions de francs.

La construction de la ligne de Fetesci à Cernavoda a commencé en 1890 et fut terminée en juillet 1895, et inaugurée au mois de septembre de la même année; un compte-rendu nous rend les détails du coût de toute cette entreprise, qui se monte à 30 millions, ainsi répartis:

Le pont du Danube . . .	9,000,000	francs
Le pont de la Borcea . .	4,000,000	»
Défenses	2,500,000	»
Terrassements	5,000,000	»
Viaducs	4,500,000	»
Bâtisses	800,000	»
Ballast et Matérial . . .	2,000,000	»
Personnel et divers . . .	2,200,000	»

On prétend qu'avant d'accepter la candidature au thrône roumain, le Prince Charles d'Hohenzollern a jété un coup d'oeil sur la carte des Balcans, et que seulement après s'être persuadé que la Roumanie par sa positions géographique était « un pays d'avenir » il se décida à agréer l'offre de la couronne roumaine. Il devait donc se souvenir de son premier mot, lorsqu'en inaugurant le Port de Constantza, le Roi Charles Ier affirmait: « Le chemin le plus court d'Angleterre aux Indes est par la Roumanie; car la ligne droite tracée de Londres à Bombay passe par Bucarest. » À la vérité, entre Bombay et Londres, on pourrait encore tracer d'autres lignes de chemin de fer pour arriver à

Londres; mais aucune ne permettrait un chemin aussi direct par terre que celle qui traverserait la Roumanie.

Les Roumains ont donc lieu de se féliciter de l'idée fixe de leur souverain, qui les protège à présent et semble vouloir garantir à son peuple la prospérité de l'avenir; quant aux Italiens qui perderaient par cette ligne de commerce international le privilège de la malle des Indes, qui anime quelque peu la côte orientale de notre péninsule, ils s'en réjouiront médiocrement. Mais les Italiens ne doivent jamais perdre de vue qu'une très grande prospérité des états de la péninsule balcanique ne peut que tourner à leur profit. Tant que la barbarie musulmane opprimait les provinces au delà de la mer Adriatique, cette mer devait rester pour nous une sorte de *Mare morto;* mais la future confédération Balcanique devenant puissante et nous ouvrant tous ses ports sur l'Adriatique nous apportera des bénéfices bien plus grands que l'instable et fugitive Valise des Indes.

Associons nous donc au grand vœu du Roi Charles de Roumaine, et préparons nous à jouir du bien-être d'un peuple qui nous aime, et qui est fier d'être notre proche parent; même si nous devions perdre la malle des Indes, nous pourrions bénéficier d'autre part par les pays qui nous releveraient de ce service international. Mais, encore, pourquoi devrions nous perdre entièrement l'avantage de ce transit? Rien n'empêche que la malle des Indes puisse suivre des voies différentes; qu'au lieu de partir pour l'Europe une fois par semaine, elle parte tous les jours par des lignes différentes; il y en aurait un plus grand profit pour le commerce international, un redoublement d'activité, une concurrence légitime entre trois pays

latins, la Roumanie, l'Italie, et la France, pour remettre plus vite et avec le moins de frais possible les produits de l'Orient à l'Europe. Sous le nom de malle des Indes on comprendra, en outre, bientôt la malle de l'extrême Orient, du Japon surtout, qui va bientôt remplir l'Europe de ses produits nationaux. L'Orient est de moins en moins clos pour l'Europe; cette abondante sève de sang oriental qui va se déverser dans nos veines est destinée à nous exciter, a fouetter notre propre sang, à redoubler notre activité industrielle et commerciale.

C'est dans la vue de favoriser le commerce international entre l'Europe, les Indes, la Chine et le Japon, que les Roumains ont si bien accueilli le projet d'un canal fluvial entre Cernavoda et Constantza.

En attendant, écoutons les considérations qu'un publiciste roumain bien renseigné avance pour encourager ses compatriotes à pousser tous les travaux propres à assurer le passage de la malle d'Orient sur le territoire roumain :

« Le canal de Cernavoda, loin de faire concurrence aux Chemins de fer roumains et de diminuer leur trafic, sera au contraire pour eux une source de gains, car les vapeurs échangeant leurs premières cargaisons contre du blé, laisseront à Constantza deux sortes de marchandises : les unes de peu de valeur et volumineuses, ne pouvant affronter un transport coûteux, prendront la voie fluviale ; les autres, de plus de valeur, pour lesquelles le prix de transport ne joue aucun rôle, mais seulement la durée du trajet, partiront par le chemin de fer. Il dépend beaucoup cependant de l'intelligence de l'administration commerciale des Chemins de fer roumains d'obtenir des conditions favorables pour le transit — à travers la

Hongrie, l'Autriche et l' Allemagne — des marchandises débarquées à Constantza, au sujet desquelles le commerçant regarde plus à la durée du transport qu'à son prix.

« Le temps, c'est de l'argent, dit l'Anglais et cela se prouve par l'exemple suivant, tout-à-fait en rapport avec notre canal :

« Il y a quatre Compagnies de navigation, rivales entr'elles, qui trafiquent surtout avec le transport du blé de Chine en Angleterre. Ces Compagnies sont : *Hell*, *Castlo*, *Glen* et *Clon*. Chaque année, vers la fin du mois de Mai, un vapeur de chacune de ces Compagnies part de Hankin et Shangaï, et lutte de vitesse pour gagner le prix de 250,000 fr. accordé à celui qui arrive le premier, chargé de thé, aux docks de Londres.

« Or, ces vapeurs, aussi vite qu'ils puissent aller, de Port-Saïd à Londres, par Gibraltar, ne pourraient jamais lutter de vitesse avec la voie de Constantza-Ostende qui traverse un tiers de l'Europe, de l'Est à l'Ouest, empruntant au territoire roumain $^1/_4$ de sa distance totale.

« Dans la catégorie des marchandises où la vitesse seule entre en ligne de compte, il faut ranger le service postal et celui des voyageurs. La France, l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie subventionnent fortement (l'Allemagne, avec $^1/_2$ million de francs) ces services rapides, réguliers et directs.

« La Roumanie est en état d'accaparer une grande partie du transit entre l'Allemagne du Nord, l'Angleterre et les Indes, et cela par le fait suivant, tout en faveur des Chemins de fer roumains:

« Nous avons dit que pour la ligne de Constantza-Ostende, les trains empruntaient au territoire roumain $^1/_3$ de la distance totale ; mais pour les villes de l'Al-

lemagne du Nord, la proportion du territoire roumain traversé, monte au quart et même au tiers de la distance totale. Ainsi, de Constantza à Dresde, il y a 1901 kilom. dont le tiers se déroule en Roumanie. Si les Chemins de fer roumains accordaient une importante réduction sur le tarif du transit, la victoire du port de Constantza sur les ports concurrents, Salonique, Brindisi, et même



Constantza.

Trieste, Fiume, serait assurée. En effet, les Chemins de fer roumains peuvent accorder une grande réduction sur les marchandises de transit venant de Constantza, car de nos jours les wagons arrivent chargés à Constantza, d'où ils reviennent vides, c'est-à-dire sans bénefice aucun pour les Chemins de fer roumains. Si les wagons trouvaient à Constantza des marchandises de transit pour s'en retourner, la Direction des Chemins de fer roumains ne perdrait rien en fixant le prix le plus bas, même 1 $^1/_2$ ct. la tonne kilométrique, dans le seul but de rendre prospère le commerce de navigation dans le port de Constantza. »

Quant au port de Constantza, pour l'aménagement duquel le Gouvernement roumain a déjà affecté la somme de 35 millions de francs, il n'y a pas de doute qu'il est destiné à devenir un entrepôt de commerce de premier ordre. Les huit mille habitants actuels de la petite ville de Constantza ne tarderont point à se décupler. Constantza a commencé à attirer une partie du monde élégant roumain comme endroit de bains; elle se peuple en attendant, de villas et de casinos; mais, dans un avenir non lointain, il doit se faire un tel mouvement de marchandises, et se vérifier un tel trafic dans son port qu'on peut d'avance présager que la future Confédération des États Unis balcaniques aura un jour ou l'autre sa New York et que cette New York latine sera Constantza. Tous les vœux des Latins doivent être pour que cette nouvelle ville idéale s'ouvre au commerce international avec l'Orient par l'activité puissante et féconde d'un peuple frère.

QUATRIÈME CHAPITRE

Roumanie monumentale.

On ne peut décrire les paysages qu'on n'a pas vu ; on ne peut non plus être le géographe d'un pays, qu'à la condition de l'avoir bien visité, ou de pouvoir se fier à des renseignements précis et abondants qu'on ait pu se procurer, soit du pays même, soit par des voyageurs qui l'ont parcouru et étudié en tous les sens. La géographie du pays roumain n'est plus à faire d'ailleurs. Mais, puisque sur la terre c'est l'œuvre de l'homme qui nous intéresse le plus, puisque la nature elle même nous attire bien davantage, si l'homme à le don de la modifier pour la soumettre à son empire, puisqu'enfin le véritable révélateur de la civilisation d'un peuple est son histoire monumentale, après avoir signalé, les trois points lumineux du triangle roumain, Bucarest, Sinaïa et Constantza, je vais encore prendre note ici des principaux monuments et souvenirs de la culture roumaine épars sur toute la surface du royaume. Ce morceau de géographie monumentale me semble avoir quelqu'intérêt dans un livre qui se propose surtout de révéler l'âme et la vie historique de la nation roumaine.

Nous avons donc encore une fois à signaler dans la ville de Bucarest, avec l'Athénée, œuvre, comme nous l'avons dit, du patriotisme bien inspiré de M. Esarco, secondé par M. Ourechia et par une Société que M. Kretzulescu préside, où se trouve aussi

une collection remarquable de tableaux et d'objets d'art; le Musée d'archéologie fondé en 1864 par M. Ourechia ayant comme Directeur l'infatigable Tocilesco, et renfermant, en dehors des bas-reliefs du monument d'Adam Klissy, le famoux trésor gothique de Petrosa, et une section d'objets ecclésiastiques de très-grande valeur; le Palais de l'Université, dont l'*aula magna* sert provisoirement comme siége du Sénat, et devant lequel s'élève la magnifique statue de Héliade Radulesco, le grand poëte roumain, due au ciseau du sculpteur Hector Ferrari, l'auteur de la statue d'Ovide a Constantza (parmi les statues monumentales qui ornent la ville de Bucarest on ne doit pas oublier non plus la statue equestre au prince Michel le Brave, et celle a Georges Lazare qui fondait en 1816 les premières écoles publiques de la Valachie); l'Académie la Bibliothèque, le Palais Royal, le Palais de Cotroceni, les Palais des Ministères et la salle de la Chambre des députés (*adunarea deputatilor*), les églises, les hôpitaux, la salle des bains de l'Éphorie, les écoles et particulièrement l'École polytechnique, l'École des Arts et Métiers, l'École normale des jeunes filles, les Lycées Lazar et Saint Sabbas, les cliniques, l'école vétérinaire, le Conservatoire de musique et de déclamation, le théâtre national, qui appartient a l'État, les théâtres Lyrique, Dacia, Liedertafel, Hugo; le Musée de tableaux de l'État; le Cabinet d'histoire naturelle placé sous la direction du professeur Gr. Stephanesco, dont nombre de pièces a été donné par S. M. le Roi d'Italie; tout cet ensemble, qui est en grande partie, l'œuvre d'un demi siècle, indique une série de nobles efforts de la Roumanie contemporaine, pour se ranger au nombre des États les plus civilisés de l'Europe. La fréquence avec laquelle les Roumains voyagent à

l'étranger, non pas pour s'enrichir, en exploitant les pays qu'ils visitent, mais pour s'instruire et élargir leurs horizons, le grand nombre d'étudiants Roumains qui visitent les Universités et les écoles militaires et de la marine, en Allemagne, en France, en Italie; l'empressement qu'ils mettent dans l'étude des langues étrangères, surtout de l'allemand, du français et de l'italien, prouvent que, tout en gardant soigneusement le caractère national, les Roumains tiennent à le relever, et à pousser leur culture á ce degré qui peut aisément, d'un jour à l'autre, leur procurer dans la péninsule balcanique le droit d'une suprématie morale qui peut devenir la mesure de toutes les autres supériorités.

À cet égard la Ligue Roumaine a rendu des services dont on ne saura jamais apprécier la portée; et ce qu'il y a de plus important c'est que la Ligue ne concentre pas toute son activité dans la seule ville de Bucarest, mais par ses comités locaux, par les sections qui travaillent dans les provinces et dans les districts, se multiplie à l'infini.

Ainsi la ville de Galatz a été décorée par la générosité d'un seul patriote, M. Ourechia, d'une statue du poëte et patriote Cogalniceanu due au ciseau de M. Hégel, et d'une riche collection de tableaux et estampes, ainsi que d'une bibliothèque qui compte aujourd'hui près de trente mille volumes.

La ville de Yassy contient le tombeau de Mazeppa chanté par Byron, et possède un magnifique dock sur le Danube, un beau lycée, une école normale et l'évêché du Bas-Danube; la petite ville de Bakau où était né le poëte et patriote Basile Alexandri, a reçu par le sculpteur Hégel et par l'inépuisable bienfaiteur de sa patrie M. Ourechia le don d'une statue de son grand ci-

toyenne; l'ancienne capitale de la Moldavie, Yassy, garde aussi des souvenirs des libéralités de M. Ourechia; et entr'autres, le don de la belle statue en bronze du chroniqueur Miron-Costin sur la place du théâtre, due au ciseau du statuaire roumain Constantin Hégel et la création d'une Galerie de tableaux, où se trouvent des



Bibliothèque Ourechia à Galatz.

Murillo, des Velasquez, des Vandyck et des maîtres roumains modernes (elle date de l'année 1859, avant l'Union des Principautés, lorsque M. Ourechia était ministre intérimaire de l'instruction publique en Moldavie).

On admire encore a Yassy la statue en marbre de Géorges Asaki, le père de Madame Edg. Quinet, réorganisateur des écoles moldaves, œuvre du sculpteur roumain Georgesco, la statue equestre de Stephan le Grand, œuvre d'un sculpteur français, due à une souscription nationale ; le nouveau superbe Palais de l'Université inauguré en 1887 par le Roi Charles, avec une Bibliothèque placée sous la direction de l'hélléniste et académicien

Caragiani roumain de la Macedoine; la magnifique salle du Nouveau Théâtre national; le Palais Royal, destiné au Prince héritier; l'ancien Palais princier (*Curte Domnésca*), devenu palais de Prefecture, restauré sous le règne de Charles Ier; la Cathédrale, dont la costruction a commencé sous le règne de Michel Stourdza et qui fut achevée sous le règne de Charles Ier.

A côté de ces monuments modernes, de ces témoins les plus récents de la culture et du progrès de la nation roumaine, on ne doit pas oublier les anciens monastères où se refugiait autre fois presque toute le vie intellectuelle du peuple valaque et moldave.

On admire encore les splendides arabesques, et le riche trésor ecclésiastique du Monastère des Trois-Saints à Yassy, construits tout entier en pierre par Vasile le Loup au XVIIe siècle et restauré par l'architecte Leconte de Nouy; à Yassy même le monastère *Golia*, qui date du même siècle et où se trouve la *Cassa Aquelor*, dépôt central d'où se distribuent les eaux pour toutes les fontaines de la ville; *Galata*, ancienne résidence d'été de princes moldaves; *Cetatznia*, avec les ruines du palais du prince Duca, et le souvenir de la bataille dans laquelle, sous les murs de ce monastère, les Moldaves défirent au XVIIe siècle les troupes autrichiennes commandées par le général Ferentz.

Les monastères roumains devenaient souvent des forteresses ainsi que des musées historiques, et des librairies, où se réfugiaient les grands souvenirs de la patrie; et dans aucune histoire, peut-être, autant que dans l'histoire serbe et roumaine, le passé et le présent ayant un lien plus intime, la patrie et la religion se trouvaient avoir en commun des sentiments aussi vifs et aussi féconds.

CINQUIÈME CHAPITRE

Histoire et tradition.

Riche et plein d'avenir est toujours un peuple qui garde fidèlement ses traditions nationales.

Si l'histoire doit être, comme Cicéron le voulait *magistra vitae*, mieux vivra le peuple qui saura tirer le plus d'enseignements de son histoire.

La grande importance donnée, depuis sa création, mais surtout dans ces dernières trente années, par l'Académie roumaine aux études historiques, la série monumentale de documents de l'histoire roumaine qu'elle a déjà éditée montrent non seulement la richesse de cette minière nationale, mais le zèle ardent et patriotique des pioniers qui l'ont découverte et livrée à l'exploitation des savants.

L'existence de la Roumanie ne date que de l'année 107 de l'ère vulgaire, c'est-à-dire de la conquête de Trajan. Avant cette époque, on pourrait seulement essayer de reconstruire une histoire de la Dacie, dont les confins embrasseraient un territoire beaucoup plus large que l'actuel occupé par la Serbie et par la Roumanie réunies. La Dacie romaine a formé la Roumanie; peuplée par des soldats colons, des paysans et des artisans de l'empire romain, mais, de préférence, par les anciens prisonniers de guerre daces, déjà devenus des colons en Italie, autant qu'elle parvint à se romaniser, elle devint Roumanie.

Comme dans la Gaule les provinces moins ré-

fractaires à la civilisation roumaine, avaient créé un nouveau peuple latin, une grande partie de la Dacie parvint à élaborer la constitution d'un nouveau peuple latin dans la péninsule orientale. Lorsque les Barbares, les Goths surtout dans la seconde moitié du troisième siècle, arrivèrent sur le Danube, ils se trouvèrent en face d'un peuple dont l'esprit était déjà bien certainement romain; l'assimilation des Daces avec les Romains était déjà un fait accompli. Dans les siècles suivants, une partie de la Dacie fut envahie par des peuples slaves et slavisés, ce qui explique la formation d'un nouveau peuple serbe au milieu de la péninsule, malgré l'ancienne origine dace et les effets de la première romanisation.

La prédication de Méthodius, en l'année 861, attira les anciennes provinces de la Dacie, par le christianisme orthodoxe, vers la religion et la civilisation grecque de Byzance. C'était une raison de plus de résistance aux invasions des Barbares; Charlemagne avait déjà repoussé les Avares; les Bulgares avaient pénétré dans la péninsule; il fallait encore tenir tête aux Hongrois, aux Mongols et aux Tartares. La création de la Valachie en 1290 par Bassarab, de la Moldavie en 1350 par Dragosch ont permis un premier ralliement de Roumains en principautés danubiennes indépendantes, capables de maintenir au milieu des Carpathes et le long du Danube le prestige de l'ancienne Dacie et de la province de Trajan, et de lutter vaillamment pendant trois ou quatre siècles contre les Turcs. Les Daco-roumains ne furent jamais entièrement soumis à la domination ottomane; la Valachie fut bien forcée en 1411, la Moldavie en 1513 de reconnaître la suprématie turque; mais ce ne fut jamais un assujettissement complet; pendant quelques siècles, ils gardè-

rent leurs princes et leur culte, moyennant un tribut d'argent et de soldats, jusqu'à ce que l'Empire Ottoman lança des princes albanais et phanariotes sur les Principautés, chargés de les exploiter. Souvent lorsque ces princes gouverneurs, ces grands sathrapes s'étaient bien enrichis, le Sultan les rappelait à Constantinople où, sous prétexte de trahison, on les supprimait souvent pour les dépouiller.

Après l'année 1768, les Principautés danubiennes étant devenues le théâtre de guerre du conflit éclaté entre la Russie et la Turquie, la Valachie et la Moldavie furent livrées à tous les désastres de la guerre; après quatre longues guerres, en 1829 la Turquie fut forcée de reconnaître le protectorat de la Russie, qui seule pouvait désormais nommer les hospodars; en 1848, la révolution ayant éclaté à Bucarest, le joug de la Russie fut secoué; la Russie pilla la ville de Bucarest et songea à se fixer définitivement dans les Principautés, dont elle fut chassée définitivement par la guerre de Crimée, et par le Congrès de Paris, avec l'obligation de céder une partie de la Bessarabie à la Roumanie.

Pendant tous ces événements, l'Autriche louvoyait, et devenait suspecte toute aussi bien à la Russie qu'à la Turquie, mais surtout aux Principautés, qui, pour éviter le danger de trop grandes convoitises virent la nécessité de s'unir en un seul état. En 1859 les deux Principautés furent réunies sous le sceptre d'un seul chef, le prince Couza, dont la vie vicieuse, et la tyrannie précipita la chute, malgré certaines réformes libérales, telles que l'abolition des privilèges de la noblesse, et le partage des terres aux paysans pauvres, la sécularisation des biens des monastères grecs, la séparation et indépendance de l'église roumaine du patriarcat de Constantinople, le governement parle-

mentaire avec deux Chambres, l'enseignement populaire.

Toutes ces innovations troublaient un grand nombre d'intérêts privés de familles puissantes et se heurtaient contre de nombreuses susceptibilités; mais, à la longue, on aurait pu s'habituer à la justice, si la vie du prince avait été pure ; les ennemis n'eurent trop de peine à le représenter au peuple comme une sorte de monstre, et détrôné le 23 février 1866, il dut se rendre en exil. Alors on songea, pour la première fois à un prince étranger ; et le choix d'un plebiscite roumain approuvé par Napoléon III, étant tombé le 20 avril de la même année sur le prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen, celui-ci put vraiment se féliciter d'avoir été élu de par la grâce de Dieu et du peuple, car aucun royaume ne fut jamais plus béni que le sien.

Secondé par le ministre Bratiano, le prince Charles prit dans ses mains le Gouvernement de la Roumanie, comme un fort et un sage inspiré et plein de courage, veillant à tout, et ne se fatiguant de rien. En 1869 il épousait la Princesse Elisabeth Von Wied.

En 1877, invoqué par les Russes, engagés contre la Turquie, pour délivrer la Bulgarie, le Prince Charles, à la tête de sa vaillante armée, accourut, franchit le Danube, et après avoir battu les Turcs à Calatafata, Nicopolis, Rahova, à Sucardanu, arrivé près de Plevna, prit d'assaut la terrible redoute de Grivitza, et décidant de la victoire, mit une fin glorieuse à une guerre épouvantable.

À la suite de cette victoire, contre la cession à la Russie d'une partie de la Bessarabie, la Roumanie obtint un agrandissement de l'état avec la Dobrougia; trois ans après, le peuple reconnaissant proclamait le prince Charles Roi de Roumanie.

Ces quelques lignes de l'histoire roumaine ne peuvent en donner la physionomie et le caractère. L'histoire ne vibre que par la voix et par les gestes des hommes illustres qui l'ont animée et par les traditions populaires qui l'ont sillonnée et qui la vivifient.

Nous ne connaissons qu'un nom de Décébal, le vainqueur d'Appius Sabinus et de Fuscus; mais ce nom sert à lui seul à personnifier toute la longue résistence victorieuse des Daces aux armées romaines, depuis l'assujettissement de la Grèce à la République jusqu'à la conquête de la Dobrougia par Trayan. Décébal, qu'il soit un seul, ou qu'il revienne plusieurs fois, comme un Immortel, à la tête du peuple Dace caractérise toute la vaillance d'une grande race danubienne. L'histoire de l'ancienne Dacie me semble avoir pour les Roumains un attrait irrésistible et passionnant, comme une histoire d'ancêtres qui sortent de leurs tombaux, et qui reviennent pour apprendre aux Roumains à être fiers de leurs premières origines. Lorsque l'on compte dans ses annales de famille une série de Décébals, on n'a pas besoin d'autres titres de noblesse, et il me semble que si j'étais Serbe ou Roumain, je tiendrais surtout à l'honneur d'appartenir à une race dont la première souche était un peuple d'héros.

Ces héros furent domptés et civilisés par un grand empereur, par Trajan, qui pouvait donc à juste titre être glorieux de s'appeler Dacicus.

La capitale des Daces était alors en Transylvanie et s'appelait *Sarmizegetusa;* elle prit alors le nom d'Ulpia Trajana, qui eut son *forum* et ses consuls comme Rome; Trajan avait voulu en faire une sorte de Rome Orientale. Sous la domination de Trajan, la Dacie fut peuplée de villes romaines, Nicopolis, la

ville de la victoire sur la droite du Danube, Apulum et les Salines dans la Dacie Centrale; Tibiscum dans la vallée de la Theiss, Romula dans la Muntenia ou Valachie, Paloda, Sucidava, Petrodava, Corsidava, Patridava en Moldavie, s'étendant ainsi sur toute la région où aujourd'hui encore la langue roumaine continue à être parlée; des tours et des forteresses fûrent bâties; des ponts, des routes, des aqueducs, des temples, des théâtres surgirent comme par enchantement sur le sol dace; on perça des montagnes, on exploita des mines; on cultiva le sol, on facilita toutes les voies du commerce; on fit de cette belle province romaine une sorte de second empire en Orient, que seulement plus tard on songea à déplacer vers Byzance. Mais dans le second et le troisième siècle de l'ère vulgaire le grand centre d'attraction était la Dacie; pour y arriver, on civilisa aussi toute la région illirienne, vers laquelle les Daco-romains s'avancèrent. La province fertile et civilisée avait atteint un tel degré de prospérité que comme on avait appelé en Italie *felix* la Campania, on donna sous le règne d'Hadrien, le nom de *Dacia felix* à la région conquise et bénéficiée par Trajan et par ses successeurs, jusqu'à Aurélien, qui élargit les confins de la Dacie, en colonisant une partie de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Épire, et en donnant à cette nouvelle région romanisée le nom de Dacia Aureliana. Le nom de Roumélie au sud de la péninsule balcanique devait faire pendant avec la Roumanie qui avait été créée au nord. Seulement la masse roumaine fut plus compacte au nord et la masse grecque plus compacte au sud, ce qui empêcha pour un longtemps et jusqu'à nos jours la généralisation de la culture romaine sur les confins de la Grèce. Aurélien arrivait peut-être trop tard pour son œuvre de roma-

nisation, lorsque d'un côté les Barbares du Nord pressaient vers le Danube, de l'autre côté, pour des raisons de commerce le centre de gravitation de la vie hellénique s'était déplacé d'Athènes vers Byzance. Alors les Daco-roumains se trouvèrent en butte à deux invasions, et deux pressions, celle des Barbares et celle des Byzantins. Mais Byzance, avec la chute de l'Empire Roumain prend le dessus. Sa tyrannie s'impose à presque toute la péninsule balcanique. Tout en recevant par les Roumains et les Bulgares des institutions romaines, les Byzantins s'acaparrent tous les pouvoirs, toute l'autorité; ce n'est qu'au dixième siècle, par la formation d'une sorte d'empire roumain-bulgare que le joug de Byzance est secoué; alors pendant quelque temps la suprématie religieuse de l'orthodoxie grecque est reniée, et les Roumains-bulgares acceptent le protectorat du Pape Innocent III.

Au treizième siècle remonte le premier effort de réunir sous un seul royaume la Moldavie et la Muntanie ou Valachie; Radu-Negru avec son père Bogdan Negru Bassarab gouverne les deux régions sous une seule loi et constitution; et à cette même époque et au siècle suivant la première lutte des Hongrois contre les Roumains que l'on voulait assujettir à la couronne de Sant-Étienne. Cette tentative fut reprise en Hongrie même, lorsqu'à la tête de l'armée hongroise, se trouva un roumain Jean Huniade. Mais Huniade voulait sans doute l'union des Hongrois avec les Roumains dans le but essentiel de convertir ces derniers au catholicisme et de se fortifier, ainsi, avec leur aide contre les Turcs; il les combattit donc, ainsi que leur prince Vlad. III. Mais les Roumains, ont bien montré, sous le règne de Vlad. V et d'Étienne le Grand qu'ils pouvaient suffire seuls à tenir tête aux armée turques. La

défaite de Mahomet II en Transylvanie, et les quarante victoires du moldave Étienne que la légende à presque divinisé ont prouvé que les enfants de l'ancienne Dacie étaient toujours le même peuple vaillant.

Suivit, après l'année 1546, dans laquelle mourut Pierre Rares, lequel, pour défendre les Roumains de la Transylvanie, avait, en plusieures occasions, vaillamment combattu contre les Hongrois, une série de princes ineptes, serviles, et ignobles, jusqu'à ce fils de Petroscu-Voda, Michel le Brave, qui après une suite de victoires remportées sur les Turcs parvint à réunir sous son sceptre la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie. Après ceux de Décébal, Trajan, et Étienne le Grand, ce nom glorieux s'impose à l'admiration et à la reconaissance du peuple roumain, comme vainqueur de l'ennemi et unificateur des pays roumains; mais sa loi étant rude et barbare, son royaume se décomposa après lui, et, après qu'il fut assassiné en 1601 par un traître, le pays se résigna nouvellement à la domination des Turcs. Depuis lors jusqu'au commencement de ce siècle, ce fut dans les principautés une suite peu glorieuse de princes avides et serviles, étrangers la plus part à la Roumanie, qu'ils exploitaient au profit de la Sublime Porte et au leur.

Les derniers princes furent, sans doute, meilleurs en comparaison de leurs prédecesseurs, mais aucun n'avait ni l'autorité, ni l'idéalité qui fait la force du nouveau Romulus, Auguste, et Trajan qui régit depuis bientôt trente-deux ans la Roumanie. Le nom seul de Charles Ier suffit donc à effacer les ténèbres qui ont couvert l'histoire roumaine depuis la mort de Michel le Brave.

Mais, si malgré une longue domination étrangère, et plusieurs siècles de mauvaise administration, la

Roumanie a eu sa grande resurrection, de notre temps, c'est surtout au peuple roumain qu'il faut en rendre le mérite; a ce peuple généralement vertueux et brave, et à la fidélité avec laquelle il garde dans sa mémoire, les grands souvenirs de sa race et de sa nation.

Si, dans les autres pays, le folk-lore, le patrimoine des traditions populaires peut éveiller la seule curiosité et le seul intérêt de l'ethnologue, de l'anthropologue et du psychologue, en Serbie et en Roumanie, il devient un fil conducteur historique, très précieux, et presqu'infaillible; et l'un des grands mérites des meilleurs poëtes roumains de ce siècle c'est d'avoir su puiser à la tradition populaire et rendre fidèlement l'âme et l'esprit du peuple.

Dans le folk-lore roumain on trove l'empreinte des grandes époques de l'histoire nationale de la Dacie et de la Roumanie.

Il est donc utile de réunir ici un certain nombre de ces souvenirs révélateurs. Ce n'est qu'en chantant le passé que le peuple roumain s'est consolé des misères du présent, et qu'il a eu la vision de l'avenir réalisé dans notre époque, et qui devenant, à son tour, un passé glorieux fournira sans doute des sujets sympathiques pour la formation de nouvelles légendes, chroniques et chansons populaires sur la terre roumaine, dont les détails pourront être inexacts, peut-être, mais dont l'esprit rendra bien, comme le chœur d'une ancienne tragédie hellénique, le sentiment le plus pur et le plus élevé du peuple.

Le peuple, par ses souvenirs, enveloppe les grandes figures historiques d'une sorte de nimbe qui les divinise. C'est ainsi que l'ombre solitaire et triste de l'exilé de Tomi hante encore l'esprit du peuple rou-

main. À l'occasion de l'inauguration à Tomi du monument à Ovide, œuvre du sculpteur Ferrari, le ministre de l'instruction publique en Italie, M. Coppino, félicitait ainsi le ministre de l'Instruction publique en Roumanie, M. Stourdza :

« Je prie votre Excellence d'agréer les vœux de l'Italie pour la prospérité et grandeur de la noble nation roumaine, dans ce jour ou elle rend honneur à la mémoire du grand poëte de Sulmone, dont le berceau et le tombeau reserrent davantage les liens de parenté qui unissent le peuple italien et le peuple roumain. » Le ministre Stourdza s'empressait de répondre : « Je prie V. E. de recevoir mes très-vifs remerciements pour le télégramme chaleureux envoyé à l'occasion de l'inauguration à Tomi de la statue du grand citoyen de Sulmone. Notre esprit s'est tourné en ces jours avec un grand élan aux origines communes de la grande nation italienne et des Roumains ; les descendants de la colonie de Trajan ces jours-ci ont été animés par les sentiments de la plus profonde sympathie envers leur grande sœur, l'Italie. »

On sait qu'au moyen âge s'est formé en Italie une longue série de traditions populaires sur le poëte des amours ; mais on ne doutait point avant l'Histoire de la Dacie de Cogalniceanu qu'il en existât en Roumanie. Voici les propres mots du grand patriote roumain. « Les paysans disent encore par tradition, qu'il est venu des bords du Tibre un homme extraordinaire, qui avait la douceur d'un enfant et la bonté d'un père ; que cet homme soupirait sans cesse et parlait quelquefois tout seul ; mais quand il adressait la parole à quelqu'un, le miel semblait couler de ses lèvres. Ovide passa dix ans de sa vie dans l'exil et y mourut. » Nous ignorons a quelle source Cogalniceanu

puisait ces renseignements, et il y a lieu de se douter que la première source n'était pas populaire; vraisemblablement quelque poëte lettré de la Bessarabie a chanté l'auteur des *Tristia* et des épîtres *Ex Ponto*, d'un ton élégiaque; ce poëme écouté par le peuple éveilla quelque émotion, et quelque chose de cette émotion est restée quelque part; mais tout ceci est bien vague, ainsi que les souvenirs très peu déterminés sur le tombeau d'Ovide recueillis par M. Bruto Amante, il y a quelques années, dans son voyage dans la Dobrougia: « Deux Turcs, écrit-il, que nous avons questionnés, Regeso Cora Mustafà (le père et le fils), nous ont dit avoir entendu parler d'une île qu'on appelait *île noire* ou *jardin noir*. J'ai pu, par ci par là, rattrapper des bruits vagues sur le tombeau du grand homme; un vieux turc érudit parlait d'un vieux tombeau qui se trouvait dans l'île des Génois; d'autres d'un tombeau qui existait au village de Canara; rien de plus; et évidemment ce n'est pas assez pour reconstruire de notre chef une légende sur Ovide. Mais s' il est douteux que la petite légende ovidienne ait pu se garder chez les anciens Tomitains qui avaient couronné un jour le malheureux poëte exilé, on ne peut refuser le renseignement de George de Trébizonde recueilli par Pontanus, sur le magnifique tombeau érigé par les Scythes de Tomi, à l'aide d'une souscription publique, après la mort d'Ovide « *propter ingenii nobilitatem, ante oppidi portam, in loco maxime celebri, quamvis ille et peregrinus esset et ab Augusto Cesare proscriptus.* »

En tout cas, si la petite légende s'est égarée, la nation roumaine toute entière l'a fait revivre sous le règne de Charles premier, dans un monument national qui consacre avec la gloire du poëte exilé l'union des races latines.

La tableau d'Eugène de la Croix qui représentait en 1859 à Paris le poëte Ovide entouré de Scythes femmes et guerriers, pâtres et paysans lui apportant des dons et écoutant ses chants harmonieux était déjà une première consécration poétique d'une légende suggestive; le monument érigé en son honneur à Tomi complète cette glorification; seulement il ne s'agit plus maintenant de Scythes barbares, mais de Roumains civilisés, qui ont adopté l'exilé de Tomi comme un hôte glorieux de la nation: « Le poëte, disait M. Opréanu (le Président du Comité pour le monument) que nous avons désiré nous représenter, ce n'est plus le poëte des amours, qui passe sa jeunesse dissipée à Rome; mais le poëte sérieux, qui contemple sa seconde patrie, et la rend immortelle par ses nouveaux travaux originaux. » Ovide lui-même s'était cependant préparé son épitaphe dans ces vers des *Tristia*, qui se trouvent maintenant gravés sur le monument:

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum
    Ingenio perii Naso poeta meo;
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti
    Dicere: Nasonis molliter ossa cubent.

Cette épitaphe indique clairement qu'il ne désirait vivre dans le souvenir des hommes que comme le poëte des amours.

Et qui sait combien de fois, dans son éxil, il aura attendri le cœur des jeunes filles qui venaient écouter de sa bouche le recit rithmé de ses amours; mais son chant devait produire, par sa douceur, sur les durs Scythes le même effet que jadis le chant d'Orphée sur les durs Thraces, et contribué à les civiliser. Tout ce qui enlève à l'homme une partie de sa sauvagerie et mouille son âme dans un sentiment d'humanité, est un bienfait; et à ce titre on comprend que le patriotisme

roumain, qui saisit les grandes lignes d'une légende poétique vénère la mémoire d'Ovide, précurseur de Trajan, comme celle de l'un des premiers civilisateurs de la Dobrougia. Dans les ballades populaires des Roumains, la note érotique revient souvent au milieu de la tempête des luttes héroïques et adoucit les âpretés d'un climat inclément et d'une vie troublée par des guerres sanglantes.

Le peuple ne fait que tracer quelques lignes de la légende par son bon sens naturel et par un sentiment poétique qui rarement s'efface et se dément.

C'est ainsi que l'ombre de Trajan a tellement grandi dans toute la tradition du moyen âge, et qu'elle domine encore de nos jours la pensée du peuple roumain.

Les Turcs mêmes ont été frappés d'admiration devant les restes mystérieux de l'œuvre colossale de l'empereur romain. C'est ainsi que se trouvant en face du mausolée de Trajan consécrant la conquête de la Dobrougia, ils l'appelérent instinctivement *Adamklissy* ou *Église d'Adam*, comme le premier temple que l'homme reconnaissant aurait élevé au Créateur, pour lui adresser ses premières prières et pour y accomplir les premiers rites sacrés. Le peuple sacre souvent ses héros et ses génies à l'immortalité avec un seul mot, ou avec une seule image.

La richesse et la variété du folk-lore roumain prouve à la fois l'abondance des traditions et la puissance d'imagination chez les peuples des Carpathes et du Danube oriental. Les recueils et études de Sbiera, Ispiresco, Stancesco, Slavici, Theodoresco, Creanga, Dora d'Istria, Carmen Sylva, Hasdeu, Marianesco, Bianu; contes, chants, légendes, proverbes, formules, devinettes prouvent combien la moisson est copieuse. La source

d'inspiration de cette littérature traditionnelle du peuple roumain n'est pas la même ; on y trouverait, par une analyse attentive, des traces de l'ancienne vie dace et macédonienne; des chants mythologiques; des récits d'une simplicité homérique; des souvenirs de Rome et de Byzance ; des ballades héroïques du moyen âge, où le chant roumain semble se confondre avec le chant petit-russien, bulgare, grec et albanais, tout en contenant le germe d'une sorte d'épopée nationale ; des chants évocateurs de la patrie roumaine. On note souvent dans le conte et dans le chant populaire roumain une tendance à la moralité, ce qui le rend quelquefois suspect et ce qui donne prise à la critique de certains recueils roumains, où l'on a cru voir des indices de nombreuses interpolations.

Ce que Perrault faisait avec ses contes populaires, pour les rendre plus gracieux et plus utiles, plusieurs folkloristes roumains, par esprit patriotique, l'ont plus d'une fois essayé. Mais le fond de la tradition est demeuré populaire. On peut donc s'en servir, même en se passant des moralités ajoutées à la fable ; celle-ci reste presque toujours intacte.

Le Soleil et la Lune sont fréquemment en jeu ; mais on s'en sert pour moraliser les hommes, pour chercher et redresser des âmes. L'expression du conteur est souvent très imagée et fleurie. Voici par exemple, ce que dit une princesse à un jeune héros: « Rentre par le chemin que tu as pris pour venir, et que des fleurs surgissent devant toi et des épines derrière toi » ; une impératrice fait brûler les lits, et dispersés les cendres à tous les vents de façon qu'elles s'envolèrent « par dessus neuf terres et neuf mers et qu'aucune parcelle en pût rejoindre l'autre dans toute l'éternité ». Dans l'historiette du *Cochon Enchanté*, on lit ce

passage : « Mais comment se fait-il, demanda la fille de l'Empereur, que le Soleil soit toujours irrité, lui qui est si beau et qui fait tant de bien aux mortels ? » « Voici pourquoi, répondit la mère du Soleil ; le matin il se tient sur le seuil du Paradis et, *radieux pour l'heure, il rit à toute la terre.* Mais, pendant la journée son humeur s'assombrit en voyant les vilenies des hommes ; et voilà pourquoi il répand alors des rayons qui consument tout ; le soir il est triste et chagrin parce qu'il arrive aux portes de l'Enfer, car tel est le chemin qu'il parcourt chaque jour et c'est de là qu'il rentre à la maison. »

Pour s'expliquer la fréquence des mythes du soleil dans les contes populaires roumains on n'a pas besoin de chercher très-loin ; ne sait-on pas qu'en Transylvanie était très répandu le culte de Mythra? que la mère d'Aurélien était une prêtresse de ce culte, et que tout ce culte est une glorification du soleil? La religion de l'Avesta a fait de Mithra le symbole de la puissance par la lumière. Les ruines du temple de Mithra a Sarmizegethusa qui forment maintenant le grand attrait de l'intéressant Musée de Deva en Transylvanie nous montrent à quel point chez les Anciens Daces et puis chez les Daco-Romains avait pris racine le conte iranien du soleil. Mais ce qui peut nous étonner maintenant est la pensée philosophique qui perce à travers les contes populaires roumains de la série mythologique. Le conte tchéque des trois cheveux d'or du grand père *Vsieveda*, (celui qui sait tout, comme le Védique *Viçvaveda*, l'un des noms donné au Dieu Mithra, au Dieu Soleil) se rattache évidemment avec le conte roumain d'*Iliane* (la fille d'Ilia, qui est encore une fille du soleil, d'Élie, de Hélios), la rusée; mais, dans le conte roumain, on trouve ce passage significatif, qui

montre à quel point l'œuvre de l'anthropomorphisme, dans l'élaboration des mythes orientaux avait fait du chemin chez les Daces, et dans quelle intention, on y moralisait le mythe : « Je m'en vais chez le Soleil, dit le Prince, pour lui dérober un de ses rayons et l'apporter à la Fille de l'Empereur, afin de l'emmener à la maison, où elle sera mon épouse. Pour le moment, petite sœur, je m'arrête en route pour te regarder, pour plonger mes yeux dans les tiens, pour te dire un secret et t'en mendier un autre. » A quoi Iliane répondit avec esprit : « Si tu es l'homme de tes discours, si ton âme est comme ton visage, aussi claire et douce, aussi fière et belle, je t'inviterais bien à entrer, à prendre place à table et je t'offrirais à boire et à manger et te donnerais même des baisers. »

À l'ouie de ces paroles, le fils de l'Empereur sauta de cheval et dit d'une voix résolue : « Je suis bien l'homme de mes discours ; mon âme est aussi claire que mon visage ; permets moi d'entrer ; fais-moi place à table, et toute ta vie, du lever du jour au clair des étoiles, tu ne t'en repentiras. »

Iliane est belle et bien une figure poétique de l'Aurore, comme son prince charmant *Fiet-frumos*, (*formosus*) est la personnification de jeune soleil héroïque, comme l'Indra Védique, le Zeus, l'Héraclès, l'Apollon, l'Achille hellénique, le Roustem iranien, le Siegfried germanique, le Roland français ; et autour de ce beau prince de la légende daco-roumaine, il ne serait point trop difficile pour un homme de génie de reconstruire une magnifique épopée roumaine, où l'on ferait survivre du demi-dieu des pâges mythologiques un héros dace immortel, combattant toujours contre l'étranger en differentes incarnations, jusqu'à son dernier glorieux exploit de Grivitsa.

Le don des héros épiques est celui de ne pouvoir jamais mourir comme les autres simples mortels et d'avoir des résurrections perpétuelles.

Mais le privilège de l'épopée roumaine serait surtout d'être frappé par un caractère de grandeur; la conception roumaine est large et vaste comme ce *tropaeum Trajani* que la petite ville de Tomi faisait graver sur ses médailles, comme enseigne de la reconnaissance que la seconde patrie d'Ovide avait voué à son régénerateur et comme symbole de la force de la Dacie romanisée. [1]

---

[1] C'est envain qu'on a essayé de déplacer la ville de Tomi en Russie, dans la Pannonie, et ailleurs. Les limites des anciens Scythes, Daces, Pannoniens, Illiriens sont encore d'ailleurs, à déterminer.

La confusion des peuples a aussi amené quelque confusion dans la détermination des villes ainsi que de certains personnages historiques. La langue thrace par combien de peuples était-elle parlée? Je me suis déjà demandé si Dioclétien lui même n'était pas un roumain; même en supposant qu'il tirât son premier nom *Diokles* de *Dioklea*, sa ville natale en Dalmatie, on peut encore demander si la forme roumanisée *Diokletianu* ne lui a pas été affublée par un entourage daco-romain.

SIXIÈME CHAPITRE

Écrivains roumains.

De tous les documents de la vie d'un peuple, la littérature est celui qui peut la représenter le plus fidèlement; et où la langue et la littérature ont un caractère national bien marqué, elles deviennent l'indice le plus significatif de sa civilisation.

Nous ignorons absolûment la structure des anciennes langues de la Dacie et de la Thrace; nous ne pouvons donc pas affirmer d'une manière positive si certaines particularités de language qui affectent la grammaire roumaine et qu'on a essayé d'attribuer à l'influence turque, magyare ou slave ne sont pas des survivants de la langue primitive des daco-romains. Quoi qu'il en soit, par son etymologie, par la phonétique et par la morphologie, dans ses lignes essentielles, la langue roumaine rentre bien certainement dans la famille illustre des langues neo-latines. Le voisinage des slaves, qui ont, sans aucune doute, corrompu une partie de la langue, l'emploi de l'alphabet cyrillique pendant des siècles, qui a caché et déguisé au peuple roumain, par une écriture, qui lui était étrangère, une partie de sa tradition, l'effort de plusieurs compilateurs étrangers de dictionnaires et grammaires de la langue roumaine, pour donner jusqu'à la moitié de notre siècle, à la langue roumaine une physionomie allemande, ou slave, ou magyare, et lui enlever sa physionomie latine, ont contribué pendant

un longtemps, à arrêter la marche et le progrès de la littérature roumaine.

Mais le patriotisme de quelques savants roumains qui ont attaqué avec vigueur l'étude de la langue nationale, pour la purger de toute la scorie de formes étrangères qui la déparaient et que le peuple avait dedaignées, avec le sort de la langue, a relevé le sort de la littérature roumaine; tous ces nobles efforts n'auraient, cependant, pas eu de résultats brillants sans le concours d'un triumvirat, de trois nobles écrivains, lesquels, *mutatis mutandis* et avec toutes les reserves, par rapport à la littérature nationale roumaine ont exercé une influence pareille à celle que le Dante et Pétrarque pour la poésie, et le Boccace pour la prose ont eu dans l'élaboration littéraire de la langue italienne. L'œuvre des deux poëtes Héliade Radoulesco et Basile Alexandri et de l'historien Cogalniceanu semble avoir fixé d'une manière définitive le sort de la langue roumaine en l'élevant au rang des langues capables de se développer dans une brillante littérature.

Si on parle encore de quatre dialectes dans la langue roumaine, le *roumanique* ou *valaque*, qui est le plus pur, le moins mélangé, parlé dans la Valachie; le *moldave* ou *moldaveni* parlé en Moldavie et dans la Bessarabie, l'*ardialen* ou *valaque hongrois* parlé en Transylvanie et en Hongrie, et le *zinzar* des Zinzars ou Macédo-Valaques de la Macédoine, la langue noble écrite, la langue nationale, demeure une seule, celle qui a servi aux chants d'Héliade et Alexandri, et aux récits de Cogalniceanu.

Les grands travaux de M. Hasdeu et des transylvains Baritiu, Cipariu, Laurian, Maximu et de Costinescu, Codrescu et Frollo, italien, sur le dictionnaire

de la langue roumaine, en délivrant la langue nationale de ses parasites étrangers qui en avaient menacé l'existence, ont mis en évidence toute la richesse de ses propres trésors latins. [1]

Mais aucune langue ne saurait vivre et d'autant moins créer une littérature vivante, sans l'œuvre et sans le consentement du peuple. Aucune langue ne peut avoir une littérature bien vive, si elle cesse d'être parlée. On a pu s'en persuader dans les temps de la Renaissance italienne, où des humanistes tels que Politien et Pontanus écrivaient en latin avec une élégance qui semblait même avoir dépassé celle de Virgile, Catulle et Horace; et cependant leur exemple n'a point servi à la résurrection d'une langue que le peuple ne parlait plus.

C'est ce que Laurent de Médicis avait admirablement compris, lorsque, pour devenir populaire, il s'efforçait d'imiter la poésie du peuple toscan, et non seulement il composait lui-même des couplets à la manière du peuple, mais il engageait ses amis et protégés, le Politien lui-même, à en faire autant.

---

[1] Un illustre ami nous écrit à propos de la langue roumaine ce qui suit: « Les dissemblances dialectiques sont peu importantes en Transylvanie, dans le Banat et en Roumanie. L'introduction de l'alphabet latin en 1860 a rendu à la langue un véritable aspect latin et l'a faite capable d'un très grand développement. Le livre et le journal la font marcher à grands pas vers sa cristalisation définitive. L'influence des écrivains et de l'Académie surtout sur la langue roumaine est incontestable. L'Académie a aussi le mérite d'avoir restreint la *latinisation* par trop exagéré du lexique roumain, tel qu'il le voulait quelques philologues transylvains. La réaction contre l'invasion des néologismes non légitimes à bien réussi, mais cependant avec une *individualité* propre. Les poetes roumains de la dernière heure, les Cosbuc, les Vlahuta, les Macedonski se sont inspirés du langage populaire et ont parfaitement réussi à donner à la langue roumaine une belle allure, des formes attrayantes, une clarté transparente et une plasticité étonnante. »

La langue roumaine aussi a survécu, comme l'italienne, à la ruine du latin, grâce au peuple, qui a continué à parler et chanter dans sa propre langue; la langue populaire toscane parlé par le Dante, Pétrarque et le Boccace, et ensuite par Laurent de Médicis, Politien, et Machiavel est devenue l'instrument littéraire de plusieurs hommes de génie et a servi pour les poëmes de l'Arioste et du Tasse, pour la prose scientifique de Galilée, la satire de Parini et de Giusti, le dialogue de Leopardi, le roman de Manzoni.

Mais la première grande source inépuisable a toujours été la langue que le peuple italien, au cœur, au centre de l'Italie, a parlé.

De même en Roumanie, lorsqu'on a voulu avoir une littérature nationale, on a commencé par écouter les chansons du peuple. Les petits poëmes de Vacarescu s'inspiraient de cette littérature traditionnelle, lorsqu'il visait au réveil du sentiment national chez les Roumains; Georges Lazar qui, malgré la domination des Phanariotes qui avaient suffoqué l'esprit latin du peuple roumain, osait le premier aborder l'enseignement public en langue roumaine; Héliade son élève, donnant la chasse aux mots étrangers comme à des ennemis de la patrie, pour refaire une langue roumaine toute pure, ne faisaient qu'écouter le peuple.

J'ai eu l'honneur de publier, en l'année 1867, à Florence, dans la *Rivista Orientale*, trois études remarquables de Dora D'Istria (la princesse Hélène Ghica de Roumanie), sur Héliade, sur G. Cretzianu, et sur le chroniqueur Sincaï. Ces écrits d'une illustre compatriote sont, peut-être, ignorés ou oubliés en Roumanie. Je pense donc que l'Italie est en devoir de les rendre, au moins, en extraits, dans leur partie essentielle, au pays d'où ils lui sont arrivés.

« Parmi les poëtes qui brillèrent au commencement de notre siècle les noms de Nicolas et de Jean Vacaresco sont restés populaires. Tout le monde connait en Roumanie le *Printemps de l'Amour* (*Primavera Amorului*) et la *Réforme de ma pendule.* Un laï d'amour de Nicolas Vacaresco donnera une idée de cette école : « Olto, cher Olto ! Fais sécher tes torrents. — Qu'y croissent les broussailles, — afin que je passe à pied. — Olto, fleuve maudit, — Pourquoi viens-tu si troublé? — Pourquoi te précipites-tu comme un *zucéou* (dragon). — Et m'arrêtes-tu, Nice? — Change, change tes eaux. — Tranquillise tes tourbillons ; que je vois tes cailloux. — Voici Nice ! Non, ce n'est pas Nice! — S'il venait le gentil Nice, sa sœur le reconnaîtrait. Oh ! non; qui vient là n'est pas Nice! — O vent, va lui dire que les retards sont mauvais, que Florica s'ennuie, et que son champ reste en jachère. »

« Aux noms des deux Vacaresco on doit ajouter ceux de Mamuleni, auteur des *Plaintes de la Roumanie*, et de Beldiman qui a composé la *Sanglante tragédie.*

Les poëtes roumains de cette période de transition se rattachent directement aux traditions littéraires de la Grèce. Les Hellènes, qui étaient encore à la tête du mouvement intellectuel, essayèrent à la fin de s'en servir pour favoriser le réveil de la nationalité grecque. Aussi, à partir de 1816, l'Hétairie parvint-elle à recruter beaucoup d'affiliés à Yassy et à Bucarest.

À cette époque arrivait dans cette dernière ville un roumain de Transylvanie, qui devait assurer à l'influence latine la direction des intelligences dans les deux principautés.

George Lazar appartenait à cette école qui avait conservé beaucoup plus fidèlement que les poëtes des

Principautés les traditions nationales dans toute leur pureté. A peine arrivé à Bucarest où régnait Jean II Caradja, il s'établit dans les ruines du couvent de Saint-Sava. Les cours qu'il fit en langue roumaine, que le grec semblait avoir bannie des classes supérieures, produisirent la plus vive impression; Lazar disait à ses auditeurs que ce n'était pas vers l'Orient qu'ils devaient tourner leurs regards mais vers cette antique Ausonie, d'où étaient sortis les glorieux vétérans du magnanime Trajan. Aux souvenirs de la Grèce, il opposait les victoires innombrables du peuple-roi. Le nom de Rome était-il moins illustre que celui de Sparte et les fils des Latins n'avaient-ils le droit de n'envier à aucune contrée l'illustration des ses origines? Mais, quand il venait à comparer la nation roumaine aux peuples si nouvellement civilisés qui l'environnaient, aux Magyars descendant des soldats d'Attila, aux Slavo-finnois de la Bulgarie, aux Slaves de la Russie et de la Pologne, son ardeur patriotique lui inspirait des accents éloquents pour exalter cette Italie Orientale chargée de conserver sur les rives du Danube et dans les vallées des Karpathes les grandes traditions de la Ville éternelle. »

« Parmi les jeunes gens, qui se pressaient autour de la chaire de Saint-Sava, Lazar ne tarda pas à distinguer celui qui devait continuer son œuvre, Jean Radulesco, plus connu sous le nom d'Héliade; il est de taille moyenne; son visage est brun; son attitude modeste, et empreinte de quelque indécision. Mais ces yeux réveilent le travailleur dont l'activité infatigable a su embrasser à la fois et les sciences et les lettres. Il lit ses vers d'une voix douce et harmonieuse. Il me semble que je l'entends encore réciter ceux qu'il improvvisa en remontant le Danube avec ma famille.

Nous allions de Giurgevo a Vienne. Il chantait l'Ister, le vieux fleuve des Roumains :

« Génie aux ondes bienfaisantes, Roi des fleuves, protecteur de la Roumanie, Auguste, sévère Ister, tu as porté les Roumains sur ta chevelure majesteuse et pendant des siècles, défendu la patrie et ses lois contre le destin funèste et cruel ; que je te voie maintenant, Ister, calmer tes ondes ; prends le fardeau bien cher, et des tresses humides, fais un berceau; et intacte, vaillante, heureuse, porte la douce Hélène [1] dans le bras paternels et ramène-la bien vite sur les rives de la patrie, au son des fanfares, comme le désire le pays. Et alors, je te promets, o Dieu, une ode semblable à toi, héroïque et grande et une coronne d'or que je déposerai sor ton onde. »

« Ces vers inédits sont écris dans mon album de la main du poëte, le plus célèbre de la Roumanie. À côté de cette page, je trouve cette autre pièce, improvisée par le poëte pendant ce même trajet, pièce dont les paroles s'adaptent à l'air napolitain: *Aggio visto 'na figliola*, que je fredonnais souvent:

« Je l'ai vue, ma petite sœur; elle est si douce et si gracieuse ; c'est un ange de beauté, si tu la voyais, tu ne l'oublierais pas. Elle a des nattes de cheveux châtains, des yeux bleus comme l'azur, son teint est plus blanc que les lys ; si tu la voyais, tu ne l'oublierais pas. Elle est si bonne ; elle est si naïve! elle est si douce la petite colombe, et elle s'appelle Hélènitza ; si tu la voyais, tu ne l'oublierais pas. Dans son sourire la perle, à travers les grenades, blanchit; la paix est entière quand elle parle; si tu la voyais, tu ne l'oublierais pas. Sa stature est élevée, et autour d'elle,

[1] Hélène Ghica.

toutes les grâces volent ; le bonheur l'environne ; si tu la voyais tu ne l'oublierais pas. Elle ne sait même pas la naïve enfant, combien elle est douce et gracieuse ; elle est belle comme sa mère; si tu la voyais ma sœur, tu ne l'oublierais pas (*s'o vedi soro, n'o mai uiti*).

J. HÉLIADE.

11 octobre 1846.

« Si l'on retrouve souvent dans les vers comme dans la prose de M. Héliade une inspiration *lamartinienne*, d'autres passages rappellent qu'il a fait passer dans la langue roumaine quelques uns des mâles poëmes de Byron. Son accent devient énergique quand il salue le drapeau d'azur à la croix d'argent arboré par la Grèce indépendante.

Le poëte qui accueille avec tant d'enthousiasme la régénération de la Grèce, ne peut songer sans douleur aux jours où l'aigle de Trajan planait sur les bords du Danube. Assis sur la tour ruinée de Tirgovist (la famille d'Héliade est originaire de Tirgovist) cette antique capitale des *Domni* de la Valachie, il voit passer devant lui les fantômes des héros de la patrie.

Avec quelle complaisance, M. Héliade peint Michel « le brave des braves » environné de ses lieutenants « vrais fils du Capitole ». Comme j'aimais à suivre avec lui, dans son essor superbe « l'aigle roumaine qui s'élève au delà des monts et dont rien ne borne le vol impérieux », alors qu'au sortir de l'enfance, assis à côté de ma mère, à laquelle je dois le noble goût des lettres, je l'entendais le cœur palpitant nous réciter son poëme. Nous étions tout près de Bucarest, dans la villa du poëte, bâtie à l'italienne, entourée de fleurs et d'ombre, à l'abri de la chaleur tropicale d'une journée de juillet, n'écoutant que sa voix et contem-

plant des yeux de l'esprit les fantômes gigantesques évoqués par son imagination créatrice! J'ai conservé la mémoire de ces instants précieux, et ce n'est pas en vain qu'on m'a enseigné l'amour de la liberté et le culte de ce qui est grand et saint. En prêtant l'oreille aux accents du poëte, il me semblait planer sur les débris de cette tour bâtie par les Roumains des vieux âges et contempler avec un pieux respect « la mousse verdâtre, le granit écroulé, l'arbuste qui gémit au souffle des vents ». Je croyais entendre dans les sourds murmures répétés par les échos des monts les noms des Rodolphe, des Mircea, des Hunyad, des Alexandre-le-Bon, des Étienne-le-Grand et des Michel-le-Brave, héros trop oubliés d'une magnifique épopée, soldats intrépides d'une lutte magnanime que préserva l'Europe du joug abrutissant de l'Islamisme, et qui est une des grandes gloires de la race latine. »

« Lazar étant mort en 1822, M. Héliade le remplaça à Saint Sava où il exerça gratuitement le professorat pendant six années. Grégoire IV (Ghica) qui « faisait renaître partout l'esprit de vie » transforma les ruines de Saint-Sava en collège national. Un second collège fut établi à Craïova et confié à un élève de M. Héliade, M. Campineano. M. Héliade put faire paraître plusieurs journaux et entre autres le *Courrier romanescu.* Mais ce journal n'eut pas une longue existence. Il fut supprimé par ordre de l'empereur Nicolas qui fit occuper lá pays en 1828, occupation qui se prolongea jusqu'à l'avénement de mon oncle Aléssandre X (Ghica, 1834).

« Sous le règne d'Alexandre X (1834-1842) frère de Grégoire, M. Héliade put, avec l'appui constant de mon père, grand bano et ministre de l'intérieur, réaliser une partie de ses plans. *La Société phylarmo-*

nique organisée en 1835 parvint à créer un théâtre national avec le concours de M. Campineano, qui fournit les fonds nécessaires à l'établissement de la Société et d'un écrivain distingué, M. Aristias. Ce fut à cette occasion que M. Héliade traduisit le *Mahomet* de Voltaire, et M. Aristias le *Saül* d'Alfieri. En quelques années, on traduisit du français ou de l'allemand plus de quatre-vingt pièces de théâtre.

« Alexandre X Ghica, désirant vivement la régénération intellectuelle de la Valachie, nomma M. Héliade membre de la curatelle de l'instruction publique et inspecteur général des Écoles. Soutenu par le Gouvernement, le poëte fonda plus de 4000 écoles en Valachie. Dans les tableaux qu'il fit imprimer pour l'enseignement mutuel, il substitua les lettres latines aux caractères cyrilliques et publia un parallélisme entre la langue roumaine et la langue italienne, œuvre capitale destinée à prouver qu'il existe des différences plus notables entre les quatre dialectes du grec ancien enseignés par une seule grammaire qu'entre le français, l'espagnol, l'italien et le roumain. Ces quatre langues disait-il, doivent être considérées comme des dialectes du latin et on pourrait les apprendre avec facilité à l'aide d'une seule grammaire. »

« Tandis que M. Héliade travaillait avec tant d'ardeur à réveiller l'amour des lettres parmi les Valaques, M. Asaki suivait la même ligne en Moldavie. Assurément M. Asaki ne peut nullement être mis comme poëte et comme publiciste sur la même ligne que M. Héliade. Cependant il a contribué à répandre parmi les Moldaves le goût des habitudes intellectuelles par la publication de plusieurs revues scientifiques ou littéraires, tels que l'*Abeille roumaine*, l'*Osiris*, etc. M. Héliade et M. Asaki eurent pour auxiliaires des

écrivains dont plusieurs se sont trouvés depuis dans des camps fort différents. Pendant que, vers les commencements du règne de Barbou I, Stirbey, M. M. Nicolas Balcesco et Lauriano faisaient paraître à Bucarest le *Magasin historique*, le prince Jean Ghica, l'historien Michel Cogalniceanu, et le poëte Basile Alexandri rédigeaient à Yassy le *Progrès*.

« M. Asaki, qui appartenait à une époque un peu antérieure aux événements auxquels ont pris part ces trois écrivains, a fait ses études en Italie. Dès 1812, il saluait dans une ode la terre natale de ses aïeux ; il aimait, disait-il, à contempler, avec orgueil, la colonne de Trajan, monument des triomphes des Romains dans la Dacie, à baiser la poussière des tombeaux de ses ancêtres et à s'instruire dans leurs vertus. Les poésies de M. Asaki, moins connues que ses recueils périodiques, ne sont pourtant pas dénuées de mérite. On trouve dans ses fables un laconisme essentiellement latin, qui rappelle la concision de Phèdre. « D'un front hautain et fier, un épi vide accusait un autre épi plein de grains de trop pencher à terre. Il disait souvent à son voisin : « C'est risible et drôle, de te voir incliner la tête si bas. Aussitôt l'épi lourd répondit à cette querelle : « Je ne désire point changer, et relever mon front, quand il serait tout vide. » Les Roumains appartenant à la même civilisation que les Italiens et les Français, ont comme les compatriotes de Phèdre et de La Fontaine, excellé dans la fable. Un apologue célèbre de M. Héliade (Le jardinier, la ronce, la traînasse et les fleurs) a produit, un jour, autant d'impression qu'un événement politique. Un moldave M. Donici, et un valaque, M. Alexandresco, ont aussi cultivé avec talent ce genre de littérature, si bien approprié à l'esprit satirique des peuples novolatins. »

Parmi les régénerateurs littéraires de la nation roumaine, Dora D'Istria a fait une place très honorable au poëte Georges Cretziano.

« Les Latins du Danube, écrivait-elle en 1867, ne sont pas plus décidés que les Lombards et les Vénitiens à sacrifier leur nationalité. Ils ont conservé dans des tribulations qui épouvantent l'imagination la moins mélancolique, la covinction qu'ils appartiennent à une des races les plus illustres de notre continent, à cette race qui a produit les plus grandes individualités de la société chrétienne: Dante, Christophe Colomb, Galilée, Raphaël, Michel-Ange et Napoléon. Le légitime orgueil que leur inspire une pareille origine n'est guère de nature à les disposer à une abdication spontanée de leurs traditions et de leur esperances.

Il serait, en effet, plus difficile aujourd'hui que jamais de leur faire illusion sur l'histoire de leurs ancêtres.

Des historiens et des poëtes éminents ont secoué la poussière des vieilles annales et réveillé l'ombre des héros de la patrie. Les Pierre Maïor, les George Sincaï, [1] les Giorgovici, les Samuel Klein, les Chichendela, promoteurs de la régénération littéraire, ont eu de notre temps de dignes continuateurs de leur œuvre.

« C'est avec une vive satisfaction que j'ai retrouvé dans les *Mélodies intimes* de M. Georges Cretziano les inspirations patriotiques, qui ont mérité une juste renommée aux Chichendela et aux Héliade. Assurément, M. Cretziano n'est pas comme poëte à la hauteur du chantre inspiré du *Séraphin*. Mais la muse qui dicte

---

[1] Le Censeur autrichien, après avoir lu l'admirable histoire de Sincaï en vit bien la portée: « L'auteur, dit-il, mérite la potence, et le livre le feu. »

ses vers est bien la même qui répétait aux oreilles de M. Héliade sur les ruines de la tour de Tirgovist les noms des Râdu Negru, des Mircéa, des Hounyad, des Michel, des Buzesco, des Farkas et des Calophiresco, le *Chant des Bardes sur le tombeau de Mircea-le-Vieux.* M. Cretziano évoque à son tour les mânes des invincibles défenseurs de la « terre roumaine. »

« Chantez avec des lyres, avec des harpes ; le héros vous écoute, et son ombre respectée apparaît parmi nous ; elle vous appelle à de grandes actions, aux sacrifices, aux épreuves, si vous voulez qu'on vous nomme les fils des Mircéa. » J'aime cette manière de rappeler la mémoire des âmes magnanimes.

— Aucun type ne pourrait être mieux choisi que le vainqueur de Rovine comme modèle d'activité courageuse et intelligente. Environné d'ennemis et de périls, l'intrépide *Domnu* ne désespère ni de sa cause, ni de son pays. S'il fait parfois aux circonstances des concessions qui peuvent paraître exagérées, il n'a d'autre but que d'attendre l'occasion d'une revanche éclatante. Quand la chrétienté semble succomber entière aux champs de Kossovo (1389) et de Nicopolis (1396) Mircéa, dans un isolément sublime, tient tête au foudre « de l'Islamisme (Bajazet), le force de repasser le Danube et le poursuit jusque sous les murs d'Andrinople. Le souvenir de ces jours glorieux suggère à M. Cretziano une patriotique invocation : « âme de Mircéa ! Par ton souffle sacré, viens encore une fois allumer dans ta chère patrie, l'étincelle libératrice. »

« M. Cretziano ne peut vivre éloigné de sa terre natale, sans que son image splendide apparaisse dans ses songes :

« Je m'égare dans des routes étrangères, éloigné de mon chemin ; je passe ma vie dans les sanglots ;

j'ai mouillé mon pain de mes larmes: si même le pain y était amer, j'aimerais mieux pourtant être dans mon pays. »

Le poëte ne peut résister plus longtemps à la puissance de ses souvenirs. Il s'embarque sur le Danube et se dirige vers la Roumanie. Il salue de loin ce banat de Craïova, [1] qui vit renaître la nationalité roumaine après les grandes invasions des barbares; il contemple avec amour l'embouchure du Jiù qui descend de la Transylvanie, entre dans le pays des braves » par le pas de Vulcan et tombe dans le fleuve vis-à-vis de Rahova. Bientôt gronde le sauvage Olto, l'Aluta des Romains, qui arrose des rives enchantées et sur les bords duquel naissent les « hommes aux vingt-quatre dents » redoutés des despotes de Stamboul. A mesure que se déroulaient ces paysages connus, l'enthousiasme s'emparait du poëte: « Un hymne, o ma lyre, il s'écrie; car me voici enfin, au terme vers lequel mon âme volait sans cesse; car, enfin, je respire cet air qui enivre, et je vais revoir bientôt les êtres les plus chers. — Va, va plus vite, cité flottante, et jette ton ancre au port fortuné, où je rencontrerai les êtres bien-aimés qui souffleront la chaleur dans mon âme refroidie. — O monts de la Roumanie! o vallons verdoyants! o majestueux Danube! Du fond du cœur je vous salue; en vous voyant je me berce de songes dorés; un jour comme celui-ci me fait oublier bien des maux. »

« En écrivant ces vers, le poëte aperçoit au

[1] Craïova a été fondée par un prince roumain, le redoutable Kral Jean Asan, souverain du rouyaume valaco-bulgare, auquel le Pape Innocent III envoya la couronne d'épines de Jesus-Christ en lui proposent le trône des Césares de Constantinople s'il voulait reconnaître son autorité.

bord du Danube Turnu Severinului (tour de Sévérin) qui rappelle un des événements les plus mémorables de l'histoire nationale. C'est là que les Roumains abordèrent pour la première fois dans le pays des Daces sous les ordres de l'invincible empereur que le moyen âge catholique ne consentait pas à laisser en enfer et dont la mémoire est restée si populaire en Roumanie qu'il est devenu un personnage à la fois céleste et appartenant à l'humanité; on trouve partout des champs qu'on appelle: *pratul Trajanului, campul Trajanului;* Trajan est le Romulus, le type de la nation roumaine; la voie lactée est son chemin, le tonnerre sa voix etc. — Au-dessous de Turnu, on découvre les ruines du pont gigantesque qui fut détruit par Adrien. Plus tard le romain Sévérin y fit construire une tour. Cette localité a vu plus d'une fois les Latins orientaux tenir tête aux plus redoutables ennemis. Au 6e siècle ils y repoussèrent les assauts des Huns.

M. Cretziano n'a pas oublié ces luttes glorieuses. Le souvenir des hauts faits de ses ancêtres toujours vivant dans son cœur, le remplit d'espérance. Il aime à percer les voiles de l'avenir et à prédire à son pays une destinée qui le consolera amplement des épreuves et des douleurs du passé:

ODE À LA PATRIE:

« Sors de l'ombre épaisse, étoile de mon pays! ceins ton front de belles fleurs blanches! — Fille de la vieille Rome, o ma patrie, tu as assez soupiré dans la tristesse et dans l'humiliation; tu es maintenant appelé à un meilleur sort; la gloire t'appelle; marche vers elle! — Tu es trop fière, tu es trop belle pour suivre un chemin couvert d'épines; tu mérites des arcs de

triomphe et des couronnes; autrefois ta mère romaine élevait radieuse son front de Titan; sois donc grande comme tes pères. Que te manque-t-il, noble vierge? Le soleil t'inonde de sa douce lumière; les monts te couronnent de leur verdure; le Danube t'entoure d'une ceinture d'azur; et dans nos âmes ne s'éteint pas la flamme, la flamme allumée par ton amour. — Veux-tu des légions pour ta défense? tes fils se comptent par milliers, par millions; ils ont des bras nerveux et des âmes mâles. Veux-tu comme autrefois les voir, sur le champ d'honneur, cueillir le laurier? Oh! le Roumain meurt, il meurt avec plaisir, quand tu le souhaites. — Veux-tu que nous te chantions la *doïna* amoureuse? Notre langue est harmonieuse et douce; mais notre cœur est plein de feu; car tes vierges sont plus belles que les houris qui dans les cénacles divins, entourées de rayons, chantent, rient et dansent. Nos mains prendront l'épée et la lyre; grâce à l'une ou à l'autre, o patrie roumaine, grandira ta renommée; plusieures nations furent sémées dans le monde; mais parmi elles tu es la plus grande. Toute ma vie je veux chanter pour toi, etc. »

« On trouvera, peut-être, en lisant cette ode que l'auteur s'est trop laissé entraîner par un enthousiasme pindarique. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il considère la Roumanie dans le magnifique ensemble de son histoire qui se confond avec celle du peuple-roi. Aussi nomme-t-il Trajan à côté de Stefan-voïvoda et de Mircéa. Les héros de Resboeni et de Rovine sont à ses yeux les héritiers du vainqueur des Daces. »

« Quoi qu'il ne puisse entrer dans la pensée d'attribuer à M. Cretziano l'influence qu'a exercé M. Héliade, ses poésies ont comme les écrits du plus célèbre des poëtes roumains le mérite de caractériser une si-

tuation. M. Héliade nous montre la Roumanie faisant un puissant effort pour reconstituer sa langue en même temps que sa nationalité et se rattacher à la grande famille des nations novo-latines. Lorsque M. Cretziano publie son recueil, ces aspirations, longtemps traitées de rêves, se réalisent, et on voit s'ouvrir une ère nouvelle qui transformera les principautés en Roumanie. »

Pour les poëtes patriotes de la renaissance roumaine, la poésie et l'histoire se tiennent de bien près. Héliade Radulesco lui-même a publié une Histoire populaire des Roumains, ou *Dacie et Roumanie.* L'historien puise abondamment comme le poete à la légende consacrée par la chronique et par le chant populaire.

Les chroniqueurs roumains ont rendu les plus grands services à la cause de la patrie ; et il y en a toute une série ; Dora D'Istria s'est arrêtée à Georges Sincaï, le dernier devancier des modernes Cogalniceano V. A. Ourechia, Xénopol et le successeur des anciens grands chanceliers Radou Greceani et Miron Costin, ainsi que du neveu de ce dernier Nicolas Costin. « George de Sinca, docteur en philosophie, l'auteur de la *Chronica Romanilor*, écrivait-elle, est né en Transylvanie, le 28 février 1753. Sa famille figure avec honneur dans les annales du clergé roumain. Dans sa jeunesse, il avait visité l'Italie, voyage indispensable pour éclaircir la question, alors assez obscure, des origines nationales. Quand il revint dans son pays, en 1780, il fut d'abord nommé proviseur du collège de Blaj, puis directeur des écoles roumaines de Transylvanie, enfin censeur à l'Université de Hongrie. Cependant, dans un moment où les idées de la philosophie française causaient de l'inquiétude aux gouvernements, son patriotisme ne tarda pas à exciter la défiance de tout ce qui

craignait la résurrection du sentiment national dans les montagnes de l'antique *Dacia mediterranea.* Sincaï fut obligé de renoncer à ses fonctions et de se retirer dans un village de la Hongrie. Mais un homme de cette trempe n'avait aucun besoin de la bienveillance du pouvoir pour continuer une œuvre qui absorbait toutes ses pensées. Une fois disgracié, il s'occupa pendant trente quatre ans d'une seule affaire ; écrire les annales du peuple roumain. On se fera une juste idée de la difficulté d'un pareil projet quand on réfléchira qu'elle était entreprise par un homme pauvre, isolé et suspect; qu'il s'agissait d'un sujet complètement inexploré et qu'il fallait chercher les titres d'une nationalité alors privée de protecteurs, dans les historiens turcs, hongrois, polonais et russes. Il était encore plus important de découvrir dans la poussière des monastères, dans les archives publiques et privées les trente volumes de documents que Sincaï avait annexés à sa chronique. Encore, s'il eut été uniquement question d'une grande époque de l'histoire des Roumains! Mais non ; l'infatigable historien commence au temps où Décébal défendait le territoire des Daces contre la conquête romaine, et il ne s'arrête qu'en 1739. On comprendrait ce prodigieux travail si Sincaï n'était qu'un actif compilateur, un véritable bénédictin. Mais, c'est, au contraire, un écrivain dont la langue est naturelle, animée et populaire, un critique d'un discernement admirable, un des créateurs de la grande école historique qui a donné au XIXe siècle les Augustin Thierry, les Macaulay, les Ranke, les Prescott. Si l'on se rappelle qu'il a été conduit à cette méthode de 1790 à 1808, c'est-à-dire à une époque où aucun des travaux de la critique contemporaine n'avait vu le jour, et lorsqu'un esprit fort borné régnait parmi ceux qui

écrivaient l'histoire, l'admiration s'ajoutera à l'étonnement. En Angleterre ou aux États Unis, Sincaï aurait dû à la publication de son œuvre immense la gloire et la fortune.

Sous le sceptre d'un souverain étranger, son zèle pour l'histoire nationale lui mérita des persécutions et des fers. Quand il voulut faire paraître son manuscrit, en 1808, l'I. et R. Censeur écrivit à la marge du livre: *opus igne, auctor patibulo dignus.*

Rien ne découragera l'âme magnanime de l'historien de la Roumanie. Cachant dans une besace son chef-d'œuvre proscrit, il conserva précieusement ce trésor jusqu'à l'heure de sa mort (1820), en l'augmentant chaque jour de précieuses découvertes. Si la persécution n'a pu triompher de l'admirable énergie de cette ferme intelligence, elle a, du moins, étouffé sa pensée autant qu'il était en son pouvoir.

Trente volumes de son vaste travail, qu'il nommait lui-même « la moelle des historiens » ont complètement disparu, perte d'autant plus douloureuse qu'il faudrait une génération d'érudits pour refaire le travail de ce patriote infatigable et qui porta dans la science l'héroïsme de ses glorieux ancêtres. La partie principale de son œuvre, la *Chronique des Roumains*, serait encore dans l'oubli, si un prince qui a donné à son pays la liberté de la presse, le dernier *domnu* de Moldavie, Alexandre Grégoire I Ghica, n'eût fait publier à Yassy en 1835 les trois volumes in 4° de la Chronica Romanilor. »

Dora d'Istria, dont les trois écrits que je viens d'exhumer montrent combien son esprit, malgré ses larges vues humanitaires, était fortement attaché aux souvenirs de sa jeunesse, de sa famille et de sa patrie, poursuit son étude sur Sincaï en relevant le mérite de

plusieurs travaux historiques qui ont paru en Roumanie après la *Chronica romanilor* :

« Les écrivains qui s'occupaient de l'histoire nationale publièrent, d'abord, soit en Valachie, soit en Moldavie, des journaux et des recueils, où, comme plus tard, dans le magnifique recueil intitulé *Revista romana*, les sujets historiques se mêlaient aux sujets littéraires. En 1829, commença en Moldavie, à Yassy, la publication de l'*Albina romanesca.* Monsieur Zacharie Corchalechi fit paraître a Bude la *Biblioteca Romanesca.* C'est dans ce recueil que parut la *Vie de Michel le Brave* par M. Damascène Bojinca. À mesure que le sentiment national se développait, la vie du valaque patriote qui avait rassemblé à l'ombre de son sceptre toutes les provinces roumaines et qui, victime d'une odieuse trahison, avait versé son sang pour la Roumanie, devait occuper de plus en plus les intelligences. Le *Glaneur moldo-valaque*, rédigé à Yassy (1841) par des Roumains et par des Français, M. Assaki, M. et Mme Adèle Hommaire de Hell, donne une idée assez exacte du mélange qu'on trouve dans ces premières publications.

Tout en essayant de créer un organe des aspirations nationales, on s'efforçait par quelques publications exclusivement historiques de réveiller les souvenirs d'un passé qui n'était pas sans gloire. En Valachie, M. Grégoire Plessoeano publiait son *Aperçu sur l'histoire roumaine* (Bucarest 1825) et, en Moldavie, l'aga George Assaki deux tableaux de l'histoire de Moldavie (Yassy 1834). »

Après avoir fait mention de quelques autres publications historiques, Dora d'Istria arrive enfin à l'*Histoire des Roumains* de Laurianu (Yassy 1853) et à l'*Histoire de la Dacie* de Cogalniceano ; et à propos de

celle-ci, elle observe : « Quoique le nom de la *Dacie* figure au commencement du titre de l'ouvrage de M. Cogalniceano, cet ouvrage est moins une histoire des Daces, histoire qui dans l'état imparfait de nos connaissances sur les populations thraces offrirait encore tant de difficultés, qu'une histoire du royaume valaco-bulgare et de la principauté de Valachie. Au temps de la splendeur du royaume valaco-bulgare, les ancêtres de ces Roumains avaient assuré aux Latins une position si considérable dans la péninsule que le fier Innocent III qui faisait trembler les rois, s'empressait de leur rappeler leur « origine roumaine » et malgré leur nombre, les masses finno-slaves obéissaient à leur influence. M. Cogalniceano montre la principauté de Valachie relevant le drapeau latin au moment où il fléchit dans les mains des souverains valaco-bulgares. »

L'œuvre de Cogalniceano est maintenant continuée brillamment et avec obstination par le professeur V. A. Ourechia ; lui aussi aime et se passionne pour les anciennes légendes, traditions, chansons et chroniques. Déjà 12 grands volumes de son *Histoire de la Nation Roumaine* ont paru. Il a deux oreilles toujours prêtes à écouter, l'une les grandes voix du passé, l'autre les cris d'appel de l'avenir.

Pendant qu'il travaille avec fougue (c'est de lui que les Universités italiennes, dès l'année 1860, ont reçu les premiers boursiers roumains; c'est à lui et à Cogalniceano que l'on doit la création de l'Université de Bucarest, une foule d'institutions, de sociétés patriotiques, des livres de propagande) non seulement il raconte bien l'histoire de son pays qu'il connait à fond, mais il contribue à la faire, à l'ennoblir, en peuplant de grands rêves son œuvre unificatrice ; il

commence par l'union des frères roumains, il continue par l'union des frères latins : et lui, si détesté par les Magyars, il rêve d'une fédération carpatho-balcanique, où Magiars et Roumains trouveraient le grand secret de cette pacification nécessaire à la sécurité de la péninsule orientale. En attendant, lui aussi, le grand historien de la Roumanie, recueille pour nous des légendes populaires, et il se complait de nous apprendre qu'elles ne sont point isolées, qu'elles ressemblent à d'autres contes populaires latins, comme, par exemple, celle qu'il a intitulée : *Soyez unis!* On la croirait fleurie sur les lèvres de Mistral, un conte populaire de la Provence, frais et sain, mais avec une saveur et un parfum d'Orient qui la caractérise davantage ; cette légende satyrique roumaine rappelle à la fois la fable aesopienne (les Grenouilles qui demandent un Roi) la fable russe de Kriloff (le brochet, l'écrévisse et le héron qui traînent le même chariot) le chant populaire toscan de la jeune fille qui ne trouve jamais dans la semaine un jour propre au travail ou une parabole de l'Évangile.

« Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, pas une goutte de pluie n'était tombée dans la campagne poudreuse. La terre baillait de sécheresse comme l'ivrogne à la bonde d'un fût et les blés à peine sortis de terre jaunissaient à vue d'œil comme la fille qui a bien peur de coiffer Sainte Cathérine.

— Malheur à nous, *Jupan Iudetz* (seigneur juge, maître-bourgmestre)... Que devenons-nous si cette maudite sécheresse dure seulement une semaine encore ? disaient les villageois de Gura-Vaï, espérants que les gouvernants, le Judetz et les 12 Pârgari (Conseillers) déboucheraint, selon leur devoir, les gouttières du ciel et qu'il pleuvrait et que la terre assoiffée se rafraîchirait.

— Bien sûr, qu'il n'est pas pour rien Judetz. C'est pour des prunes que nous lui aurions octroyé sa belle crosse ciselée ? Et que font donc les 12 pârgari ? Faudrait bien qu'ils nous donnent de la pluie à temps!

À la vérité, ils ne dormaient pas sur un lit de roses, le Judetz et les 12 pârgari !.... Que n'avaient-ils tenté ?

Ils s'en étaient allés tous là-bas à Curtea de Argesch, où vivait la baba (*vieille*) Moaca, celle qui, a raison de 2 pièces d'or par an, allume les cierges aux lanternes des tombeaux dans le cimetière du monastère et les parfume avec de la mirrhe et de l'encens aux grandes fêtes carillonnés, la baba Moaca, celle qui fait cuire le pain bénit et prepare la *coliva* (gâteau funéraire, comme le *pinda* des funérailles indiennes) au miel odorant et aux noix pelées, blanches comme les flocons de neige.

— Mère Moaca, que faire ?... Il ne pleut pas.... La campagne arde comme le cœur du gueux à l'heure de la joie.

— Eh bien, jupon Judetz, il nous faut délier les nuages, vu que les ennemis les ont liés et que le pauvre roumain a des ennemis autant que le grand chêne porte ombre....

— Délie, délie, mère ! Nous te donnerons autant de mesures de blé et de quenouillées de chanvre battu qu'il y a d'hommes dans notre village....

Mais le vieille sorcière ne parvient à arrêter les nuages ; sa formule d'invocation :

> Nuage, nuagelet
> Emplis nos ornières,
> Gonfle nos ruisseaux,
> Reverdit nos champs,

demeurent sans effet; la vieille suppose que dans le village, une jeune fille s'est laissée embrasser par un

gars le Vendredi Saint. Alors le bourgmestre s'en va avec tous les villageois, chez le père Onuphre, l'archimandrite du monastère de Curtea de Argesch, et lui demande la pluie, qui s'obtiendra peut-être en promenant les images et les reliques aux champs, et en priant Dieu d'ouvrir les cataractes du ciel; mais le rusé père Onuphre demande à l'assistance en quel jour de la semaine on veut avoir la pluie.

« — Est-ce pour demain lundi ?

— Dieu nous protège de la pluie, pour demain lundi, révérend père, s' écrièrent plusieurs hommes d'un coin de l'église. Nous avons mis le feu à nos fours à poteries... La pluie nous ferait grand dommage si elle ne tardait d'un jour.

— C'est bien, c'est bien... alors ce sera pour mardi?

— Ah non, ah non, mon Révérend! Pas de pluie mardi puisque demain nous finissons de faucher l'herbe et il y en a si peu cette année, que ce serait un vrai malheur que la pluie nous attrape avant de l'avoir ramassée.

— Soit — nous allons donc prier Dieu de nous octroyer la pluie mercredi.

— Ah, mais non; que deviéndrions-nous, les filles, s'il pleut mercredi? Vous savez bien que mercredi c'est jour de marché à Argesch. Nous y allons vendre quelques pauvres œufs et poulets et nous mettons nos belles jupes... Laissez donc la pluie pour jeudi.

— Entendu, les filles; il pleuvra jeudi...

— Qu'est-ce qu'elles savent les filles? s'écria une bande d'enfants... La pluie, jeudi! Le jour que le diacre nous donne camps... Le seul beau jour du Bon Dieu que nous pouvons jouer aux osselets, nous amuser un brin... »

« — Laissez venir à moi les petits enfants » a dit

notre Sauveur, répliqua le père Onuphre, souriant malicieusement... Le jeudi est aux enfants. Allons c'est décidé, ce sera pour vendredi.

— Mais, comment donc! vocifèrent d'autres gens. C'est vendredi que nous posons les fondations de l'église Poïana Verte. Faut-il que nous, les maçons, nous mourions de faim pour le bon plaisir des laboureurs?

— Allons, allons, ne nous fachons pas! Pas de pluie vendredi? Qu'à cela ne tienne. Il y a samedi aussi.

— Oh, père Onuphre! Pensez donc, c'est le samedi que nous blanchissons nos trois quatre nippes; se peut-il que nos hommes ne changent de linge le dimanche, parceque la pluie nous a empêché de le sécher?

— Pour sûr, ajouta jupan Vrajba et justement samedi il faut que je porte a la caisse du district les impôts sur le vin... Je ne tiens pas à être crotté comme un chien et à me rendre malade à mon âge!

— Alors, bonnes gens, vous ne permettez au bon Dieu de faire pleuvoir que le dimanche?

— Jamais de la vie, s'exclamèrent précipitamment le bédeau et le diacre. Et l'église? Il n'y aurait rien de rien, à la quête, s'il pleuvait le dimanche!

— Bonnes gens, Chrétiens fidèles, c'est entendu. Il ne pleuvera ni lundi, ni mardi, ni mercredi, ni jeudi, ni vendredi, ni samedi, ni dimanche... Mais puisque vous n'en voulez pas, de la pluie, pourquoi tourmentez-vous le *Judetz* et les 12 *pârgaris?*

Vous reviendrez et je sortirai les icônes et les saintes reliques, lorsque vous serez d'accord, car Jésus Christ a dit dans le Saint-Évangile: « Quand vous serez réunis en mon nom pour prier, je vous accorderai ce que vous désirez ».

La portée de ce délicieux conte ou apologue satyrique s'étend à tout les temps et à tous les pays; mais on devine comment et pourquoi M. Ourechia a pris si grand soin de l'emprunter à la tradition et de nous le raconter avec tant de grâce. Nous, peuples latins, surtout, devrions l'apprendre par cœur et en faire notre profit.

La richesse des traditions populaires roumaines est immense, on dirait presqu'inépuisable; en dehors des recueils de chants, légendes, contes, superstitions, que nous devons déjà aux soins d'Alexandri, de Gaster, Flechtenmacher, Djuvara, Bancila, Burada, Fundescu, Georgéan, Grandea, Farnic et Barseanu, Ispirescu, Marianescu, Panu, Petrini, Popescu, Slavici, Stancescu, Theodorescu, Tocilescu, Cratiunesco, Baronzi, Hintescu, Marian, et de tant d'autres, la mine est encore bien loin d'être épuisée. Mais ce qu'on a déjà pu en tirer, pour féconder la littérature et surtout la poésie moderne nationale roumaine, montre combien la sève de vie du peuple roumain est puissante.

C'est le peuple qui a inspiré les grands poëtes et les grands historiens de la Roumanie; les grands poëmes épiques de la littérature roumaine actuelle, la *Mihaida* de Héliade, la *Traianida* de Bolintineanu, la *Negriada* de Densusanu se fondent sur des traditions populaires.

Mais aucun des grands poëtes de la nouvelle Roumanie n'a, peut-être, puisé plus largement à la source de la poésie populaire que Basile Alexandri, auquel nous devons aussi un recueil de *Ballades et chants de la Roumanie* (Paris, 1855). Les anciennes ballades héroïques moldo-valaques, les *doïnas* amoureuses et patriotiques, et les *horas* douces et legères, comme la danse qu'elles accompagnent ont pénétré, nourri et en-

flammé son âme poétique, et en ont fait le poëte de prédilection de la Roumanie, et comme auteur de l'hymne populaire de la race latine, (*Cantecul gintei latine*, couronné en 1869 à Montpellier), le poëte bien-aimé de tous les Latins. Personne n'a fait plus que lui pour répandre la langue populaire et en faire une langue noble et littéraire, par le chant, par le théâtre, par l'enseignement; le ministre du Roi Charles à Paris, en chantant noblement avec l'âme de son peuple, a contribué puissament à l'élever et à le civiliser, comme il avait été l'un des premiers, en 1848, à travailler pour son émancipation; ayant donné la liberté a ses paysans sur ses terres de Mircesci, près de Bakau, en Moldavie (où il était né en 1821), son exemple fut suivi par 991 autres propriétaires; et ce n'est pas son moindre titre de gloire (ainsi que pour le poëte italien Giosuè Carducci l'admiration consciente et intelligente de la Reine Marguerite), le culte que la Reine Élisabeth de Roumanie, *Carmen Sylva*, a voué à sa mémoire. Tout ce qui a été écrit de plus beau sur Alexandri est de la main de la reine poëte; je vais donc ici en reproduire les passages qui me semblent rendre mieux le sentiment de toute la nation roumaine, qui vibre dans la plus harmonieuse des âmes:

« C'est le cœur gonflé de larmes, écrivait Carmen Sylva, après la mort du poëte, que je reprends la plume pour rappeler en prose, si c'est possible, quelques unes des douces légendes en vers du bien aimé poëte, dont la jeunesse et la joyeuseté semblaient éternelles, dont la bouche d'or était intarissable. Je vois encore ses grands yeux lumineux, son sourire montrant des dents superbes, quand il remplissait les soirées d'autômne au chateau de ses récits, égayant les vieux, intéressant les jeunes, amusant les enfants. Il était le plus beau

conteur de nos jours, aimable et calme, prenant la vie du bon côté. Il m'a donné le petit bijoux *Mosch et Baba*, après m'avoir dit adieu, le chapeau à la main, le manteau sur les épaules. Sa femme me l'a décrit dans son sommeil dessinant en l'air, en souriant. Pour lui la vieillesse se faisait gracieuse; la mort est venue avant les affreuses douleurs qui le menaçaient comme une grande faiblesse.

Toute sa vie a été harmonie et rayons.

Il m'a dit que lui aussi avait eu la faiblesse d'écrire des vers tristes, mais qu'il les avait tous brûlés.

Il ne voulait laisser de lui qu'un sourire.

De sa douce main il a souvent écarté le voile noir de mes pensées; il me faisait voir le ciel bleu et la prairie jonchée de fleurs. Il était indulgent comme la vieille dame, à côté de laquelle il était un jour assis pendant qu'on jouait une valse et que la jeunesse dansait. Il déplorait la légèreté, cause de tant de souffrance. Elle de sourire doucement en disant: « Qui n'a pas eu une valse dans sa vie! »

Le drame de la sienne a été suave; la femme qu'il aimait est morte entre ses bras pendant le lever du soleil resplendissant au moment d'entrer dans la baie de Constantinople. Il lui a dédié des vers que toute la Roumaine sait par cœur: « Oh toi qui est perdue dans la noire éternité, Étoile douce et radieuse de mon âme, te souvient-il quand nous fûmes tout-seuls dans le monde, toi et moi? »

Alexandri nous racontait l'année '48, où lui aussi avait pris part au grand mouvement contre le gouvernement de Michel Stourdza. Menacé d'être enfermé dans un couvent (la prison des têtes chaudes de ce temps): « Je me suis sauvé bravement et j'ai moi aussi mangé le pain amer de l'exil chez Véfour et les

frères provençaux ». Le sourire malin qui accompagnait ces mots leur donnait un charme inexprimable. Lorsqu'il parlait de sa Lunca, on nomme ainsi un versant de colline boisé donnant sur une rivière, il rayonnait de bonheur. Tout son bois était rempli de fées, de gnomes, d'êtres charmants et bienfaisants. L'hospitalité de Mircesci est regrettée par tous ses amis. Il adorait le soleil et le faisait entrer à flots dans son cabinet de travail :

— Maître, où vous trouverais-je à l'hôtel ? Je ne sais pas votre numéro, lui disait un jeune artiste qu'il protégeait.

— Où tu verras le plus de lumière, frappe, mon enfant.

Il m'a dit qu'une seule fois dans sa vie, il a eu peur de mourir; c'est lorsqu'il eut découvert dans les montagnes, chez des pâtres, la merveilleuse [1] légende de Mioritza et qu'il avait un grand chemin solitaire à faire pour rentrer chez lui et pour pouvoir l'écrire. Il se sentit porteur d'un lingot d'or. Il avait peur de mourir ayant trouvé ce trésor. Il s'en allait par monts et vaux, écoutant battre le cœur du peuple, chantant son chant, raccordant les fragments. Il m'a raconté comment n'ayant trouvé que deux morceaux d'un chant populaire, il avait composé le milieu, lui-même. Un soir il remontait le Danube en bateau; il aperçut dans les roseaux du rivage un groupe de soldats près d'un petit feu. Ils chantaient. Alexandri tend l'oreille, toujours éveillé pour entendre. Ils chantaient cette même chanson avec sa mélopée monotone et mélancolique, et

---

[1] Vraiment merveilleuse, poétique à la fois et patriotique, où l'élan lyrique et la grandeur épique se rencontrent dans une œuvre de perfection.

voilà-t-il pas qu'ils chantaient ses propres vers, mot-à-mot, comme il les avait écrit! Il fait arrêter le bateau, il se précipite au rivage.

— D'où as-tu ce chant?

— Mais de mon père!

— Et ton père d'où l'avait-il?

— De son père.

On comprend la joie du poète qui avait senti et restitué les vers oubliés, sans un changement. D'autres passent par où le poète a passé, mais leurs yeux ne voient pas, leurs oreilles sont fermées. Ils ne trouvent rien, et disent que c'est une invention, une mystification: « Nous ne voyons rien, donc il n'y a rien ».

« Ses histoires de Bohémiens étaient délicieuses. Il avait eu, étant enfant, un petit compagnon tzigane qui s'appellait comme lui, Basile, *Vasile Poroineanu.* Il était ce qu'on nommait autrefois aux cours allemandes son *Prügeljunge;* c'est-à-dire qu'il recevait les coups destinés à son jeune maître. Ils firent ensemble tout ce que les jeunes garçons entreprennent, et Vasile était battu pour tous les deux.

Lorsque le prêtre donnait à Basile Alexandri soixante ou cent génufléxions à faire comme pénitence, celui-ci restait tranquillement au lit, appelait son ami, lui donnait un peu d'argent et lui faisait faire les génuflexions à sa place, un exercice très fatiguant puisqu'il faut toucher la terre de son front. Parti pour Paris, il avait perdu de vue son ami intime. De longues années après, un matin qu'il déjeunait dans son jardin, il vit venir à lui un tzigane dans de larges pantalons en nankin jaune. Il le reconnut immédiatement; c'était Vasile, Vasile Poroineanu! Il fut traité comme un frère; rien n'était assez bon pour lui dans la maison. Le lendemain matin on vient

annoncer au maître que son hôte a disparu sur le meilleur cheval de son écurie! Alexandri, ravi, ne permit jamais qu'on le poursuivit: « Le tzigane est né voleur; il doit voler! il ne faut pas me le gâter! » Le cher ami ne se montra plus; ce fut la dernière rencontre.

Alexandri décrivait la joie folle des tziganes à l'affranchissement des esclaves! Ils furent ivres morts pendant trois jours; mais, lorsqu'il s'agit de gagner leur pain, ils revinrent par centaines, suppliant qu'on les reprit: ils ne savaient que faire de leur liberté et même le fouet leur semblait plus doux qu'elle!

Hallstrom, le Suédois, composait à Sinaïa un opéra roumain, *Neaga*, pour lequel j'écrivais le poëme. Nous avions besoin d'une scène de bohémiennes disant la bonne-aventure à un groupe de jeunes filles.

— « Qu'à cela ne tiennent! » dit Alexandri; je vais vous montrer cela; seulement il ne faut pas me trahir!

Le soir nous étions réunis au clair de lune; le Pelesch bruissait, les hêtres frissonnaient à la brise du soir, et les sapins jetaient leurs ombres fantastiques jusqu'à nos pieds.

Alexandri demande un tamis et des grains de maïs.

« Je vais vous dire la bonne aventure! » dit-il aux jeunes filles. Et elles de se grouper autour de lui, les yeux étincelants, les joues en feu.

Je n'oublierais jamais la belle tête souriante du vieillard, au regard enjoué, lisant dans les yeux de velours ou de feu qui se penchaient vers lui, ce qu'il désirait entendre et s'amusant lui-même à faire changer pour nous d'expression toutes ces jolies figures, si parfaitement inconscientes de servir de modèles à ce

moment. Combien il s'est amusé avec elles! Il adorait la jeunesse. Alexandri était lui même une idylle vivante. Il trouvait l' amour beau, parce qu'il est naturel; comme Bion, Moschos, Théocrite, il était d'une fraîcheur incomparable. Le pessimisme n'avait pû trouver aucune porte d'entrée dans sa nature saine et harmonieuse. »

Alexandri n'a pas vu l'Enfer; mais il a entrevu le Ciel comme Dante; et, comme lui, il a trouvé qu'on n'y est que deux. Botticelli l'a dessiné dix fois et dans ses dessins il n'y a jamais que Béatrix.

. . . .

La bouche d'or du cher poëte s'est fermée à jamais; ses beaux yeux se sont couverts de fils d'araignée; la grande lumière de l'âme s'y est éteinte, et les paupières se sont baissées devant la clarté éternelle, trop forte et trop splendide, même pour des yeux de poëte. »

Nous ne poursuivrons ici tout le mouvement littéraire de la Roumanie avant la période de la Renaissance qui date du règne du Prince Charles; toute cette histoire littéraire est encore à écrire, et maintenant seulement, on pourrait l'entreprendre d'une manière critique. Il est arrivé en Roumanie comme en Italie, que plusieurs écrivains de notre siècle ont atteint une grande renommée en vertu de l'influence qu'ils ont exercée sur les destinées de la patrie. À cause de leur action politique, ils ont échappé à l'analyse austère de la critique littéraire, et ils demeurent encore comme des bons génies de la nation, auxquels on ne saurait toucher sans profanation.

C'est ainsi que l'on doit vénérer en Roumanie la mémoire de *Dora D'Istria*. Avant Carmen Sylva, elle était la seule femme écrivain de l'Orient balcanique devenue illustre en Europe; sa langue de prédilection

était le français; ce qu'on a d'elle en plusieures autres langues, en allemand, en anglais, en grec, en italien avait été traduit pour elle; elle connaissait plusieures langues, mais pas assez à fond pour pouvoir les écrire; le roumain même lui était devenu presqu'étranger, après son mariage en Russie et ses longues années de séjour en Italie; le français, au contraire, lui était si familier, que la *Revue des Deux Mondes* n'a pas eu de difficulté à la ranger de bonne heure au nombre de ses collaborateurs. Ses biographes ont beaucoup écrit sur ses talents de peintre et de musicienne, sur ses charmes de dame du monde, élégante et spirituelle, sur sa bravoure comme voyageuse et alpiniste, sur ses œuvres de charité, et ils ont aussi beaucoup vanté sa vaste érudition. Mais ce qui caractérise surtout l'œuvre littéraire de Dora D'Istria est un mélange d'esprit frondeur avec des hautes idéalités humanitaires. Femme de goût, de temps en temps, un souffle d'art passe à travers ses livres; mais son originalité est dans les vues d'ensemble, et une certaine tendance à généraliser, à tirer des petits détails de la vie et de l'histoire des considérations d'un ordre supérieur, ce qui lui donnait un certain air inspiré de Sibylle, au ton prophétique, auquel elle semblait tenir. Au nombre de ses livres nous citerons: *La vie monastique dans l'Église Orientale* (Bruxelles 1855), *La Suisse Allemande* (en quatre vol. Paris 1856), *Les Femmes en Orient* (Zurich 1860), *Excursions en Roumélie et en Morée* (deux vol. Zurich 1863), *Des femmes par une femme* (Paris et Bruxelles 1865, deux vol.), *Au bord des lacs helvétiques* (Paris et Genève 1871), *Les Albanais en Roumanie* (Florence 1873), *La Poésie des Ottomans* (Paris Maisonneuve); et dans la foule d'articles parus dans plusieures revues, on peut encore

signaler: *La nationalité roumaine d'après les chants populaires*, *La nationalité hellénique d'après les historiens*, *La nationalité hellénique d'après les chantes populaires*, *La nationalité serbe d'après les chants populaires*, *La nationalité bulgare d'après les chants populaires*, *La nationalité albanaise d'après les chants populaires*, *La nationalité magyare*, *L'épopée persane*, *L'épopée indienne*, *Les Iles Ioniennes*, *Les Klephtes de la Grèce moderne*, *Les Albanais Musulmans*, *L'ascension du San Salvatore*, *Un été au bord du Danube*, *Le Golfe de la Spezia*, *Pegli*, *Esquisses albanaises*, *Scènes de la vie Serbe*, *Les sept péchés capitaux;* deux récits : *Le proscrit de Biberstein*, et *La Vénitienne.*

Dans toute l'œuvre, pourtant si vaste, de Dora D'Istria on remarque une certaine monotonie ; mais cette grande obstination avec laquelle elle combattait vaillamment toute seule contre toute espèce d'hypocrisie religieuse, politique et sociale; l'ardeur qu'elle mettait dans la défense des droits de toutes les nationalités persécutées ou opprimées, lui ont créé une auréole autour de son front que la mort et la distance ne devraient point effacer.

Ses compatriotes qui la visitaient dans les dernières années de sa vie dans son villino à Florence, auraient, peut-être, désiré la voir plus fortement attachée aux intérêts de la Roumanie, plus franchement roumaine, et plus fière d' appartenir à un peuple qu'après la bataille de Plevna avait bien montré à l'Europe entière qu'il était digne enfant et successeur en Orient du peuple Roi ; mais on ne peut nier que peu d'écrivains ont consacré plus longuement leur plume, leur temps, leur intelligence à des causes plus nobles et plus libérales que celle qui ont souvent hanté l'esprit de Dora D'Istria. De temps en temps, des boutades voltairiennes chargeaient quelque peu ses atta-

ques contre certains plis de l'esprit humain qui lui semblaient arrêter la marche de la civilisation; et dans ces mouvements d'humeur, on lui découvrait quelque fois une grimace qui n'était point faite pour rendre plus agréable un visage de femme, que l'on savait bonne et indulgente et dont le sourire accueillant montrait qu'elle devait aussi avoir connu le doux langage de l'amour. Mais si, par-ci par-là, on saisit dans son œuvre littéraire, quelque mot déplaisant, quelque signe de violence, l'ensemble de tout ce que Dora D'Istria a pensé, senti et écrit pour les hommes est revêtu de poésie et noblement inspiré et montre qu'elle était bien roumaine, dans son travail d'assimilation, si savamment déguisé, que l'on perd les traces des livres qui l'ont inspirée, pour suivre seulement sa pensée, qui semble lui appartenir exclusivement, et à laquelle elle donne une empreinte et une physionomie originale.

Aucune de ses compatriotes, après sa mort, n'a pu acquérir la notoriété de Dora D'Istria; eclipsée elle même, à présent, par la gloire de Carmen Sylva, elle demeure avec Marie Statineano morte octuagénaire en 1883, pour l'époque qui précède le règne des Hohenzollern, la grande étoile de la littérature féminine en Roumanie. Les derniers trente ans ont signalé plusieurs noms de femmes auteurs roumaines; entr'autres, ceux de Matilda Cugler, (de Yassy), Anna Nerona Miclea, Veturia Florentin, Maria Flechtenmacher, Julie Sachellariu, qui a publié en 1874 un livre sur les Femmes célèbres (*Femei celebri*), Euphrosine Hommoricenu, Maria Sucin-Boscu, Elena Novacu, Elena Densusianu, Constance Dunca de Schiau, Maria P. Chitiu traductrice en roumain de la *Divina Commedia*, et des *Promessi Sposi*, et la grande regrettée Julie Hasdeu.

J'ai écrit un jour quelques pages émues sur cette enfant prodige, née en 1869, morte en 1888; j'en emprunte ce passage biographique : « Cette enfant étonnante savait lire à l'âge de deux ans et demi ; à l'âge de huit ans elle parlait l'allemand, le français et l'anglais, et elle passait ses examens pour les quatre classes primaires dans une école de garçons. À l'âge de onze ans elle avait terminé à Bucarest les quatre premières classes secondaires du lycée de garçons dit de Saint Sabbas et remporté le premier prix. En même temps, elle obtenait d'être couronnée au Conservatoire de musique.

« Poussée par l'ambition de tout apprendre, de tout savoir, accompagnée par sa mère, la jeune fille se rendit à Paris, où elle passa d'abord quelque temps au collège Sévigné, cherchant dans la société de ses compagnes et par les soins particuliers qu'elle donnait à l'étude de la littérature française, à se perfectionner dans l'usage d'une langue qui devait devenir la sienne et un jour, sans doute, faire de son nom un nom célèbre. En 1886, âgée seulement de seize ans, Mlle Hasdeu passait brillamment à la Sorbonne les deux examens du baccalauréat ès-lettres (rhétorique et philosophie), et, inscrite comme étudiant régulier à la Faculté des Lettres, suivait simultanément les cours de l'agrégation pour la licence et celui de M. Soury à l'École des Hautes Études. Elle étudiait en même temps la peinture avec M. Maillart, ayant pour le dessin un talent remarquable, et le chant avec M. Lauwers, car elle avait une voix superbe de *mezzo-soprano* dramatique.

« Elle ne négligeait pas non plus la composition, ainsi que le prouvent les airs qu'elle composa elle-même pour un certain nombre de ses poëmes. Possé-

dant, en outre, le don de l'éloquence, elle tint à la Sorbonne deux conférences, l'une sur la logique de l'hypothèse, l'autre sur le second livre d'Hérodote. Julie Hasdeu avait, avec tous ces dons naturels et acquis, une figure ouverte et agréable, une distinction naturelle, un noble caractère, un grand esprit, une vive intelligence, une pénétration profonde, une âme douce, une sérénité constante, une nature délicate et poétique, et elle marchait dans la vie comme un beau rêve.

« D'après son extérieur on aurait cru qu'elle jouissait d'une constitution physique vigoureuse, destinée à une longue vie. Mais ce n'était qu'une santé apparente; une maladie latente la minait; elle était rongée par la phthysie. La jeune fille devait s'en douter; dans ses entretiens solitaires avec son âme, elle prévoyait la catastrophe. Au lieu de s'en inquiéter, elle semblait presque se bercer elle même dans cette douce poésie de la mort, qu'elle réchauffait dans son sein, comme une tendre mère.

« Rentrée pour les vacances à Bucarest, afin de reprendre des forces, elle sentit qu'une fièvre secrète la minait, l'acheminant vers la demeure éternelle. Les médecins n'avaient point deviné la cause de son mal, et le 29 septembre 1888, elle s'éteignit doucement et parfaitement résignée, dans les bras de ses parents désolés, qu'elle s'efforçait envain de consoler.

« M.lle Hasdeu avait une facilité d'écrire qui tenait du prodige; on s'en doutait bien de son vivant, mais on en a gagné la certitude après sa mort, lorsque ses parents ont commencé à glaner le fleurs parsemées par leur génie familier sur son chemin, dans le désir de lui préparer, par son œuvre posthume, le plus digne des monuments.

« Nous apprenons de son père que M.lle Hasdeu

avait adoré trois hommes: Napoléon Ier, Ferdinand de Lesseps et Victor Hugo, qu'elle appelait les trois grands poètes du siècle. Et ce n'est pas sans émotion que nous surprenons dans une lettre adressée de Paris le 22 mai 1885 le récit touchant et passionné de la mort de l'auteur de *Notre-Dame* et des *Orientales*.

« Julie Hasdeu ne s'enflammait que pour la poésie ; ce qui était poétique l'exaltait. Elle ne tenait aucun compte de l'opinion publique dans ses appréciations ; le guide de son jugement était constamment le flambeau de l'idéal.

« On devine à certains traits que l'enfant s'est déjà envolé, que chez la jeune fille ont déjà frémi les premiers tressaillements de la femme, l'avertissant du rôle qu'elle pourrait, à son tour, être appelée à jouer dans la vie. Mais elle se méfie de ce jeu ; elle veut le chasser loin d'elle par ses sarcasmes. Souvent on commence par le dédain et on finit par l'amour ; Julie Hasdeu n'aurait peut-être pas manqué de se laisser prendre au piège, malgré ses défiances. Elle dédaigne l'amour mesquin, parcequ'elle caresse dans ses rêves de jeune fille un amour immense, fait de dévouements sublimes. Elle aimerait sans doute plus et mieux que les autres femmes, mais son âme étant héroïque, il lui faudrait des héros ; elle n'en voit pas autour d'elle (elle se trompait) ; mais la preuve qu'elle les cherche c'est que, dans ses fantaisies historiques, dans ses grands rêves, dans ses contes bleus, qu'elle aime à la folie (comme sa Reine), elle s'attache surtout à deux figures, la noble châtelaine aimante et le vaillant chevalier qui sait mourir pour sa dame.

« Cette jeune fille qui dédaignait l'amour, a cherché, elle aussi, un cœur où épancher le trop-plein du sien ; elle ne l'a point trouvé ; elle s'est repliée sur

elle-même. Elle s'est comme ensevelie dans ses livres, et elle a fui le monde avec dégoût. Mais, au moment fatal où le livre allait l'écraser, elle a tourné, résignée, son regard vers le ciel; son âme ailée, délivrée des soucis mortels, s'est élancée à travers les espaces de l'idéal infini, dont son génie poétique avait déjà gagné les cimes lumineuses....

« En feuilletant les pages souvent si tristes, de cette *Oeuvre posthume*, on se sent saisi d'une sorte d'épouvante mêlée d'amers regrets. On voudrait la rappeler à la vie, ne fût ce qu'un instant, cette douce et aimable enfant, pour lui faire comprendre combien elle était digne de notre admiration et de notre tendresse; on voudrait élever autour d'elle un hymne de triomphe et toucher son âme par un chant d'amour infini, capable de la retenir sur cette terre qui lui inspirait de la terreur, capable de la rattacher à l'humanité par tout ce qu'elle a de plus pur et de plus noble. On voudrait crier à ses compagnes roumaines: « Allez couronner en votre sœur, le plus beau des génies qui ait fleuri sur votre sol natal! » On voudrait inviter les jeunes héros de la Roumanie (il y en a parmi les survivants de Grivitza) à ployer le genou au passage de cette jeune fille héroïque, émanation mystérieuse des beaux siècles de la chevalerie! Pourquoi faut-il qu'elle soit demeurée seule? Pourquoi ne l'avez-vous pas mieux regardée et écoutée davantage? Des apparitions pareilles sont rares cependant, et il n'est pas de pays, à coup sûr, qui ne fût glorieux d'avoir donné le jour à cette charmante rêveuse, douée de toutes les sensibilités poétiques, spirituelle comme un lutin, bonne comme une fée, sage comme Minerve, noble comme une châtelaine, pure comme un ange, belle et pensive comme Psyché! »

Ce n'est pas ici que l'on peut entreprendre l'analyse de l'œuvre poétique de la Roumanie contemporaine ; ce travail intéressant demanderait une large étude critique qui absorberait à elle seule tout ce volume. Mais on ne peut passer sous silence l'influence remarquable que la littérature française a eu sur la littérature roumaine, à préférence de toute autre littérature contemporaine. Carmen Sylva, elle-même, quoique princesse allemande, a souvent écrit comme Dora D'Istria, en français ; quelques pièces dramatiques agréables, sa brillante description de Bucarest, les *Pensée d'une Reine*, dignes des grands moralistes français et autres travaux littéraires ont prouvé que le charme exercé au siècle passé par Rousseau et ses contemporains français, sur Goëthe et Schiller, Herder et Lessing, dans le nôtre par Napoléon, Châteaubriand, Hugo, Lamartine, Sand et de Musset sur la jeune Allemagne, continue à séduire, saisir et entraîner les meilleurs esprits allemands.

À côté des Pensées et des descriptions de Carmen Sylva, on peut encore citer la *Valachie moderne* et *Les Pensées d'une inconnue* de la Princesse Aurélie Ghica, (française d'origine, roumaine par alliance) précédées d'une préface d'Alexandre Dumas fils ; les vers agréables de la princesse Marie D. Ghica ; les poëmes français d'Alexandre Macedonsky, et une foule de livres sérieux d'histoire, voyages, critique, économie, science publiés en langue française par les Roumains témoignant une fois de plus que, par le goût, comme par la tradition, la Roumanie civilisée appartient à la race latine ; l'Allemagne aussi leur a beaucoup enseigné, et, depuis une trentaine d'années, surtout, fait grand bien. Mais Rome et Paris demeurent les deux grands pivots lumineux autour desquels tourne constamment l'esprit roumain. L'auguste couple princier qui préside et veille

à la destinée glorieuse du peuple roumain a bien senti que les renaissances allemandes n'auraient pas eu lieu peut-être, sans les aurores classiques et les renaissances latines. Aussi, dans les manifestations de leur activité, tout en gardant la force, la fierté et la noblesse de leur propre race, ils ont toujours visé à mêler la grâce avec l'énergie, le *suaviter* avec le *fortiter*, à l'aide de l'inspiration qui vient des grands modèles de l'art et de la vie graeco-latine. L'exemple le plus fidèle de cet accord est peut-être cet admirable évangéliaire enluminé par Carmen Sylva, dont j'ai fait mention dans la première partie de ce livre, [1] où l'art gothique, l'art byzantin, et le préraphaëllisme italien semblent s'être réunis pour prouver que l'idéal monte vers l'unité divine, vers le sommet, en partant de chemins différents qui aboutissent au même centre de lumière.

Certes, Rome et l'Italie exercent sur la Roumanie une influence moins suivie et moins sûre que Paris et la France. S'il y avait chez les hommes politiques italiens, plus de suite idéale dans leur conduite, une conscience plus éclairée sur la destinée du peuple roumain en Orient et une plus grande reconnaissance pour cette fidélité de tradition qui rattache les Roumains au monde latin en général, et à Rome en particulier, on devrait se donner plus de peine pour entretenir des relations plus suivies et plus sympathiques entre les Roumains et les Italiens. Les Roumains, de leur côté, n'ont rien à se reprocher à notre égard, et ils ne demandent pas mieux que de voir notre pays s'intéresser davantage au sort de la Roumanie ; mais notre

---

[1] Je crains, cependant, m'être trompé, en indiquant qu'il était destiné au Monastère de Sinaïa ; il parait, au contraire, que la cathédrale de Curtea d'Argesch a le privilège de garder ce trésor d'art.

apathie politique nous aveugle quelque peu sur tout ce qui est politique orientale.

Nous faisons une très grande confusion, dans notre indifférence, entre peuple et peuple; et nous nous désinteressons beaucoup trop de ce qui se passe dans la péninsule balcanique, comme si nous ignorions que le sort des frères peut dépendre en partie du nôtre, et notre propre sort de la mesure avec laquelle nous aurons contribué à la prospérité d'une nation sœur. Certes, la Roumanie est maintenant si bien gouvernée et administrée qu'elle peut faire toute seule son chemin glorieux, même en se passant de nous; mais pourquoi devrions nous négliger tout ce que la Roumanie est disposée à faire pour ouvrir des voies et préparer le terrain à notre influence dans l'art, la littérature, le commerce, l'industrie? Qu'a-t-elle fait notre Société de propagande de culture italienne à l'étranger qui a pris le nom auguste de *Dante Alighieri*, pour répandre le culte de la langue italienne en Roumanie, pour y faire passer notre âme, avec nos livres, nos chefs-d'œuvre d'art, nos maîtres et nos colons?

Voilà la France qu'après le *Journal de Bucarest* de M. U. Marcillac, à la satisfaction de voir, par des Français publié en langue française, par des Roumains, l'un de leurs journaux les plus influents *L'indépendance roumaine*, qui a pris son rang parmi les grand journaux de l'Orient; [1] les Allemands peuvent exercer leur in-

---

[1] Les autres principaux journaux publiés à Bucarest sont les suivants: *Constitutionalul*, *Curicrul financiar*, *Universul*, *Monitorul*, *Nationalul*, *Nationea*, *Romanul*, *Telegraful*, *Vointa nationala*, *Dreptatea*, *Bucarester Tageblatt*. L'*Indépendance Roumaine* était dirigée par un publiciste de grand mérite, M. Lahovary, le frère de l'éminent diplomate, ministre de Roumanie à Rome. Après sa mort en duel, le vénérable Cretzulesco, ancien ministre et beau-père de M. Alexandre Lahovary en a la Direction.

fluence a Bucarest par la *Bucarester Tageblatt*. J'ai déjà dit que l'un des journaux les plus répandus de la Roumanie, l'*Universul*, est propriété d'un italien, M. Cazzavillan, que l'on ne peut certes pas accuser de manque de patriotisme s'il se sert de la langue roumaine dans les deux journaux roumains qu'il édite ; au contraire, on ne peut que l'approuver de recourir à la langue du pays pour intéresser, comme il le fait souvent, le peuple roumain aux affaires d'Italie. Si la langue italienne n'est pas à la mode dans les hautes classes roumaines, si on préfère le français, et, depuis quelque temps, l'allemand à l'italien ; si l'italien est resté la langue des ouvriers qui vont travailler en Roumanie et notre langue et notre littérature intéressent maintenant assez médiocrement les classes les plus civilisées du Royaume, nous devons en faire notre deuil pour le moment, en nous accusant nous mêmes de notre négligence. Cette belle langue italienne qui était devenue langue de cour, de *cortesia*, á la cour de Hongrie, sous Mathias Corvinus, fils d'un roumain; à la cour de France, sous François I[er], Henri II, Henri III, Henri IV jusqu'à Louis XIII, et à la cour de Vienne, sous Marie Thérèse, aurait bien mérité de devenir la langue élégante de cour en Roumanie. Mais mon étonnement ne fut pas petit, lorsque j'entendis que, contre l'avis de Carmen Sylva qui avait choisi la langue italienne pour mes conférences de Bucarest, les notables Roumains objectaient que j'aurais été mieux compris par la jeunesse en adoptant, pour deux de mes conférences roumaines, la langue française.

Il me semble donc, malgré toutes mes sympathies bien vives pour la France, qu'il y aurait quelque tentative et quelqu'effort à faire pour introduire à la cour de Bucarest, comme langue élégante, l'italien. Le rou-

main, le français et l'italien devraient être les trois langues nécessaires de tous les Roumains civilisés; les savants devraient ajouter à leurs connaissances, celle de l' allemand ; mais tout Roumain cultivé et homme de goût devrait posséder à fond la langue du chant et de l'amour. Les Roumains ont une facilité prodigieuse pour apprendre les langues et les sciences. Mais l'art est le suprême idéalisateur ; ce n'est qu'en Italie, depuis que la Grèce se tait, que l'on peut s'inspirer et apprendre le secret divin de la création de l'œuvre d'art parfait.

Dans cette période d'attente pour le véritable chef-d'œuvre dans la littérature roumaine, on peut souhaiter un retour de la Roumanie vers notre littérature, et la création d'une chaire de littérature italienne à l'Université de Bucarest, où quelque grand maître de la prose italienne vienne, tôt ou tard, pénétrer, par la jeunesse, l'âme de la nation roumaine, et refaire, par l'art, une grande renaissance latine aux bords du Danube.

Dans l'attente et dans l'espoir que ce rêve d'un évocateur du Tibre ou de l' Arno sur le Danube se réalise, félicitons nous, en constatant que la littérature française continue à pénétrer de sa grâce et de son esprit un grand nombre d'écrivains roumains contemporains.

SEPTIÈME CHAPITRE

Les Orateurs roumains.

L'éloquence est, peut-être, de tous les arts le plus noble, et le plus vivant, comme dans la série des manifestations musicales, le chant humain.

Par la parole mesurée, rythmée et enflammée, la séduction que l'on exerce est telle que souvent elle devient irrésistible.

Mais l'éloquence est, en grande partie, un don naturel. Peu de peuples possèdent ce don; les Roumains sont au nombre des privilégiés, comme leurs voisins les Hongrois. Mais, chez les Hongrois, pour créer le flot du mouvement oratoire, souvent le feu naturel de l'orateur fougueux et impétueux suffit; chez les Roumains on remarque et distingue le soin de l'artiste, qui en dehors de l'onde musicale cherche à donner au discours une sorte de dignité auguste, une grâce majestueuse, une mesure et une harmonie intérieure qui en font une espèce de poëme en prose.

L'étude des anciens orateurs, de Démosthène et de Cicéron surtout, ainsi que des grands orateurs de la Révolution française semble avoir bien préparé les Orateurs actuels du Parlement roumain. Mais chacun y ajoute des qualités personnelles qui font de l'éloquence roumaine un genre de littérature très-riche et très varié.

Sans remonter aux orateurs de la période qui a précédé le royaume de Charles Ier, je signalerai ici, parmi les Orateurs contemporains ceux qui ont eu le

plus de succès : et, en premier lieu, M. Barbou Delavrancea, qui s'était déjà signalé au barreau comme avocat. Cet éminent et sympathique orateur, que j'ai eu le plaisir de rencontrer au banquet de la Ligue roumaine, en dehors d'un grand talent de fin lettré, et d'une large culture, possède une voix chaude et insi-



Hon. Dep. Barbou Delavrancea.

nuante, qui le fait écouter avec plaisir et admirer même par ses adversaires, qui le redoutent.[1] Député au Parlement et nouveliste, il s'irrite souvent de la réalité qu'il dédaigne et il se lance en plein rêve ; mais si on ne

[1] Il est le fils d'un paysan de Sohat ; il est né à Bucarest le 9 avril 1858. Il est resté rêveur et sérieux, mais doux comme ses paysans. Il a étudié le droit et la littérature à Bucarest et à Paris. Ses nouvelles sont très estimées et très goûtées, même des critiques qui l'accusent quelquefois d'incohérence et contradiction ; mais on ne trouve chez lui que les contradictions habituelles qui se rencontrent dans l'œuvre d'un grand artiste.

peut toujours le suivre, quelque chose reste du trouble que sa parole vibrante crée dans les esprits.

M. D. Stourdza a un adversaire implacable dans l'ancien ministre des affaires intérieures, M. Nicolas Fleva, un véritable *tribun populaire*, lequel éliminé du ministère Stourdza, vient de se rallier avec le groupe démocratique, dont il est le chef bien aimé, au parti de M. Aurelian. M. Fleva dirige en outre le Journal *Dreptatea* (*La Justice*), qui est devenue l'organe principal de M. Aurelian.

On signale, parmi les orateurs marquants, un autre ex-ministre du Cabinet Stourdza, et adhérant au parti de M. Aurelian, M. Djuvara, avocat de grande distinction, dont la parole est très éloquente, et M. Take Jonesco,[1] jeune conservateur, ancien partisan de M. Stourdza, ancien ministre de l'instruction publique dans le cabinet Catargi, auteur de la loi sur les écoles primaires; esprit subtil, très cultivé, à la parole abondante et énergique; « son âme, écrit l'un de ses biographes, est un clavier spirituel d'une richesse rare. Tous les tons peuvent, selon le moment, y prendre le rôle dominant. Joyeux étudiant, diplomate raffiné, orateur tout aussi éminent dans la discussion parlementaire ou académique la plus haute, que dans une réunion publique agitée et houleuse; journaliste et publiciste d'une extrême habileté, excellent avocat, amateur passionné d'art et de littérature, conseiller dévoué et éclairé du trône, patriote infatigable et sage, il embrasse avec le même intérêt, il discute avec la

[1] Né le 13 octobre à Ploesti, M. T. Jonesco a fait ses études de droit à Bucarest et à Paris; rentré à Bucarest il a fait une série de conférences très suivies à l'Athénée, et combattu énergiquement le ministre Bratiano de 1886 à 1888; il fut ministre de 1891 à 1895; il a doublé, sous son ministère, les écoles de la Macédoine. Il est marié avec une magnifique anglaise.

même assiduité, il résout avec la même pénétration toutes les questions politiques et sociales. Partout et en tout temps une égale limpidité d'esprit, une égale intensité de volonté. Assurément, de toutes ces quali-



Av. Take Jonesco.

tés, celle qui surtout lui a rendu le succès facile, en les mettant toutes en relief et en lumière, c'est son talent d'orateur, un talent rare, en vérité. Il y a dans la parole de M. Take Jonesco quelque chose de spécifique, comme chez tous les grands orateurs; une note personnelle qui défie toute méthode: une phrase élégante

et correcte, une limpidité parfaite, sans aucune espèce de prétention, une facilité et une souplesse sans égales, tout cela dans une langue roumaine parfaitement littéraire. »

Au nombre des orateurs éminents de la Roumanie actuelle, signalons encore M. Costantin Schina premier



M. Constantin Schina.

président de la Cour de Cassation, docte jurisconsulte et orateur distingué ; Eugène Statesco avocat en renom, ancien député, ancien ministre de la justice et ancien président du sénat, d'une éloquence élégante, noble, surtout dans les plaidoyers judiciaires; C. Dumitrescu, professeur de philosophie à l'université de

Bucarest, membre du Conseil permanent de l'instruction publique, rapporteur de la nouvelle loi pour l'instruction secondaire et supérieure, logicien habile, orateur à la phrase coulante; M. Nicolas Xenopol, né en 1850 à Yassy, député, publiciste, ancien collaborateur de la revue *Convorbiri literare* (où il publia



Av. Eugène Statesco.

un roman, *Brazi si Putregai*), ancien rédacteur du *Romanulu*, actuel rédacteur de la *Vointa Nationala* (*La Volonté Nationale*), ancien chef du Cabinet Bratiano (1885-88), partisan actuellement de M. Aurelian, orateur d'avenir, à la parole tranchante; l'aimable et docte P. Gradisteanu, vice-président du Senat, avocat des plus recherchés, gentilhomme distingué, orateur mesuré, sympathique et élégant; T. Majorescu, professeur de philosophie à l'Université, ancien recteur de l'Université, ancien ministre de l'Instruction publique, partisan de M. Carp, le chef des *Junimistes* (Les jeunes), rhéteur à la phrase polie et correcte,

dont le discours n'est pas bien chaud mais le rythme caresse l'oreille; P. P. Carp économiste distingué, adversaire de son beau-frère D. Stourdza, quoique partisan outré de la *triplice*, le chef, comme nous l'avons dit du groupe des soi-disants jeunes,[1] ora-



M. LASCAR CATARGI.

teur spirituel, toujours prêt pour la repartie, et ripostant avec enjouement; M. Lascar Catargi, l'un des

[1] M. Carp est né à Yassy en 1837; la constitution définitive de son groupe libéral-conservateur appartient à l'année 1876; à ce groupe appartenaient dès lors Eminesco, Maioresco, Ghermani, T. Rosetti, Negruzzi. Il avait étudié à Berlin et il fut ministre des affaires étrangères en 1870. Souvent seul de son avis, M. Carp est un indépendant qui sait attendre; il vise surtout à une bonne organisation sociale, et il n'ignore point que cette œuvre demande du temps à être réalisée.

derniers survivants de la grande génération des Cogalniceanu, C. A. Rosetti et Bratiano, (il est né à Yassy en 1823) chef nominal de ce parti conservateur dont M. Carp semble le représentant le plus en vue, doué de bon sens, de probité et d'energie, désintéressé au point qu'il a su renoncer au trône qu'on lui offrait en 1858 en Moldavie, dans le désir de voir surgir une seule patrie roumaine plus forte et plus grande; *leader* de son parti, il porta plus d'une fois la parole au service de ses idées, dans une langue roumaine rude et defecteuse, mais avec une certaine habileté dans les détours.

Nous devons enfin encore mentionner parmi les hommes politiques les plus brillants, de la Roumanie, et parmi les orateurs les plus distingués, le sénateur Jonesco, ancien docte professeur de l'université de Yassy, ancien orateur redouté, ancien publiciste clairvoyant, ancien ministre des affaires étrangères, et membre de l'Académie, aimable vieillard très respecté; le professeur et sénateur Valerian Ursian, qui a fait son droit à Rome et l'enseigne maintenant à l'université de Bucarest, orateur très instruit, à la parole abondante et fluide; le jurisconsulte Georges Marczesco, professeur de droit civil à la faculté de Yassy, avocat célèbre, orateur spirituel et mordant, ancien ministre de l'Instruction publique, appartenant au parti de M. Aurelian; V. A. Ourechia, le célèbre patriote et historien, dont la verve éloquente transporte les auditoires; le sénateur Perietzianu-Buzeu, l'Imbriani du Sénat roumain, avocat spirituel, interrupteur implacable, chaque fois qu'il s'agit de quelqu'intérêt patriotique.

Le Parlementarisme a produit et continue à produire chaque jour en Roumanie de nouveaux talents oratoires. Parmi les ministres actuels, on peut signaler comme orateurs, arrivés, par l'éloquence, au pouvoir,

Jean C. Bratiano l'un des fils du célèbre Jean Bratiano, né à Florica en 1864, ingénieur, ministre des travaux publics, dont les discours annoncent un orateur de premier ordre; George G. Cantacuzène, ministre des finances, ancien directeur et propriétaire du journal *Vointa Nationala*, dont la parole est nette et le



GEORGES G. CANTACUZÈNE.

discours très serré; Michel Phérékyde ancien vice-président de la Chambre, ancien ministre de la justice, ministre de l'intérieur, avocat, esprit très cultivé, diplomate distingué, orateur habile et dégagé (né en 1842 à Bucarest); Anastase Stolojan, ministre d'agriculture et commerce, né en 1836 à Craïova, ancien avocat, ancien ministre de la justice et de l'intérieur, orateur éminent et homme d'état aux vues très larges, grand proprié-

tair rural; George Palladi, un tribun au parlement, avocat, journaliste, conférencier, ancien ministre de l'agriculture, et actuellement de la justice.

Au nombre des députés les plus marquants, on peut encore citer M. Caton G. Lecca, questeur de la Chambre, actuellement préfet de Bucarest, grand propriétaire à Bacau; le député paysan agriculteur George Rusu Cornaci, né en 1833 à Christesti; le député paysan Dinca Skilern, exploitateur des mines d'anthracite, né à Skela en 1846; Alexandre Marghiloman, un *junimiste*, ancien ministre de la justice; Démètre Gianni le président actuel de la Chambre, né à Bucarest en 1838, ancien ministre, dont on cite quelques discours faits de main de maître; Jean Poenaru-Bordea, avocat, grand propriétaire, membre important du parti national-libéral; le prince Grégoire Michel Stourdza, né à Yassy en 1821, partisan de l'alliance russe, fondateur du journal: *Democratia nationala*; Nicolas Ceaur Aslan, orateur formidable de l'opposition, appartenant au groupe Fleva, né en 1839, dont les discours ont paru des modèles parfaits de langue et d'eloquence; George A. Scortescu, secrétaire de la Chambre, du groupe Fleva, directeur politique du journal *Evenimentul*, orateur fougueux; Constantin Nacu vice-président de la Chambre, né en 1844, avocat et professeur de droit civil à l'université de Bucarest, ancien ministre des finances, de l' instruction publique et de l' Intérieur avec Bratiano; George D. Vernescu, avocat et grand propriétaire, ancien président de la chambre, ancien député, sénateur, ministre des finances et de la justice, fondateur du journal *Binele public*, illustre représentant du barreau, orateur puissant, homme d'état éminent, retiré maintenant de la politique par cause de santé; Émile Costinescu, né en 1844 à Yassy, chef influent de l'opposition

Aurelianiste, économiste et financier remarquable; Spiru, C. Haretu, né en 1851, à Yassy, un mathématicien éminent devenu membre de l'Académie, et actuellement heureux ministre de l'Instruction publique, puisqu'il a pu donner son nom à la nouvelle loi sur les Écoles secondaires et universitaires; Emanuel M. Porumbaru, économiste, financier, orateur distingué, ancien ministre des travaux publics; Alexandre N. Vitzu, physiologue, éminent professeur universitaire, directeur de l'Institut physiologique, né à Sevinesti en 1853; Constantin I. Stoicescu avocat et publiciste, illustration du barreau roumain, ancien ministre des travaux publiques et des affaires étrangères, orateur élégant et saisissant, évolutioniste en politique, partisan de toute réforme progressive et rationnelle; Ioan Mincu l'architecte du palais du Ministère de la Justice et de l'École centrale à Bucarest, né à Focsani en 1852; Vasile George Mortun, orateur plein de verve, chef très éstimé des députés socialistes, né à Roman en 1860, nouvelliste et auteur dramatique (parmi ses pièces, on cite et on a joué: *Stefan Hudici* et *Zulnia Hincu*); Vasile M. Cogalniceanu, le fils du grand historien et patriote, né en 1863 à Yassy pubbliciste, ami et défenseur des Juifs (*rara avis*); Ménélas Germani, *junimiste*, vieux parlementaire, grand propriétaire et banquier, habile financier et ancien ministre des finances; Joân C. Gradisteanu, né le 24 août 1861 à Bucarest, avocat et grand propriétaire, membre de la Ligue, lutteur nationaliste très chaud, et, sur ce terrain, oppositeur de M. Stourdza; Jean Bianu, professeur, académicien et bibliothécaire, ancien élève de M. Ascoli à Milan et de P. Meyer et Gaston Paris en France, éditeur des Vieux monuments de la langue et littérature roumaine, l'un des fondateurs et membres les plus actifs de la Li-

gue culturale roumaine, né en 1857 a Fraget en Transilvanie.

Cette liste serait plus longue si nous devrions ajouter les sénateurs et les académiciens, qui ont ajouté, par leurs discours, quelqu'éclat à l'éloquence roumaine; mais une partie d'entr'eux ont déjà été signalés ici à d'autres titres, et les données nécessaires me manqueraient d'ailleurs pour éviter le risque d'omissions injustes; dans cette crainte, je préfère conclure que l'éloquence est un don naturel du peuple roumain; la langue ne se délie nulle part aussi facilement qu'à Bucarest; et la variété de la culture acquise dans ces derniers cinquante ans par les Roumains a admirablement servi à rendre l'éloquence roumaine plus riche, et plus intéressante. La note patriotique même qui revient si souvent dans les discours des orateurs roumains à trouvé de nouvelles ressources et modulations qui l'empêche de devenir monotone, tout en restant toujours très chaude et très vibrante.

HUITIÈME CHAPITRE

Les Artistes.

La science ayant une application plus fréquente, plus urgente et plus utile dans la vie, il n'y a pas lieu de s'étonner, si elle a fait des progrès plus rapides que l'art en Roumanie, et si un très grand nombre de Roumains s'est appliqué avec ardeur et avec succès aux sciences. L'amour de l'étude et un désir très vif de mettre la Roumanie le plus vite possible au rang des nations modernes les plus civilisées ont fait rapidement avancer la culture scientifique du pays. En dehors des avocats et des médecins roumains qui ont reçu leur doctorat en Occident, une foule d'ingénieurs Roumains s'est perfectionnée à l'étranger dans les sciences techniques; l'Allemagne, la Belgique et la France ont surtout attiré les Roumains vers la science appliquée à l'industrie, comme autrefois Athènes et Rhodi attiraient les hommes de lettres Romains. Nous avons déjà signalé ici le nom de l'ingénieur Saligny, l'auteur du pont de Cernavoda comme un exemple illustre des excellents résultats de cette culture scientifique internationale en Roumanie. Le temps n'est plus éloigné où l'exemple et l'enseignement des savants et des ingénieurs roumains, suffiront pour entretenir dans le pays une culture supérieure et guider la jeunesse Roumaine sur la voie du progrès.

Mais le science seule, surtout, lorsqu'elle s'applique presqu'exclusivement à la profession et à l'industrie

peut courir, à la longue, le danger de se matérialiser, et de rendre toute la vie humaine le produit d'un mécanisme artificiel, où tout idéal pourrait être suffoqué.

L'on doit donc souhaiter que le flambeau de la poésie et de l'art ne s'éteigne jamais sur le sol roumain, lui ouvrir des horizons nouveaux, entretenir le feu sacré, travailler sur la conscience nationale, développer et perfectionner la psyché roumaine, la seule qui puisse vraiment donner l'immortalité au peuple et le rendre glorieux. Pour ce travail intime il faudrait songer à cultiver et élever le rêve à côté de la realité ; la base de nos rêves peut-être large et solide, et se tenir fortement attachée à la terre ; mais la seule base n'a jamais formé un monument ; pour s'ériger, il faut se tourner vers le ciel ; tant qu'on reste au fond de la vallée, on ne voit surgir le soleil et on ne comprend rien de vaste ; sur les hauteurs seulement l'homme parle avec Dieu ; et, lancée des sommets, la voix humaine, aussi bien que la lumière, peut arriver loin.

Les Roumains ne doivent jamais oublier que leur plus grande force est une force idéale, le souvenir qui les attache à l'idée de Rome; mais, de même qu'ils tirent leur enseignement et leur inspiration du passé, ils feront bien de demeurer idéalistes pour l'avenir; de croire à leurs poètes lorsqu'ils seront le plus fortement inspirés; d'aimer leurs artistes, lorsque, non contents de reproduire exactement le paysage et la vie roumaine telle qu'elle est, ils tâcheront par leur œuvre d'embellir la nature, de rendre la vie plus douce à leurs compatriotes. Le beau est un élément essentiel du bonheur humain ; tant qu'on n'arrive à le sentir, on est encore bien près de la brute ; et, à mesure que nous parvenons, non seulement à le saisir, mais à le réaliser, nous nous divinisons.

Les Roumains ont toutes les dispositions naturelles pour devenir un grand peuple d'artistes. Mais il faut qu'ils attachent plus d'importance à l'art; sans négliger le bien-être matériel, ils peuvent couronner et rendre lumineux leur travail par les bienfaits d'un culte universel, dans lequel toutes les religions humaines peuvent s'accorder, puisque ce culte, plus que tout autre, approche la créature du Créateur.

Et moi, Italien, qui regrette pour mon propre pays glorieux, que ce berceau et temple des beaux arts n'ait à l'heure présente plus d'autels, plus de desservants, plus de dévots, je ne peux faire qu'un grand vœu, que l'enthousiasme des jeunes artistes roumains pour l'Italie vienne nous communiquer de nouveau un peu de leur feu éléctrique.

Deux étincelles qui se rencontrent font souvent éclater une grande flamme qui inonde le ciel de lumière. Nous avons besoin nous mêmes, de temps en temps, de quelque repoussoir qui réveille nos énergies latentes, et inspire à nos ministres de l'instruction publique, à nos chefs, à nos grands seigneurs, le noble orgueil de continuer l'œuvre de ce Mécène toscan, qui a si puissamment contribué à couvrir de lumière le siècle d'Auguste.

Ce ministre des beaux arts sans portefeuille qui était pourtant le meilleur conseiller d'Auguste, a peut-être fait plus à lui seul pour la gloire d'Auguste que toutes ses armées victorieuses.

Les légions d'artistes qui travaillaient sous les auspices d'Auguste, n'avaient d'ailleurs à craindre aucune défaite de la part des robustes, mais barbares Germains, comme les légions de Varus. Le biographe d'Auguste, M. Kalinderu pourrait devenir lui même actuellement, le Mécène des Beaux Arts en Roumanie;

Auguste veille déjà depuis longtemps ; il faut seulement que l'atelier roumain s'élargisse, et qu'il devienne plus actif, et plus productif, en toutes les directions, et que quelque brise souffle encore quelques germes de génie, du pays de la Renaissance vers les bords du Danube.

En attendant, il y a déjà des indices assez nombreux que les talents ne font pas défaut en Roumanie.

Citons parmi les peintres les plus en renom, M. Eugène Voïnescu, Eug. Ghica, Oscar Obedeanu, Pascali, E. Baldassari, George Tatarescu, I. Constantin, Popovici, Georgesco, Rashca, Valbuden, et surtout Mirca élève de Carolus Durand et Grigoresco, le plus illustre disciple du peintre Aman ; parmi les sculpteurs, Georgesco, Stork, et Tronesco. Les architectes qui ont travaillé à la restauration des plus beaux monuments roumains, et aux nouvelles constructions sont, en grande partie, des étrangers; mais la *Scoala de bele arte* qui fait partie de l'édifice de l'Université de Bucarest, semble destinée à préparer aussi une génération de jeunes architectes du pays, qui viseront, sans aucun doute, à harmoniser l'art latin avec l'art grec, en évitant la banalité et vulgarité d'un trop grand nombre de constructions modernes.

Les résultats que la peinture a déjà obtenu par l'œuvre de Mirca et de Grigoresco sont déjà assez encourageants, pour donner lieu à espérer que dans les autres branches de l'art roumain, on arrive à une production distinguée et originale.

Les tableaux historiques de Mirca ont déjà eu un grand retentissement ; on se souvient, entr'autre, de celui qui représente Michel le Brave recevant en Transylvanie, par des paysans czeques, la tête du cardinal André Bathory qu'ils avaient tué, et le tableau qui illustre la légende *Virful en dorul*, devenue nouvelle

dans un récit de Carmen Sylva, dont la *Revue des Deux Mondes*, en 1884, rendait compte en ces termes:

« Un peintre roumain nous apprend une jolie légende de son pays. Il s'agit d'un jeune berger endormi sus la cime d'une haute montagne. À son réveil, les nuées qui l'entourent prennent des formes de femmes; il voit leur corps onduleux flotter dans l'espace; elles lui sourient, lui tendent les bras, et murmurent toutes ensemble: bel enfant, sois à moi, sois à moi; c'est ici la montagne des plaisirs et des tourments d'amour.

— M. Mirca a bien exprimé la poésie de la légende; l'enfant, à demi couché, en extase, la face alanguie et les yeux noyés de volupté, les femmes qui émergent de nuées blanches et rosées comme elles, le sommet de la montagne, dont les profils se perdent dans les nuages, la coloration légère et lumineuse, tout est tenu, ainsi qu'il le fallait, entre le rêve et la réalité. »

L'œuvre de Nicolas Grigoresco est plus copieuse, et pénètre encore plus à fond l'âme et le caractère intime du peuple et du pays roumain; et grâce à ce maître, il existe maintenant toute une école active de jeunes peintres roumains, pleine de promesses; être l'élève de Grigoresco est déjà un titre de raccommandation; l'estime dont le maître lui-même jouit en France et en Allemagne accroit son autorité auprès de la jeunesse roumaine qui l'aime et le vénère. [1]

---

[1] M. Grigoresco est né le 27 mai 1838 à Bucarest, dans une famille pauvre, mais qui avait déjà le goût de l'art; son premièr maître a été un modeste *zougrave*, ou iconographe d'église; à vingt-un an, il se rendait à Paris. Chemin faisant, il s'arrêta pour peindre à fresque l'église du couvent d'Ogapia, et il visita Vienne et Munich; en 1861, il arrivait enfin à Paris. De là, il passait pendant trois ans pour étudier le paysage à Fontainebleau. Lorsqu'il revint en 1864 à Bucarest il était déjà populaire et presque célèbre. Alors il se voua tout entier à rendre tout ce qu'il y a de poétique dans la nature et dans la vie roumaine.

Son propre grand maître a été cependant la nature; on dirait qu'il a voulu réaliser le rêve de Carmen Sylva, dont ces strophes devraient inspirer et consoler tous les artistes.

« Je voudrais être reine, si la couronne était de



NICOLAS GRIGORESCO.

fleurs, le manteau royal de fine toile d'araignée, les diamants des gouttes de rosée; mon royaume ce seraient les arts, et l'immensité des bois, et les nobles pensées des hommes, et le don de séduire les cœurs. Mais, puisque tout cela n'est qu'un rêve, et que si

lourdes sont les couronnes, j'aime mieux être le ruisseau des bois, ombragé par la roche moussue. »

Celle qui a écrit ces lignes méritait bien de régner sur un peuple d'artistes.

M. Grigoresco, lui aussi, avait seulement rêvé, en se rendant à Paris de devenir un grand artiste, et se proposait de frequenter l'École des Beaux-Arts où des grands maîtres auraient pu lui enseigner le paysage.

Mais lorsqu'il apprit le sujet qu'il lui fallait développer pour être admis: « au premier plan, entre de grands arbres, un chemin creux. Là deux bergers luttent. Au second plan, un lac, bordé de sapins, reflète les montagnes escarpés de l'arrière plan, » au lieu de s'enfermer dans sa chambre et y travailler d'imagination, il se dit qu'il valait mieux aller examiner de près comment les arbres étaient faits; et il partit pour la forêt de Fontainebleau; il comprit que là était sa grande école et il s'y arrêta et plongea, pendant trois ans, pour en fouiller et saisir tous les secrets. Lorsqu'il révint à Paris et à Bucarest, il était déjà maître de son art, et il n'avait plus rien de mieux à faire que multiplier son œuvre et ses talents.

M. Grigoresco a abordé ensuite les sujets les plus variés : « Ce qui frappe avant tout dans l'œuvre de Grigoresco, envisagée dans son ensemble, écrit M. Léo Bachelin, [1] c'est sa richesse et sa diversité, paysages et figures, types populaires et types mondains, scènes rustiques et scènes militaires, études de nu et natures mortes, fleurs et fruits, tableaux de chevalet et panneaux décoratifs, tous les genres y sont représentés et sollicitent votre attention à titres égaux. Mais si di-

[1] Cet écrivain délicat, critique de talent, a le mérite d'avoir bien décrit et illustré tout ce qu'il y a de plus intéressant en fait d'art dans la Roumanie contemporaine.

vers que soient ses ouvrages par leurs motifs, ils ont néanmoins un air de famille. On sent, à travers la variété des inspirations, l'unité de facture et de sentiment; on devine que c'est une seule âme d'artiste qui s'épanouit dans ces toiles, mais une de ces âmes de haute envergure à qui rien n'est étranger de l'universelle poésie des choses. Malgré cette diversité de sujets, de manières, de sentiments, les tableaux de Grigoresco se distinguent par des traits communs, auxquels les collectionneurs futurs les reconnaîtront infailliblement; c'est dans la mise en toile une élégance souveraine, dans l'exécution une verve inouie, dans la couleur des réussites rares. Jamais rien de banal, ni dans le sujet, ni dans le faire, et pourtant rien d'outré, ni d'excessif non plus, tant le peintre a de spontaneité, tant il lui suffit d'être lui-même pour être quelqu'un. Trop sincère et vraiment artiste pour se livrer à la fabrication anormale, à l'enfantement forcé qu'on appelle la peinture d'atelier, il me disait un jour: « Voyez-vous, faire des esquisses; il n'y a que ça. Je ne voudrais faire que ça. Revenir après coup sur un sujet, l'achever à froid par pièces et morceaux; mais, c'est absurde, c'est monstrueux, c'est contre nature. Le fini, c'est bon pour ceux qui ne comprennent pas à demi-mot; pour les artistes, il n'y a que le premier jet, l'inspiration, la verve.... On me reproche de ne pas terminer certains tableaux que j'ai commencé depuis long-temps; mais que voulez-vous que j'y fasse? je n'y ai plus goût; ils ne me disent plus rien; ces bœufs par exemple, il s'agissait d'un tableau admirablement ébauché, comment les finirais-je? je ne puis pourtant pas peindre des bœufs en chambre. »

« Assurément, le maître a raison; en art comme dans la vie, il faut créer avec amour pour produire

beau. Or, ses tableaux à lui, on le sent à première vue, ont été conçus dans la joie, peints d'enthousiasme, achevés avec entrain, d'une main fébrile et vibrante. Plein de son sujet, Grigoresco n'a pas donné un coup de brosse que son cœur n'en fût. Il y a une sorte de lyrisme dans sa peinture, parce qu'il n'a œuvré que l'âme éprise. L'inspiration envolée, il plantera là palette et pinceaux, soyez en sûr, aimant mieux laisser une toile ébauchée que de la terminer à contre-cœur. Fixer sur l'heure l'impression qui vous prend, réaliser le rêve pendant qu'on le fait, traduire l'émotion tandis qu'elle vous trouble, voilà l'idéal de Grigoresco, et voilà d'où provient le charme particulier de sa peinture. Frappé par un spectacle, il le note le plus rapidement possible, saisissant la pensée au vol, habile plus que personne à réduire un motif a ses éléments capitaux, à sacrifier l'accessoire à l'essentiel, à dégager de la gangue vulgaire des détails l'expressivité picturale, pour ne répresenter que l'émotion ressentie, en ne traduisant que la fleur de chaque thème.

Ainsi naquirent tant de tableaux, qui pour être concis d'éxécution, n'en sont pas moins complets, parce qu'ils évoquent tout le sujet ; tableaux moins peints que rêvés, moins finis qu'indiqués et qui ont toutes les qualités de l'œuvre improvisée, sans avoir aucun de ses défauts, primesautiers, faciles, spontanés, sans rien néanmoins de superficiel ou de banal. »

M. Grigoresco a cependant excellé surtout comme peintre du pays roumain. « Nul, ajoute M. Bachelin, n'en a traduit mieux que lui tous les aspects, riants ou sévères, gracieux ou grandioses, depuis les larges horizons de la plaine jusqu'aux sites accidentés des Carpathes. Ce qu'il faut dire surtout, c'est qu'il est sans rival pour rendre la luminosité de nos ciels; la mélan-

colie des couchants, la limpidité de l'air sur les monts, la chatoyance nacrée des nuages sous la lumière diffuse, l'éclat rosé des petites nuées du soir, l'assombrissement de l'horizon sous l'orage, les incandescences radieuses du jour levant; toute cette féerie variée des rayons et des ombres, tous ces yeux multiples des nuages et du soleil n'ont point de secret pour sa riche palette. » Et à propos des paysages aux environs de Campina pour lesquels le pinceau de Grigoresco semble avoir une prédilection, M. Bachelin remarque: « Exquis de ton, ils traduissent à ravir cet exotisme charmant des basses Carpathes, qui joignent à la grâce classique des contours les couleurs irisées des plateaux lesbiens. Vous y verrez sous le grand ciel pur, d'un éclat lilas, les montagnes s'envelopper de leur robe vespérale, bleue et violette au loin, carnée et rosée de près, tandis que les terres du premier plan, formant un dos d'âne, se diaprent des reflets de couchant, envahies par des troupeaux de brebis qui y broutent en paix, comme les seuls habitants de ces belles solitudes. »

M. Bachelin s'extasie surtout devant les scènes rustiques, où Grigoresco a représenté les boeufs gris du pays roumain. « C'est avec amour qu'il a peint ces belles bêtes au poil cendré, presque argenté, bien découplées, osseuses et nerveuses, plus sveltes que les bœufs d'engrais d'Occident, parce qu'elles sont surtout bêtes de somme, et il s'est plu à nous les montrer, en variant le thème à l'infini, au pâturage, au labour, en traînant par les grand'routes la cargaison des moissons ou le char du marché. Qui n'a pas vu des *Bœufs* de Grigoresco ignore ce que la vie agricole offre encore de patriarcal en Roumanie. A voir ces bœufs jugulés à de rudimentaires charrues, on songe aux bas-reliefs antiques de la colonne Trajane; à les

considérer attelés à leurs lourds chariots, on pense aux basternes des temps mérovingiens. Je voudrais pouvoir m'attarder à ces nombreux *Chars de bœufs* que Grigoresco a exposé encore ces dernières années; lents et lourds attelages qui traversent la plaine, qui passent les rivières à gué, qui descendent ou montent les côteaux, qui s'embourbent dans les foudrières, qui se perdent dans la pénombre des forêts ou regagnent la maison à la nuit tombante. Et, à ce propos, qu'il me soit permis de remarquer qu'il est peu de peintres qui aient su dire, avec une éloquence plus comunicative que Grigoresco, la poésie des grand'routes qui demeurent toujours, tandis qu'hommes et bêtes ne font qu'y passer, comme sur le grand chemin du monde. Mais, j'ai hâte d'arriver à la page capitale de cette catégorie, au Retour des champs; ici le motif, répété si souvent pour le seul plaisir du pittoresque et de l'impression, s'élève à la hauteur du symbole. C'est le soir; le ciel est lourd, bas et gris. Il y a de l'orage dans l'atmosphère. Le soleil qui meurt à l'horizon met comme une trainée de sang au rideau funèbre des nuages. Las de la journée, gens et bêtes rentrent au logis, si éloigné qu'on ne l'aperçoit pas. Les bœufs harassés tirent le char à ridelles où l'homme, le dos voûté, courbé de fatigue, a pris place avec sa femme. La tête détournée, il regarde l'orage venir, et il y a dans ce ciel sombre qui accable cet attelage et ces pauvres gens au milieu de l'étendue morne, queque chose de tragique; car on sent dans cet ensemble non seulement la lassitude quotidienne du travail, mais l'irrémédiable fatigue de la vie, mais le fatalisme sinistre des éléments qui dominent et envoûtent la destinée humaine. »

« Dans le *Futur citoyen roumain*, Grigoresco a abordé le portrait de grand style à la Rembrandt, Brouwer

et Van Hals, écrit encore M. Bachelin, que l'on admire tant, n'ont rien brossé de plus caractéristique, ni de plus vigoureux que ce Juif de Yassy, qui s'en vient à pas de loup, lâche et arrogant, une pétition à la main et une oie sous le bras comme baksisch, quémander à *Monsieur le President et Messieurs* ses lettres de naturalisation. Il y a dans cette figure, si répugnante qu'elle soit comme exemplaire du genre humain, autant d'idéal, je veux dire d'expressivité intense, que dans maintes têtes de Madones qui n'expriment point la grâce divine aussi parfaitement que ce Juif là ne sue l'égoïsme et l'avarice invétérée. Avec sa face faunesque, son regard torve, son rire grimaçant, sa barbe inculte et dure, son œil alcoolique et chassieux, son nez rouge à l'avenant, sa barbe rousse qui s'épivarde, ses lèvres épaisses d'où pointent trois crocs voraces, avec sa longue lévite crasseuse, son bonnet fourré, dont l'aile hirsute se hérisse en tous sens et couronne une chevelure huileuse, d'où pendillent sur les tempes de lamentables mèches tire-bouchonnées, bref avec toutes les tares et tous les tics de l'ignominie physique et morale, cette figure est néanmoins réjouissante de hideur pittoresque et d'audace véridique. »

Le même talent a montré Grigoresco pour rendre les tsiganes, comme portraitiste du Roi et comme peintre militaire. « Notre soldat, a écrit M. Petrasco, avec son caractère docile et brave, son air résigné et digne, son courage reconnu, son fatalisme oriental, est une merveille dans les œuvres militaires de Grigoresco. Personne ne l'a vu si bien ni si vrai »; M. W. Ritter, en parlant de l'*Attaque de Smârdan*, de Grigoresco, ajoute ces réfléxions: « On n'a pas idée de la furie de cette composition et de son extraordinaire simplicité; c'est la guerre vue par les yeux du soldat

et non par ceux du général en chef victorieux; mais ce qu'il faut savoir, c'est que cette impression est d'autant plus formidable qu'elle entraîne une furie d'exécution telle qu'un peintre militaire jamais ne l'a connue. Ni Meissonnier, ni de Weuville, ni Detaille n'ont même soupçonné que la bataille, vue a travers un seul épisode, pouvait devenir une telle synthèse, lorsqu'elle était servie par une exécution aussi poignante et formidable.... Et ce qui est inoui, c'est que cette toile immense, où les personnages sont grandeur nature, donne l'impression d'avoir été peinte sur place dans l' instantanéité du coup de feu. Personne à l'étranger ne se doute qu'une œuvre semblable existe à Bucarest. J'engage vivement tous ceux qui ont à faire dans la Capitale roumaine de n'en point partir sans avoir été à la *Primaria* (Mairie) se mettre sous la toute puissante fascination de ce terrible tableau. »

On loue encore les nus, les idylles, la nature morte, et les fleurs de Grigoresco pour montrer que la peinture n'a plus pour lui aucun secret et qu'aucune difficulté ne saurait l'arrêter ou l'effrayer. Mais sa grande force, comme sa gloire, restera le privilège d'avoir, par son art, interprété avec bonheur, avec une habileté et fidelité extrème, et un goût exquis, la poésie du pays roumain, et d'avoir fait à lui seul par son exemple, plus que toute une académie, pour créer une école nationale de peinture en Roumanie.

Bucarest possède encore un Conservatoire avec des classes pour l'art dramatique et un Conservatoire de Musique.

La musique est l'art favori des Roumains; il suffit d'assister aux magnifiques concerts de musique qui ont lieu de temps en temps à l'Athénée pour s'apercevoir du goût passionné des Roumains pour la musique.

Le génie musical s'est révélé en Roumanie comme en Italie par les mélodies populaires. Mais depuis quelque temps les Allemands sont parvenus à introduire chez les Roumains et y faire goûter la musique classique; le mérite en revient particulièrement à M. Ed. Wachtmann, directeur du Conservatoire et au professeur Peters maître de chapelle des magnifiques concerts de



Mlle Marie Assan
Professeur au Conservatoire de musique.

l'établissement Bragadin. Mais il est consolant de pouvoir déjà signaler ici le nom d'un professeur roumain, Mademoiselle Marie Assan.[1]

Aux classes pour l'art dramatique, à côté de deux acteurs devenus maîtres, C. Nottara et Stefan Velesco, on signale Madame Aristitza Romanesco, la puissante

[1] Elle a fait ses études au Conservatoire de Strasbourg et à l'École spéciale de chant Duprez à Paris ; elle a chanté pendant six ans avec succes au Théâtre, et depuis souvent aux Académies du Palais. Carmen Sylva l'a décorée avec la médaille *Benemerenti de première classe*. Mlle Hassan gagna au concours sa place de professeur de chant au Conservatoire.

actrice, devenue professeur de la première et seconde classe de femmes. Au sujet de son talent dramatique, voici de quelle façon, très moderne, s'exprime l'un de ses critiques: « Madame Romanesco est l'incomparable artiste que tout le monde connaît, celle qui, seule en ce pays, a réussi à nous donner, parfois, des sensations d'art sur le Théâtre et à faire passer en nous des frissons admiratifs. Elle est aussi la femme unique, dont la vie entière est un poëme de vibrations, celle qui sait toujours n'obéir qu'aux impulsions de son être et rester farouchement indépendante et insaisissable. Son sourire exquis, évocateur de félicités inconnues, les grâces androgynes de son corps, les intonations troublantes de sa voix d'une douceur si langoureuse et si berçante, son être tout entier, énigmatique et impénétrable, où sourd la vie, nous ont communiqué des impressions d'art si diverses et si fortes, qu'elle restera pour nous la grande artiste, la seule grande artiste dramatique que nous ayons présentement. »

Mais le critique est moins content d'elle comme professeur, et, sans aucun détour de langage, il nous apprend que son enseignement ainsi que celui de M. Nottara « très consciencieux artiste, qui travaille et qui cherche, mais qui n'a pas encore trouvé » est *deplorable*; le jeune critique loue, au contraire, le vieux professur Velesco:

« M. Velesco, dit-il, est un bon professeur, parce qu'il a appris à l'être. Comme l'on reconnait bien et, de suite, rien qu'à voir sa classe, que celui-là a été à la bonne école et que Regnier a eu en lui un digne émule. M. Velesco a été, parait-il, brillant à la scène. J'appartiens à une génération qui ne l'a pas vu jouer. Je connais cependant l'homme charmant, le causeur délicat, qui, resté jeune de cœur et de tempérament,

aime se mêler aux jeunes, ayant toujours le mot aimable, le trait fin et spirituel. Il a gardé de son séjour en France et de Paris, où il fut l'élève de Regnier, l'élève aimé et apprécié du maître, une urbanité dans les manières, une aménité dans le commerce, une politesse aimable et souriante dans l'abord, autant de qualités qui étaient l'apanage des générations passées et qui tendent de plus en plus à disparaître de nos jours. Je m'attendais réellement, en allant au Conservatoire, à trouver dans sa classe la marque de l'homme charmant qu'il est, et je n'ai point été déçu. Tandis que M. Nottara impose à ses élèves ses intonations, ses gestes, jusqu'à sa manière de se tenir en scène, une imitation servile enfin, M. Velesco, lui présente ensuite ses objections : « Telle intonation n'est pas juste; cherchez en une autre. Tel geste n'est pas harmonieux, on n'est pas dans la complexion totale du personnage; cherchez-en un autre. » L'élève cherche, le professeur le guide de ses conseils, l'encourage de ses appréciations, ne lui imposant rien et le laissant libre de manifester sa personnalité artistique. Voilà la véritable méthode, la seule aux résultats appréciables. »

Après avoir félicité M. Take Jonesco des réformes introduites au Conservatoire, pendant son passage, comme Ministre de l'Instruction publique, le critique distingue parmi les jeunes actrices une élève de M. Velesco, Mlle Hélène Vida, devant laquelle il s'extasie :

« Elle n'a ni protection avérée, ni sourires complaisants pour tout le monde; elle n'a que son talent, qui demeure indéniable. Elle apparut vêtue d'une simple robe noire, très montante, qui serrait comme dans un étau et dessinait à ravir son corps souple et félin aux lignes élégantes. La tête seule emergeait, une tête blonde de princesse mérovingienne, pâle encore de

l'émotion de la scène, au profil impérieux et hautain. Son visage doré paraissait s'illuminer du reflet suave de ses yeux, resplendissant au milieu d'un teint aux transparences albâtrées. Dans la lumière florescente, sa fine silhouette noire se dessinait avec précision et la tête semblait une ébauche faite de tavelures de blanc, de rose et d'or. Rien qu'aux soulèvements de sa poi-



Mlle HÉLÈNE VIDA.

trine et aux énervances de son pied étroit, cambré à souhait, nous devinâmes que celle-là allait vibrer et sentir. Bientôt elle prit son essor et se fût un flamboiement qui fit passer en nous des frissons d'émoi. Certes, c'est là une artiste avec sa personnalité, son jeu à elle, ses intonations propres, sa manière individuelle de comprendre et de jouer. L'influence sigillaire de Mme Romanesco, si manifeste chez toutes les autres, ne l'est plus du tout ici. Mlle Hélène Vida, à côté d'un physique approprié à son genre, la tragédie, et en même temps

empreint d'une réelle beauté de ligne qui charme de suite l'auditoire, a une voix d'une puissance, d'une souplesse, d'une sonorité rares. C'est cet organe surtout qui est merveilleux. Elle peut tout en tirer, depuis les intonations mourantes de douceur, en passant par les sons profonds, graves ou caverneux, jusqu'aux claironades formidables des passions hurlantes ou des airs blasfématoires et il reste toujours d'une admirable sonorité, cet organe laissant échapper chaque son destiné et pénetrant. M.lle Hélène Vida seule parmi tous les élèves du Conservatoire, m'a paru être une artiste definitive. Son grand talent demeure indéniable. Je ne sais ce que les Parques jalouses lui réservent, mais on peut dire qu'elle sera la grande tragédienne de notre scène; sa place est toute marquée au Théâtre par un vide, depuis la mort de Mme Ventura Vermont, tant regrettée. Elle a tout pour réussir; un incontestable talent, un physique approprié à la scène, l'intelligence qui lui fait comprendre le rôle au point que, chez elle, les gestes, les intonations se conjuguent à la complexion générale du personnage. Outre le charme qui s'attache toujours aux belles personnes, elle a pour réussir un admirable organe, sa voix incitatrice; elle a, par dessus tout, l'étincelle d'en haut qui la fait vibrer et vivre de la vie de ses personnages. J'ai pensé aussi que les poëtes roumains, s'ils étaient désireux de voir leurs œuvres réalisées par le verbe sonore, ne sauraient trouver meilleur interprète que Mademoiselle Hélène Vida, qui, par sa personne, pourrait évoquer les albes et suaves apparitions du pays des rêves et des chimères, et, de sa voix admirable, profonde, musicale et comme irréelle, dire les beaux poëmes de passion ou les hymnes de l'amour et s'unir, vibrante, avec une œuvre vécue, en un ensemble harmonieux. »

Accueillons ce magnifique présage. La grande actrice et le grand acteur ont souvent attiré au théâtre un peuple d'auteurs. Ceux-ci n'ont pas manqué jusqu'ici à la scène roumaine; les travaux de Héliade, Pélimon, Aléxandri, Bolintineanu, Hasdeu, Ourechia, Maniu, Scurdescu, Carmen Sylva, Negruzzi, Alexandrescu, Sion, Popescu, Aricescu, Lupescu, Dumitrescu et tant d'autres ont déjà créé toute une bibliothèque dramatique roumaine; mais si une grande tragédienne pouvait se montrer sur la scène de Bucarest, on verrait bientôt en Roumanie, la resurrection du grand art, le seul qui puisse inspirer des grands sentiments et des hauts faits.

NEUVIÈME CHAPITRE

Maîtres d'écoles et clergé.

Les Roumains appartiennent, en général, à la religion graeco-orthodoxe. Ils dépendaient autrefois du Patriarcat de Constantinople; depuis l'année 1864, l'église roumaine est indépendante; fidèle aux dogmes de l'église graeco-orthodoxe, elle règle ses affaires internes, sous la direction du synode présidé par le métropolitain primat de Roumanie, choisi par le Parlement et approuvé par le Roi; le Ministre de l'Instruction publique qui est aussi Ministre des Cultes intervient pour l'approbation de chaque décret du synode.

Le clergé roumain était dans ces derniers siècles si riche que les seuls biens des couvents représentaient, dit-on, presqu'un tiers de toute la terre roumaine. Ces biens ont été sécularisés et sont devenus les biens de l'état; la prospérité économique de l'état roumain doit, en partie, son origine à l'œuvre sage de cette sécularisation, qui a permis à l'état de faire des emprunts, pour se couvrir des dépenses exigées par le progrès du pays, par les œuvres publiques, la constitution de l'armée, et de secourir les pauvres paysans sans terre.

L'indépendance de l'église roumaine du patriarcat grec de Constantinople, et la sécularisation des biens des couvents ont eu pour la Roumanie un autre avantage considérable.

Autrefois l'instruction publique était dans les

mains du seul clergé; le clergé le plus instruit étant composé de Grecs, le Phanar se servait souvent du clergé pour retenir sous l'influence de Constantinople l'éducation roumaine. Les réformateurs roumains n'ont touché à aucun dogme, mais ayant compris que, pour l'œuvre patriotique, l'instruction de la jeunesse roumaine confiée au clergé présentait des dangers, ils changérent l'état de cette instruction, en disposant en même temps que le clergé roumain, qui reçoit son éducation primaire et secondaire dans six séminaires, recevrait ses degrés de docteur en théologie à la faculté attachée à l'université de Bucarest.

Les véritables Roumains sont tous des Orthodoxes; les Catholiques, les Calvinistes, les Luthériens, les Arméniens, les Lipovènes qui ont en horreur le tabac considéré comme chose diabolique, sont tous des étrangers et peu encombrants; les Mahométans comptent 250 mosquées, les Juifs 400 synagogues. Depuis des siècles, toutes les réligions sont parfaitement admises et tolérées en Roumanie; la Constitution garantit à tous les cultes une pleine liberté. S'il y a en Roumanie, et surtout en Moldavie, une question antisémite, une question juive, cette question n'est point religieuse, mais d'ordre politique et social. « En 1820, on nous écrit, il n'y avait à Bucarest que 204 familles juives et aujourd'hui il y en a plus de 30 mille; presque toutes nos villes de la Moldavie sont entre les mains des Juifs; Yassy compte les trois quart de sa population juive. C'est une *véritable invasion étrangère*, rebelle à toute assimilation à la nation roumaine; ils ont accaparré tous les moyens d'existence des nationaux et ils sont l'avant-garde de l'invasion germanique ou slave; voilà, en quelques mots, notre *question juive.* »

On doit féliciter les Roumains que les Juifs de Roumanie ne tentent de s'assimiler la vie roumaine, comme il s'assimilent la vie magyare ; il y a quelques années que j'ai averti mes amis les Magyars du *finis Hungariae* qui les menace, depuis qu'ils ont fait la première place aux Juifs étrangers dans leur état ; et que je répète que, si en Italie l'Israélite n'est pas dangereux mais utile, étant une minorité a peu près respectueuse parfaitement nationalisée depuis des siècles, ce n'est point le même cas en Hongrie, où le vieux Magyar s'efface et disparaît, pour céder la place aux envahisseurs juifs arrivés de l'Allemagne, de la Pologne et de Russie comme une armée de sauterelles prête à dévorer et à digérer tout ce qu'elle trouve sur son chemin. Tant que le Juif de la Moldavie et de la Valachie refuse de se roumaniser, il se fait detester, et le danger est moins grand que s'il s'avisait de prendre l'air lui même d'un vieux boyard, ou d'un grand seigneur, ou s'il essayait, par des manières insinuantes, de se rendre aimable. Mais, de toutes les manières, puisque la Roumanie doit appartenir aux Roumains, et garder une physionomie latine, le nombre des étrangers juifs est déjà devenu exorbitant en Roumanie, et il faut bien aviser aux moyens d'arrêter cette nouvelle invasion de barbares.

Heureusement, pour le pays roumain, une grande armée de résistance se prépare, une armée vaillante et nombreuse de combattants dans les écoles primaires.

Si l'on pense que l'Italie dépense annuellement pour ses 32 millions d'habitants à peine quarante millions de francs pour les instruire et que le Royaume roumain, avec cinq millions d'habitants, à voué une somme annuelle de vingt-deux millions et demi aux

écoles, on ne peut qu'admirer et se dire qu'un pays où le Roi et ses ministres donnent une si grande importance aux bienfaits de l'enseignement, est bien acheminé pour devenir un pays idéal.

En dehors des grandes institutions scolaires, et académiques, comme les deux universités de Bucarest et de Yassy, l'école supérieure pour les Ponts et Chaussées, l'école superieure d'agriculture de Herestreu, l'académie forestière de Brunesteni, la station d'essai agricole, l'École vétérinaire, la Société Géographique présidée par le Roi, et qui doit une partie de son éclat à l'œuvre active de son secrétaire-général M. Lahovary, l'Académie Roumaine, qui veille à la publication du Dictionnaire de la langue, et possède un capital de huit millions de francs, avec un revenu annuel de 465,000 francs, en décernant de grands prix pour les meilleurs ouvrages scientifiques et littéraires, l'*Institutul Carol* fondé par le Roi Charles, pour soutenir les étudiants sans fortune dans leurs études et décerner des récompenses en argent aux meilleurs ouvrages d'étudiants, dans le domaine des sciences et des lettres, l'*Asilul Elena Domna*, où des jeunes filles sans parents et sans moyens sont élevées comme institutrices, ou instruites dans tous les ouvrages de main (une sorte d'Istituto d'Anagni, tel que notre regretté Ruggiero Bonghi désirait pouvoir le réaliser), en dehors, je le répète, de ces instituts supérieurs et d'un nombre considérable d'écoles secondaires suffisantes pour la culture générale des classes moyennes, un travail fiévreux se fait, depuis quelque temps, pour généraliser l'instruction primaire.

L'ancien ministre Ourechia avait donné la première impulsion, par la fondation de quelques milliers d'écoles primaires ; mais ces écoles étaient devenues

insuffisantes, aussitôt proclamé obligatoire l'enseignement primaire; les efforts de Messieurs Take Jonesco, Maioresco, Stourdza, Poni et autres hommes d'état intelligents et courageux, secondés par l'œuvre active du secrétaire-général de l'instruction publique, M. Sichleanu, ont maintenant fait merveille.

« Tout village qui comptait plus de 50 familles, dit le consul Rommenhöller, devait faire bâtir une maison d'école. Les petits villages devaient se cotiser. Mais il était impossible qu'en été par une chaleur torride, en hiver par des tempêtes de neige et un froid intolérable, les enfants franchissent la distance souvent longue de plus d'une heure, qui séparait deux villages. « Aux grands maux les grands remèdes », dit enfin le ministre Poni et en 1895-96 il proposa au Parlament de fonder une caisse d'état de 30 millions de francs, pour venir au secours de ces communes qui ne pouvaient payer les frais d'une maison d'école en propre. Il n'y avait pas d'instituteurs, ni d'institutrices. Il fallait aussi pourvoir à cela. L'État fonda quatre écoles normales d'instituteurs et d'institutrices. Mais le besoin est encore très grand, et ne sera rempli que très lentement; car le personnel doit être attiré et élevé. Pourtant ce besoin est un mal dont la Roumanie peut attendre la guérison dans un avenir qui n'est plus incalculable. »

L'œuvre initiée au commencement du siècle par Lazar a donc marché prodigieusement et marche encore vers son accomplissement.

Si dans les écoles normales, dont le nombre doit s'accroître, des professeurs bien inspirés communiquent à toute la jeune armée de maîtres et maîtresses d'ecole, avec la science et la méthode, l'ancien feu patriotique, si on persuade qu'un maître d'école peut devenir dans

le village où il enseigne une grande puissance, en mesure de son ascendant moral bien plus encore que de son savoir; si, pour attirer à l'école normale le paysan et le bourgeois, et en faire un maître ou une maîtresse des enfants, on parvient à le rassurer que non seulement il ne connaîtra plus la misère, que son pain ne sera pas amer, ni dur, qu'il aura son gîte, son toit, son coin de terre au soleil, sa paix, sa liberté, et qu'il sera entouré de respect ; si on réussit à se persuader soi même et à persuader les autres que la plus noble des professions est celle de l'éducateur public, l'affluence à l'école normale sera très grande et dans le nombre se formeront des maîtres de village bienfaiteurs. Mais il faut, en attendant, songer sérieusement, à bien choisir les professeurs d'école normale, parmi les hommes les plus cultivés, les plus intelligents et de plus grand cœur, et les payer comme des professeur d'université, puisqu'ils ont plus que tout autre charge d'âmes devant la société roumaine. Tant que l'on tourne partout, dans un cercle vicieux, et que l'on se contente d'un petit professeur, le croyant suffisant pour préparer un petit maître, on n'arrive qu'à entretenir une déplorable médiocrité, et le niveau moral et intellectuel d'un pays ne pourra jamais s'élever.

Les professeurs des écoles normales ne peuvent et ne doivent être que des apôtres ; mais les apôtres ne se fabriquent point; il faut que l'âme soit déjà toute prête à la grande et à la sainte mission ; les examens et les diplomes ne donnent aucune mesure pour cette dignité spirituelle. On devrait donc chercher et dénicher les futurs professeurs des écoles normales modèles où ils se trouvent, les séduire, les entraîner vers la nouvelle mission civilisatrice. Si on ne peut espérer que toute la foule de maîtres de village sorte de la nouvelle

école normale grandement inspirée, dans le nombre, se formeront cependant quelques éducateurs missionnaires dont la sagesse et le feu patriotique prépareront à la nation roumaine quelques nouveaux grands citoyens capables de guider le peuple sur le chemin élevé de l'idéal. En attendant, la note générale de l'éducation primaire étant patriotique, la nationalité roumaine trouvera dans les écoles d'enfants son premier soutien contre toutes les tentatives de la corrompre et de la suffoquer. Le Roumain, par le privilège de ses origines et par les bienfaits de l'éducation, a droit au premier rang parmi les peuples civilisés de la péninsule balcanique; mais cette supériorité intellectuelle et morale sera d'autant plus reconnue et paraîtra d'autant plus légitime, si, au lieu d'être la gloire des seules classes dirigeantes, elle trouvera une large participation dans la conscience illuminée du peuple, instruit et perfectionné. C'est pourquoi ce que l'on vient d'initier et qui est en voie de s'accomplir sous le règne bienheureux de Charles Ier, en faveur de l'instruction primaire, nous apparaît sage et providentiel.

La présence au Ministère de l'instruction publique roumaine d'une section militaire prouve, que le gouvernement roumain, fidèle à la tradition hellénique et latine, ne songe nullement à séparer le soldat du citoyen; l'école militarisée qui devrait à la fois développer les forces physiques et l'intelligence de la jeunesse, pourrait devenir une école idéale si la pédagogie moderne trouvait de nouveau les moyens d'harmoniser, comme dans l'ancien système socratique, les deux éducations. Pour le moment, les purs gymnastes sont et font trop peu de chose, et travaillent pour leur compte à des exercices le plus souvent stériles; il serait donc nécessaire d'étudier les moyens de mettre en rapport

plus direct et plus suivi la vie du corps et la vie de l'âme. L'école normale supérieure devrait chercher et enseigner ces grands moyens qui seuls pourront relever l'esprit de la discipline scolaire et donner à l'école une dignité suprême.

DIXIÈME CHAPITRE

Les guerriers

Les soins que le Prince Charles de Hohenzollern a donné à l'armée, aussitôt arrivé en Roumanie, lui ont permis, après dix ans de règne, de se mettre en campagne contre la Turquie, à la tête d'une magnifique armée de 114,000 hommes, avec 200 canons; Carmen Sylva lançait alors son confiant *chant du Danube:* « O Ma Patrie, ne crains pas! Mon bras te défendra. Que les drapeaux des Turcs flottent d'un air menaçant! Que les canons fassent éclater leurs foudres violents! Nous allons en avant! en avant pour la sainte guerre! Le Prince Charles est avec nous! il nous mène à la Victoire. »

Et, en même temps, la noble Princesse établissait dans sa résidence de Cutroceni une ambulance pour panser les blessures des héros, qu'elle avait poussé à la guerre sainte, et devenue sœur de charité, et ange de secours, elle fut appelée par le peuple: *Muma ranitilor* (*Mère des blessés*). Ainsi, elle trouvait le moyen de mettre d'accord deux choses opposées, la guerre et la paix, la haine fatale qui pousse les hommes à la lutte sanglante et l'humanité qui commande de les soigner, et de les secourir, lorsqu'ils tombent.

La loi du 27 février 1876 appelait aux armes tous les Roumains, exempts de défauts physiques, ayant atteint l'âge de 21 ans; après dix-sept mois, cette jeune armée avait franchi le Danube, et montrait combien

elle était solide et bien guidée, en remportant des victoires à Calafatu, Nicopolis, Rahova, Smardan, Grivitza, Opanes. Cette brillante armée s'est réduite en temps de paix à 42,000 hommes; elle compte 2,480 officiers, 8,200 chevaux et 366 canons; en temps de guerre, ell peut se monter à 235,000 hommes, 3,670 officiers, 25,000 chevaux et 500 canons. La levée se fait par district et s'élève à 28,000 hommes, dont 11,000 sont destinés à l'armée active, où le service ne peut durer au de là de 3 ans et 17,000 aux *Dorobantis* (infanterie territoriale, ou l'on sert pendant 5 ans, tandis que les *calarachis* ou soldats de la cavalerie territoriale ne servent que quatre ans). Il y a quatre corps d'armées, chacun de deux divisions; à chaque corps appartient un bataillon de chasseurs (les *bersaglieri* de la Roumanie), une brigade de cavalerie, une brigade d'artillerie, un escadron du train, une compagnie du service sanitaire, une compagnie pour l'approvisionnement, et une compagnie pour l'administration militaire. L'infanterie est armée de fusils à répétion de 6,5 millimètres, avec une portée maximale de 2,750 mètres; l'artillerie de canons Krupp d'acier de fonte.

La Roumanie possède deux arsenaux militaires, un établissement et une école pyrotechnique, une fabrique de poudre, un haras, une Académie militaire, une école de guerre, une école d'application, une école pour les officiers d'administration, une école pour les sous-officiers et deux écoles pour les enfants des militaires.

Une ceinture de dix-huit forts protége de près la ville de Bucarest; le Danube au sud, et la ligne de défense Foscani-Galatz protégent la capitale au loin.

Ne pouvant relever ici le nombre de tous les humbles héros roumains qui ont couvert de gloire le drapeau national dans la campagne de l'année 1897, et

très persuadé d'ailleurs que les épisodes les plus émouvants de cette guerre forment déjà l'objet de l'enseignement patriotique des écoles primaires et secondaires du royaume, je me contenterai de signaler le noms de quelques illustres généraux qui ont contribué à l'organisation et aux succès de la vaillante armée dont chaque patriote roumain a le droit d'être fier.

Commençons par un nom d'origine italienne; le général Mano, dont la famille est d'origine vénitienne et se rattache aux Manin, portant sur son écusson une main comme les Manin. Mais son père Jon Mano était déjà un caimacan de Roumanie, et sa mère une fille du grand ban Alexandre Ghica. Né en 1833, il fit ses études à l'école de Postdam et entra comme lieutenant dans l'armée prussienne; rentré en 1858 il réorganisa l'artillerie dans son pays. Il fut ministre de la guerre en 1869, et il se retira de l'armée active en 1884, avec le grade de général-inspecteur de l'artillerie. De 1874 à l'année 1877 il avait été Maire de Bucarest, et comme tel fort bien administré et embelli la capitale. La guerre turco-russe ayant éclaté, il commanda comme général la quatrième division, qui avait l'honneur d'ouvrir le feu par la prise de Nicopolis.

Le jeune et brillant général fut, par sa conduite héroïque, le premier décoré de l'ordre de la *Vertu militaire*, que le Prince Charles venait d'instituer. Après la campagne il reprenait le portefeuille de la guerre, sous le gouvernement de Lascar Catargi: « Il y fit preuve, écrit l'un de ses biographes, de grandes aptitudes administratives et sut imprimer à ce département une impulsion et un mouvement d'ordre et de régularité, dont les traditions sont restées et qui en font une des branches de l'administration les mieux organisées. Son activité s'étendit au delà de la sphère

de son ministère et par son tact et sa courtoisie comme par la droiture de son caractère, il amena la fusion des groupes de toutes nuances du parti conservateur. Puis, quand M. Lascar Catargi crut devoir se retirer de ce ministère de concentration, le général Mano se trouva tout désigné pour occuper sa place. »

Après le premier général victorieux de la campagne de 1877, signalons ici le héros qui le premier,



LE GÉNÉRAL MANO.

comme commandant de bataillon, à la redoute de Grivitza, enleva aux Turcs un drapeau, M. Alexandre Candiano-Popescu, maintenant général. Né à Lipia en 1841, il fit ses premières études à Bouzéou, puis, en même temps, il fréquenta l'école militaire et la faculté de droit à Bucarest. En 1864, nous le trouvons capitaine; il conspirait alors avec Mazzini; en 1867, il démissionnait de l'armée, pour entrer comme avocat au barreau et se faire élire député; comme député, il essaya en l'année 1870 de révolutionner le peuple contre la dynastie; l'émeute de Ploïesti suffo-

quée par le Gouvernement, Candiano fut arrêté; puis il s'échappa en Transylvanie. « Entre temps, écrit un biographe, Jean Bratiano, qui avait, lui aussi, été impliqué dans l'affaire, cherchait à faire amnistier son ami. Ayant lui-même éprouvé la clémence d'Auguste, il n'eut pas de peine à obtenir du Prince la grâce de Candiano. »

Il rentra alors dans les cadres de l'armée. « On était à la veille de la guerre russo-turque et personne



Le Général CANDIANO-POPESCO.

n'ignore la part importante que le major Candiano a prise à la guerre de l'indépendance comme chef du 4e bataillon de chasseurs. Il fut un des vaillants qui, à la tête de ses troupes, monta à l'assaut de la redoute de Grivitza, le 30 août 1877. Un acte de bravoure comme celui-là suffit à racheter bien des erreurs de jeunesse. — Depuis qu'il a combattu sous les ordres du Roi, M. Candiano est devenu un des serviteurs les plus zélés du trône et n'a pas laissé échapper une oc-

casion de donner des preuves du plus pur loyalisme dynastique. Le Roi Charles, de son côté, lui en a tenu compte et s'est plu à l'attacher davantage encore à sa personne en le nommant aide de camp, fonctions qu'il a remplies avec toute la correction d'un militaire et toute la politesse d'un gentilhomme jusqu'au jour où il fut nommé général en 1894. Parmi les nombreux témoignages de fidélité au trône que le général Candiano a donnés, nous aurions tort de ne pas citer aussi le vibrant recueil de vers *Tara* qu'il a offert à S. M. le Roi, à l'occasion du 25e anniversaire de son règne. Plusieurs des poésies qu'il renferme, traduites par la Reine, sont d'une vigueur de touche et d'un patriotisme enthousiaste qui rappellent Déroulède, le poëte militaire. Depuis qu'il a repris un commandement, le général Candiano s'occupe avec ardeur de l'application des réglements et des réformes à apporter à son arme. Récemment encore, il faisait, au club des officiers, en présence de S. M. le Roi, une conférence fort goûtée *sur la cavalerie dans le passé, le présent et l'avenir.* Cette remarquable étude militaire qui vient de paraître en brochure, trahit non seulement un officier épris de son métier, mais un écrivain militaire émérite, qui n'a pas encore dit son dernier mot.

Le général, par excellence, cependant, d'après l'opinion des gens du métier, le général complet, le grand général roumain est M. Jacques Lahovari.

En 1877, il était l'âme de l'état-major de l'armée roumaine. « Ce fut lui, dit son biographe, qui sous la haute direction du Roi, conduisit les opérations de notre armée devant Plevna. Il s'y affirma avec une telle puissance que feu Jean Bratiano qui le voyait à l'œuvre, s'en éprit et lui témoigna une admiration qui ne se démentit jamais. Au ministère de la guerre, que

Jacques Lahovari occupa pendant quatre ans, il donna toute la mesure de ce qu'il pouvait faire pour son pays. Il réorganisa de fond en comble notre armée, et il le fit avec décision et avec promptitude. Le général n'était pas venu au ministère comme tant d'autres pour y penser sur ce qu'il y avait à faire. Lui, qui de-



Le Général J. Lahovari.

puis des années était l'*officier d'état major* de notre armée, apportait au gouvernement le fruit de longues et sérieuses recherches, et il n'avait plus qu'à transformer en lois des opinions depuis longtemps arrêtées. Il le fit et son œuvre reste et restera. »

À côté du général Lahovari, on doit encore citer

ici le général E. Arion, qui sait de même unir la science avec l'expérience, les vertus militaires avec la connaissance du métier. Né à Bucarest en 1839, à peine officier, il se rendit à l'École polytechnique de Paris pour s'y perfectionner, et puis à l'École d'application d'artillerie et de génie à Metz; et il se distingua au po-



Le Général E. Arion.

lygone de Metz tant au tir de nuit que de jour par un pointage des pièces d'une exactitude étonnante.

Trois ans après, il retournait en France pour faire des études pratiques de technologie militaire dans les fonderies de canons et les fabriques d'armes ed de projectiles; et à Nantes il surveillait la fabrication des canons rayés, commandés par le prince Couza. Rentré en 1866, il fut appelé au Ministère de la Guerre pour y créer et organiser la section des armes spéciales. En 1877, il était avec le grade de colonel, pendant la guerre russo-turque, le chef de la section d'artillerie à

l'État Major de l'armée roumaine, et il dirigea les brillantes opérations de l'artillerie jusqu'à la chute de Plevna ; après la rentrée des troupes, il fut chargé de fortifier Pitesti et Tirgoviste, où l'armée roumaine s'était cantonnée, et ensuite délégué du gouvernement roumain dans la Commission internationale pour la délimitation de la Dobrougia. En 1883, il fut nommé général et inspecteur de l'artillerie; en 1893, il commandait le deuxième corps d'armée; depuis l'année 1895, après avoir veillé aux fortifications de la capitale, le général Arion est devenu le Gouverneur militaire, on pourrait dire le Trochu de Bucarest.

Au nombre des généraux roumains les plus distingués, on pourrait encore citer Antoine Berindei, qui était ministre de la guerre sous le dernier ministère Aurelian, sorti lui aussi comme le général Arion de l'école de Metz ; et avec lui il construisit pendant la guerre le pont sur le Danube pour le passage des troupes, et il exécuta plusieurs travaux de défense devant Plevna. On lui doit les fortifications du nord et les voies ferrées militaires ; devenu général de brigade en 1885, en 1895 il commandait le corps d'armée à Craïova. Comme ministre de la guerre, il prenait la défense du fusil Männlicher, introduit par le général Lahovari et injustement critiqué et ridiculisé par le général C. Budisteano ancien ministre de la guerre.

Les meilleurs généraux roumains se sont formés presque tous sous le règne de Charles premier. Jeunes la plus part, pour le grade auquel ils sont arrivé, ils semblent encore appelés à rendre de grands services au pays.

Il est bien difficile qu'un général ne soit pas un brave; le militaire dans tous les pays a généralement du cœur. Mais on doit féliciter un grand nombre d'officiers

roumains pour l'instruction qu'ils ont reçue, et pour l'obstination avec laquelle ils ont poursuivi leurs études au profit du pays. Si leur science militaire n'aura plus des occasions de se faire valoir, ils pourront toujours préparer eaux-mêmes toute une génération d'officiers instruits, sans qu'il soit plus nécessaire de les envoyer se perfectionner à l'étranger. Leurs connaissances et leurs mérites ont gagné aux généraux roumains le droit d'être considérés comme des maîtres. S'ils tournent leur attention vers la jeunesse, si après avoir fortifié les fleuves et les villes, ils fortifieront et redresseront les hommes, ils rendront encore, comme instituteurs de la jeune Roumanie, de très grands services. Ce qu'il y a lieu de craindre pour les jeunes Roumains, c'est qu'ils trouvent maintenant la vie trop douce et qu'ils s'y abandonnent avec trop de nonchalance. Même si l'on n'est pas destiné à l'armée, même si on ne doit plus recourir aux armes, il est nécessaire que l'homme soit fort. Tout ce qu'on fera en Roumanie comme en Italie pour retremper les âmes et les corps, sera salutaire pour le pays. Et ce n'est qu'en regardant, en écoutant, en imitant les héros que l'on peut garder la santé et perpetuer la bravoure et la prospérité nationale. Que la *Dacia felix* se souvienne de ce que Hannibal est devenu dans la *Campania felix*.

ONZIÈME CHAPITRE

Navigation et Commerce

Si la flotte militaire de la Roumanie se réduit pour le moment à un seul croiseur, l'*Élisabeth* de 1,300 tonnes et de 4700 chevaux, armé de 14 canons, et d'une vingtaine de petits vaisseax qui sert à la défense des ports ou à la police; si on n'a pas encore eu la possibilité d'utiliser les talents et les connaissances des anciens élèves roumains de l'Académie navale de Livourne, dans aucune entreprise éclatante, il n'y a qu'à féliciter la sagesse du Gouvernement roumain, lequel même après l'annéxion de la Dobrougia qui lui offrait un port de premier ordre sur la Mer Noire, n'a pas eu la velléité de posséder une grande marine de guerre, se contentant d'avoir ce qui est essentiel pour la défense et la sûreté des côtes maritimes de la Roumanie.

En imitant l'exemple des anciennes républiques marchandes italiennes, le Gouvernement roumain n'a encouragé la navigation qu'en vue de faciliter le commerce; et il créa un mouvement admirable sur le parcours roumain du Danube, le fleuve vraiment royal qui borne la Valachie et la Moldavie, de Verciorova à Galatz. Le grand fleuve est ouvert à toutes les concurrences; la place d'honneur revient à la *Première Société privilégiée impériale-royale de navigation à vapeur sur le Danube*, qui réside à Vienne, et transporte sur 190 excellents vapeurs, voyageurs et marchandises de Ratisbonne en Bavière à Seulina, d'où un autre

service régulier de correspondance la met en relation directe avec Odessa et la Russie méridionale.

Suivent la Société de navigation à vapeur russe sur la Mer Noire et le Danube, qui fait le service entre Galatz et Calafat en Roumanie, entre Odessa et Batoum en Russie, avec 98 vaisseaux; le Lloyd Austro-Hongrois de Trieste qui dispose de 24 vaisseaux pour desservir Constantinople et les ports de la Méditerranée; la *Ligne allemande du Levant*, avec 21 vaisseaux; la Société anglaise W. Johnston et C[ie], avec 45 vaisseaux; *La Navigazione generale italiana*, avec 23 vaisseaux; les Sociétés françaises *Fraicinet* et *Messageries maritimes*; les deux sociétés turques de navigation, *Courdjie* avec 39 vaisseaux et *Machsoussé* avec 23 vaisseaux; et la société Gläfske et Hennings à Hambourg, qui entretiennent un service mensuel entre Constantinople et Odessa, avec correspondance pour les ports de la Mer Noire et le Danube. Tout ce mouvement de navires autour des ports roumains et sur le Danube représente une activité marchande considérable qui aide admirablement à la prospérité de la Roumanie. La défense faite par le Traité de Berlin de l'année 1878 aux navires de guerre de remonter le Danube, a assuré la liberté du commerce fluvial, veillée par la Commission Européenne Danubienne qui a son siége à Galatz, et son propre pavillon, avec certains droits de souzeraineté, et le devoir de veiller à la police du grand fleuve et aux travaux d'entretien et d'amélioration, en percevant des impôts.

Mais ce qui fait honneur à l'esprit d'initiative des Roumains, est la nouvelle ligne de navigation à vapeur, fondée par l'administration des chemins de fer roumains, et qui fait un service régulier bimensuel entre Constantza et Rotterdam. Tout en faisant des vœux

pour que cette ligne trouve tôt ou tard sa convenance à faire des détours et des pointes aux ports de l'Italie et que le pavillon roumain brille de temps en temps sur les côtes italiennes, j'emprunte au livre déjà cité de M^{eur} Rommenhöller les renseignements qui suivent sur la marine marchande roumaine.

« La nouvelle ligne est desservie par cinq vapeurs, dont deux ont été construits en Allemagne et trois en Angleterre (hélas! pourquoi pas dans des chantiers latins?). Le 8 août 1897, le premier vapeur, le *Dobrogea* arriva à Rotterdam comme le premier des trois vapeurs déjà en service. Depuis 1890 le gouvernement roumain a aussi un service de remorqueurs, desservi par cinq vaisseaux à vapeur. Ce service est maintenant soutenu par le chantier de construction de Turn-Sévérin, chantier que le gouvernement a acquis en 1892 de la Société Impériale Royale autrichienne. Le mouvement de la navigation sur le Pruth consiste presque entièrement dans le transport de grains jusqu'à Sculeni. Sur le Séreth on trasporte principalement du bois, mais aussi des grains, à Galatz. La flotte marchande de la Roumanie se compose de 400 navires et de bateaux de mer, avec un jaugeage de 26,000 tonnes. Depuis le mois d'août 1895 le vaisseau à vapeur roumain *Medea* entretient un service régulier de Galatz a Talcea, Soulina, Constantza, Constantinople, en correspondance avec les chemins de fer du pays et avec l'*Orient-express*. Le *Cobra* fait le service seulement entre Constantza et Constantinople. »

D'après la statistique de la navigation de cette dernière année, les navires marchands les plus nombreux qui ont touché aux ports de la Roumanie ont été les Anglais (733), les Turcs (417), les Grecs (251) les Russes (108), les Autrichiens (69), les Italiens (42),

les Français (37), les Allemands (26), les Norvégiens (18).

« Pour faciliter la concurrence des céréales roumaines sur le marché du monde, le gouvernement roumain n'a pas hésité de faire construire en 1892 à Galatz et à Braïla de grands bassins avec des silos, pour une somme totale de 18 millions de francs. Dans les deux villes les constructions sont identiques. Elles ont chacune 170 silos ou magasins de grains, dont la moitié peuvent contenir chacun 100 tonnes, l'autre moitié chacun 50 tonnes. L'outillage qui y appartient, fait qu'il est possible d'emmagasiner dans les silos 600 tonnes de grains en une heure, et de charger en même temps 300 tonnes dans les vaisseaux.

« Le pont du Danube à Cernavoda, qui ouvre toute une nouvelle perspective au commerce et à la navigation, porte le nom de *Podul regele Carol I.* En rapport avec ce pont sont les formidables travaux du port de *Constantza.* Les avantages atteints par la construction de ce pont sont immenses. Plus de transbordements embarrassants, plus de stagnation de la navigation, quand même le Danube se gèle. Constantza est devenu la port de l'avenir. »

De même qu'aux voies fluviales et maritimes, en vue du commerce, le Gouvernement du Roi Charles I a donné la plus grande attention, en l'encourageant et en la dirigeant, à la construction de chemins de fer devenus maintenant proprieté de l'état. Le premier, de Bucarest à Giurgevo, fut ouvert en 1869. Maintenant on a deux grandes lignes de chemin de fer qui traversent toute la Roumanie, celle de Verciorova, par Bucarest à Constantza, de l'ouest à l'est; celle de Giurgevo, par Bucarest, à Yassy du sud au nord. Ces deux lignes sont d'un grand rapport pour l'état; mal-

gré le bas tarif pour le transport des marchandises sur les chemins de fer roumains, en 1896, l'état en avait réalisé plus que 18 millions de francs. Ce revenu est progressif; il était de 8,149,810 francs en 1883, de 10,517,187 francs en 1888, de 15,201,870 francs en 1892; et en 1896, de 18,233,916 francs; d'après ce *crescendo*, on peut s'imaginer quel avenir est réservé aux chemins de fer roumains, aussitôt qu'on pourra, avec le concours de la Serbie et de la Bulgarie, leur ouvrir de nouveaux débouchés dans la péninsule balcanique, et ce qui demeure notre plus grand vœu, lorsqu'on pourra les prolonger, en deux ou trois directions, du Nord au Sud, jusqu'à la Mer Adriatique, pour retrouver l'ancienne mère civilisatrice. [1]

La Roumanie étant riche en produits du sol, le sol très fécond, le paysan agriculteur, une fois instruit, aidé et bien guidé, capable de produire dix fois plus qu'il ne produise à l'heure qu'il est, les voies de communications facilitées, les moyens de transport augmentés, il y a lieu de faire les plus heureux présages sur l'avenir du commerce roumain.

Mais, dès à présent, la production du sol roumain est déjà très considérable, et le commerce très actif.

On compte à présent cinq millions d'hectares plantés de grains et de nourriture pour les bestiaux; le maïs et le froment prédominent, comme en Lom-

---

[1] Nous avons lieu d'espérer que dans les derniers entretiens de S. A. R. le Prince Ferdinand de Bulgarie avec S. M. le Roi Charles Ier, on ait abordé ce sujet, et scellé un pacte d'alliance politique et économique entre la Roumanie et la Bulgarie, seul moyen d'assurer la paix de la presqu' île balcanique et de ramener l'Orient balcanique vers cette Italie qui a la mission de le protéger et de le seconder dans sa marche progressive.

bardie, occupant à eux seuls plus que les $^{3}/_{4}$ du sol cultivé; suivent l'orge, l'avoine, le seigle, le millet. Dans le district de Dolju un seul hectare de maïs donne un rapport annuel de 22 à 27 hectolitres. Le paysan roumain vit de maïs et de melons.

On cultive encore en Roumanie la pomme de terre, la betterave, et sur les collines, surtout, la vigne, qui rapporte déjà, sur 163,700 hectares de terre cultivée, 8,726,000 hectolitres de vin excellent, auquel on attribue, dans son ensemble, la valeur de 260,898,000 francs. Voici sur les vins roumains les renseignements que M. Rommenhöller nous fournit: « Le vin du pays des collines a des qualités qui lui assignent une place entre le bon Bordeaux et le bon Bourgogne. La meilleure marque est le vin de Cotnar, d'un fort jaune d'or, ressemblant beaucoup au vin de Tokay, mais plus spiritueux et moins doux. Le vieux Cotnar est très salubre, et a un fort arome. Parmi les espèces rouges le vin de *Nebuno* est le meilleur. La plupart des vignobles fournissent des espèces blanches et des espèces rouges; les meilleurs sont les vins de Nicoresti, d'Ivanesti et de Costalupu, d'Orevita, de Golul-Drancei, d'Odobesti, de Dealu-Mure et de Dragasani. Les vins blancs de Roumanie se prêtent, on ne peut mieux, à la fabrication du Champagne. Ce qui est dommage c'est que le traitement du vin laisse à désirer. Avec des meilleures caves et de meilleurs tonneaux, le vin roumain s'ennoblirait beaucoup plus. »

Les pâturages roumains présentent des ressources extraordinaires pour l'élevage des bestiaux; on évalue la production actuelle des bestiaux roumains à trois millions environ pour les bœufs, taureaux, vaches et veaux; a cinq millions les têtes des moutons et brebis, a 800,000 les cochons; a 500,000 les boucs et les chè-

vres, a 500,000 les chevaux, juments, étalons, a 50,000 les buffles, a 8,000 les ânes et les mulets. Ce que nous avons écrit, dans un autre livre, sur les bestiaux serbes pourrait tout aussi bien s'appliquer aux bestiaux roumains; la région ainsi que la production zoologique des deux pays est à peut-près la même. Dans la Roumanie, comme dans l'Argentine, on fabrique, en quantité, des conserves de viande.

Le bois combustible abonde aussi en Roumanie, puisque plus que la sixième partie du Royaume est couverte de bois. Les arbres qui prédominent sont les sapins, les mélèzes, les pins, les genèvriers-nains, les bouleaux, sur la montagne; les hêtres, les bouleaux, les frênes, les chênes, les érables, les cerisiers et les sorbiers sur la colline; les chênes, les érables, les hêtres blancs, les ormes, les aubépins, les pruniers sauvages l'acacia et le fusain, dans la plaine; les saules, les peupliers, l'aune, le tremble, le tamaris dans les îles du Danube.

Autrefois les Romains construisaient leurs navires avec le bois du Pont Euxin. Peut-être, ne sera-t-il pas trop éloigné le temps où l'Italie devra de nouveau se servir pour ses chantiers des bois roumains de la Mer Noire. En fait d'arbres fruitiers en Roumanie comme en Serbie excelle le prunier; mais d'autres fruits y abondent, les pommes, les poires, les pêches, les abricots, les cerises, les griottes, les noix, les noisettes, les framboises, les mûres, les nêfles, les groseilles, les cassis, les amandes, les figues, les coings, les melons. Sous le rapport agricole, on dirait donc que la vallée italienne du Po et la vallée roumaine du Danube se ressemblent et se continuent.

Parmi les poissons, on recommande les harengs et les esturgeons du Danube, dont le caviar est si estimé,

et des espèces inconnues aux autres pays d'Europe. La Roumanie est, en autre, riche en minéraux et minérais, qui attendent des exploitateurs; entr'autres l'or, l'argent, le fer, le cuivre, la terre à pipes, la terre à potier, le salpêtre, le soufre, le pétrole, l'ozocérite, l'anthracite, le lignite, le sal gemme, toutes les bénédictions, en somme, du sol.

Malheureusement, l'industrie roumaine est encore bien loin d'être proportionnée à la richesse et à la générosité du sol; et le plus grand nombre de fabriques ainsi que le principal commerce se trouve, surtout pour l'exportation, dans les mains des étrangers. « Le commerce intérieur, informe M. Rommenhöller, est très fortement développé en Roumanie. En 1890, le registre des maisons de commerce indiquait déjà 42,000 noms. Dons ce nombre, se trouvaient 19,885 Roumains, 12,479 Israélites et 1637 Grecs. Le reste, était réparti sur toutes sortes de nationalités. À Bucarest il y en avait 4838, a Yassy 1711, à Galatz 1471, à Graïova 1389, à Braïla 929, etc. Le commerce extérieur a fait des progrès énormes; mais pourtant l'importation surpasse de beaucoup l'exportation. Alors seulement le commerce apportera de grands avantages à la Roumanie, que la balance inclinera de l'autre côté. Pour cela la Roumanie est en bon chemin. En encourageant l'industrie, le gouvernement fera diminuer de plus en plus l'importation d'un grande nombre d'articles; d'autres qui doivent encore être importés pourront être exportés. Si la Roumanie utilise tous les trésors encore cachés dans le sein de la terre, la balance inclinera très vite du bon côté. Pour certains articles l'importation a déjà fortement diminué dans les dernières années. Le Gouvernement aspire à donner au commerce roumain un caractère de loyauté et de

solidité, et à gagner et à mériter la confiance de l'étranger. Il a tâché d'atteindre ce but:

1° par la fondation des Chambres de Commerce;

2° par une loi sévère sur les faillites;

3° par l'institution d'un Bureau Officiel d'informations.

DOUZIÈME CHAPITRE

Les finances roumaines

M. Rommenhöller, dans la conclusion de son excellente *étude économique et commerciale sur la Roumanie*, auquel je renvoie le lecteur de ce livre pour des renseignements plus détaillés, à l'égard des finances roumaines, s'exprime ainsi: « Les finances en tout premier lieu exigent les soins du gouvernement. Elles sont maintenant dans un état si florissant, que les fonds publics de la Roumanie sont devenus un placement de capital très solide. Derrière la dette publique se trouve toujours comme garantie l'immense domaine de l'État. Sur le crédit public le gouvernement a veillé comme sur la prunelle de ses yeux. La loi sévère sur la faillite est bien faite pour rassurer le commerçant étranger. »

À son tour, M. Edmond Théry, directeur de l'*Économiste Européen* vient de nous offrir un précieux résumé de la situation économique et financière actuelle du jeune Royaume de Roumanie, que je m'empresse de reproduire, parceque je ne saurais mieux conclure mon livre que par un exposé du degré de confiance que ce pays latin en progrès inspire aux hommes de finance, les plus difficiles à captiver:

I

« Notre correspondant de Bucarest a mis non lecteurs au courant du vote de la Chambre de Roumanie

par lequel M. Cantacuzène, ministre des finances,[1] a été autorisé à convertir en 4 % une partie de la dette roumaine 5 et 6 %.

Comme on a pu s'en rendre compte, en lisant l'exposé des motifs, cette opération s'imposait et du jour où le développement du crédit de la Roumanie l'a rendue possible, le ministre devait la demander pour diminuer les charges du Trésor et consacrer la situation acquise par les finances du pays.

Les emprunts contractés à différentes époques et qui constituent la dette roumaine s'élèvent au chiffre nominal de 1,366,300,000 francs.

D'après les renseignements officiels, leur montant sera ramené, à la fin du présent exercice, à 1,223,000,000 de fr., par suite des amortissements annuels.

Parmi ces emprunts, il en est trois anciens qui, portant des intérêts élevés, ont dépassé le pair et pèsent sur le crédit du pays en empêchant la progression des cours des emprunts ultérieurs conclus dans les conditions plus favorables. Ils sont en même temps convertibles et leurs conversion donnera lieu à une économie importante pour le Trésor.

---

[1] Georges Grégoire Cantacuzène, le fils du grand vornic Gr. Cantacuzène est né à Bucarest en 1837. Il fit ses études à Paris, où il fut licencié en droit en 1862. Nommé juge au Tribunal d'Ilfov, il ne tarda à devenir Conseiller à la Cour d'Appel, dont il devint le président en 1866. Nommé député de Prahova et de Braïla en 1867, il opta en faveur de Prahova. En 1869, nous le trouvons maire de Bucarest, en 1870, ministre de la justice, puis ministre des travaux publics, en 1875 ministre des finances ; retiré des affaires, en avril 1876 il s'occupa de ses vastes domaines, et d'une immense usine créée à Dragaschani pour l'industrie du pétrole. En 1889-90 il était Président de la Chambre, en 1892, président du Sénat. Ce Nabab philanthrope est aussi un excellent patriote et appartient ainsi que son collègue au ministère, Palladi, à la Ligue roumaine. Nous en avons déjà donné le portrait dans notre chapitre sur les Orateurs.

II

En vertu de l'autorisation qui lui a été donnée par la loi, M. Cantacuzène a donc passé un contrat avec un consortium puissant composé des maisons suivantes.

La *Banque de Paris et des Pays-Bas*, le *Comptoir National d'Escompte*, la *Banque Nationale de Roumanie*, la *Banque Générale Roumaine de Bucarest*, la *Disconto Gesellschaft de Berlin*, la maison *Rothschild* de Francfort et la maison *Bleichröder* de Berlin.

Les banques contractantes ont offert au ministre de faire immédiatement la conversion pour l'ensemble des 446,751,500 fr., mais M. Cantacuzène a préféré effectuer l'opération à deux époques déterminées: la première émission portant sur 180 millions de francs environ et la deuxième sur le solde. M. Cantacuzène a ensuite arrêté le terme d'amortissement à soixante ans et le taux d'émission du nouveau 4 °/₀ à 91 ½ °/₀.

C'est l'émission la plus avantageuse qui ait jamais été faite par l'État roumain; en effet, il y a deux ans à peine, le ministre de finances émettait du 4 °/₀ au cours de 84 fr., et, s'il a pu contracter l'emprunt actuel de conversion aux conditions que nous venons de dire, c'est que le crédit de la Roumanie n'a cessé de s'améliorer, de même que la situation économique et financière du pays.

Cette situation est actuellement des plus favorables, et beaucoup de grands États envieraient, à ce petit pays de 131,020 kilomètres carrés de surface et de 5 millions 800,000 habitants, l'aisance dont il jouit, et qui ne peut manquer de s'augmenter encore, s'il continue à pratiquer les actes de sagesse politique que l'on a tant remarqués lors des derniers événements.

C'est un pays essentiellement agricole, où l'industrie n'a pas pris encore beaucoup d'extension, mais où elle pourrait trouver un terrain propice, car la population roumaine ne manque pas d'initiative et a les qualités nécessaires pour se livrer au travail des mines et des manufactures.

Mais la production agricole lui suffit pour le moment, et elle lui a permis de développer sensiblement son commerce.

III

En 1871, le commerce extérieur de la Roumanie s'élevait à 260 millions de francs, dont 83 millions aux importations et 177 millions aux exportations. En 1885, il a atteint la somme de 570 millions, dont 305 aux importations; et 265 aux exportations; en 1896, la somme de 661 millions, dont 337 aux importations et 324 aux exportations.

Comme on le voit, le développement du commerce a été assez grand. Les importations sont plus de trois fois supérieures à ce qu'elles étaient en 1871 et les exportations ont plus que doublé.

C'est surtout, avons-nous dit, au développement des ressources agricoles que le pays s'est attaché.

M. Théry publie ici un tableau indiquant l'augmentation des surfaces ensemencées de 1893 à 1897, augmentation qui atteint 25,000 pour le blé.

Cette progression s'est poursuivie grâce aux efforts mis en œuvre par le gouvernement pour faciliter le crédit aux agriculteurs, au moyen de l'institution des Caisses agricoles, et pour donner au pays l'outillage économique nécessaire.

IV

C'est ainsi que le réseau des chemins de fer, qui était de 1,184 kil. en 1883, s'étend actuellement sur 2,879 kil. et que tous les principaux centres agricoles sont mis en communication directe avec les ports.

Le budget des chemins de fer pour 1898 a prévu que les recettes s'élèveraient à 54,310,000 fr. et les dépenses à 37,787,456 fr. Les recettes sont évaluées à 54,310,000 contre 53,418,000 en 1897. La différence en plus est donc de 892,000 fr.

Les dépenses prévues, l'année dernière, au chiffre de 36,549,347 fr. ont été portées, pour 1898, à 37,787,456 fr., soit une augmentation de 1,238,106 fr. justifiée par l'ouverture de nouvelles lignes.

En effet, le réseau de 2,879 kilomètres exploité en 1897, sera augmenté cette année par l'ouverture de 185 kilomètres de lignes nouvelles.

En 1883, avec une longueur totale de lignes en exploitation de 1,184 kilomètres, le revenu moyen kilométrique était de 6,883 fr. Au fur et à mesure de l'ouverture de nouvelles lignes moins productives, cette moyenne a suivi une marche descendante, mais après avoir atteint le point le plus bas en 1889 avec 4,876 fr., elle est remontée petit à petit pour atteindre 6,324 fr., en 1896 et pouvoir être évaluée à 6,750 en 1898.

Le budget du service des docks s'élève à 1 million et 533,500 francs aux revenus et à 1,122,343 fr. aux dépenses.

Pour le service maritime, les dépenses s'élèvent à 3,596,860 fr. et les revenus à 3,390,000 fr.

V

En même temps que le gouvernement s'attachait à relier toutes les villes par des chemins de fer, il améliorait les ports, créait une marine fluviale et maritime, développait l'enseignement public, dotait le pays de banques pour les paysans, contribuait à la fondation de la *Banque Nationale*, organisait la défense du pays, assurait sa situation financière, construisait des écoles et des universités, faisait enfin une Roumanie politique et économique forte à l'intérieur, respectée au dehors.

Ce résultat a été obtenu en vingt années, sans que le pays ait trop grossi ses charges, grâce surtout aux ressources budgétaires que la politique fiscale de M. Mavrogheni lui a données, et dont M. Cantacuzène a poursuivi énergiquement l'application.

Voici quels ont été, pendant les six dernières années, les résultats budgétaires :

		Recettes	Dépenses
1891-92	Francs	180.147.096	168.404.894
1892-93	»	182.095.596	178.532.004
1893-94	»	219.597.336	199.261.159
1894-95	»	199.620.405	209.585.905
1895-96	»	202.507.632	216.560.567
1896-97	»	208.772.881	208.554.852

On voit que si, par le fait de mauvaises récoltes, les dépenses ont dépassé deux fois les recettes,; l'équilibre a été rétabli en 1896-97, et pour l'exercice 1898-99 le ministre a présenté un budget qui se solde en excédent comme celui de 1897-98.

Ce projet prévoit aux recettes 222,061,000 fr. le

ministre a donc pu réserver aux crédits supplémentaires et extraordinaires une somme de 2,127,569 fr.

Le budget de l'année 1898-99 est parfaitement équilibré avec ses propres ressources. La Roumanie doit ce résultat, ainsi que l'expliquait très bien M. Cantacuzène dans son exposé des motifs, à l'accroissement réel de certains revenus de l'État, aux nouvelles ressources que procurera au pays la taxe de consommation sur le sucre et aux règles strictes dans lesquelles le gouvernement a su se maintenir pour la fixation des différents ministères.

VI

Une des particularités de ce budget c'est d'être alimenté, jusqu'à concurrence d'un quart environ (51,650,000 fr.), par les monopoles de l'État.

Les autres recettes importants du budget proviennent des contributions directes, pour 33 millions, et des contributions indirectes, pour 66 millions ; fait remarquable et digne d'être signalé : bien que, depuis 1890 les recettes du budget aient augmenté de 35 0|0, la Roumanie n'a créé aucun impôt nouveau et n'a nullement surchargé les anciens. C'est ce que constatait le regretté Georges Lahovari dans un des articles qu'il a laissés inachevés et que l'*Indépendance Roumaine* a pieusement reproduits :

« Depuis 1890, disait-il, l'État n'a pas alourdi d'un centime les charges qui pèsent sur la nation ; bien au contraire, il a opéré certains dégrèvements, et cependant telle est l'élasticité de nos impôts, si vigoureuse a été l'expansion économique de la Roumanie, que durant le dernier septennat, les recettes budgétaires ont passé

de 159 millions à 215 millions, soit une augmentation moyenne de 8 millions par an. Encore, ce septennat a-t-il été troublé par deux années de mauvaise récolte et de mévente, qui se sont traduites par un déficit de 27 millions. L'excédent des autres cinq belles années a compensé le manque et a infligé, en même temps, un démenti formel aux esprits timorés, qui ne voyaient le salut financier de la Roumanie que dans une fiscalité excessive. On demandait de nouveaux impôts pour assurer un accroissement des revenus de l'État de 15 million en 5 ans, soit 3 millions par an: la Roumanie laborieuse a donné à l'État un appoint de 56 millions en 7 ans, soit une augmentation moyenne de 8 millions par an. »

Et, dans le même article, notre sympathique confrère rappelait les efforts mis, il y a peu d'années, en œuvre pour introduire la rente 5 par cent sur le marché français et la faire coter à la bourse de Paris.

VII

C'est en 1893 que, se rendant compte de l'intérêt capital qu'il y aurait pour la Roumanie à elargir le cercle de la clientèle de ses rentes, afin de ne pas rester sous la dépendance du seul marché allemand, M. G. Lahovari entreprit de familiariser le public roumain avec la nécessité d'ouvrir de nouveaux débouchés et tenta en même temps des démarches à Paris.

On sait le succès que cette tentative obtint sur notre place, et l'on peut se rendre compte aujourd'hui que si le public roumain y a trouvé des avantages, le public français a pu réaliser, de ce fait, d'importants bénéfices.

Voici, en effet, la liste des emprunts roumains admis à la cote officielle, avec leurs cours d'introduction et leurs cours actuel :

Rentes		Date de l'admission à la cote			Cours d'introduction		Cours actuel	Bénéfice
5 %	perpét.	1875	25	août	1875	71 50	102 95	31 45
4 %	amort.	1890	5	janv.	1891	87 »	95 »	8 »
5 %	—	1893	17	mars	1894	99 47	101 50	2 03
5 %	—	1892	9	mai	1894	97 65	101 50	3 85
5 %	—	1881-88	5	mars	1895	87 10	101 85	14 75
4 %	—	1884	5	avril	1895	89 32	94 75	5 43
4 %	—	1896	18	juin	1896	86 60	96 35	9 75

On voit que les bénéfices enregistrés par les porteurs français de rentes roumaines sont importants, et ce que nous venons de dire de la situation économique et financière du pays montre que la confiance témoignée par nos capitalistes était justifiée.

D'autre part, une telle hausse du credit de l'État justifie pleinement l'opération de conversion à laquelle M. Cantacuzène vient d'attacher son nom.

Sa seule annonce a eu pour effet de provoquer une forte avance sur le marché des fonds roumains, cette opération devant exercer une grande influence sur la situation économique et financière de la Roumanie.

Elle aura le grand avantage de diminuer les charges de l'État de 7 millions de francs environ, et, d'une façon générale, le taux du loyer de l'argent en Roumanie. En effet, elle mettra les crédits fonciers, urbain et rural, en mesure de réduire les intérêts de leurs prêts à 4 % au lieu de 5 % payés aujourd'hui, ce qui constituera pour leurs débiteurs un grand bénéfice ; elle aura aussi pour effet de permettre à la *Banque Nationale* de reduire le taux de son intérêt de 5 à 4 %, ce qui procurera une aide sensible au commerce ; elle aura enfin pour conséquence de faire augmenter la

valeur des propriétés rurales et de donner naissance à une foule d'industries chez lesquelles les capitaux, non satisfaits des intérêts à 4 % que leur offre l'État, s'empresseront de chercher un placement plus rémunérateur.

Ajoutons, en terminant, que la Roumanie est un pays à circulation saine et que le billet de sa Banque Nationale d'émission est presque toujours aux environs du pair de l'or.

Entre le 31 décembre 1893 et le 31 décembre 1897, la circulation fiduciaire de cet établissement n'a augmenté que de 13,600 francs environ et son encaisse or est restée sensiblement la même : 57,400,000 francs, contre 60,600,000 francs, malgré la baisse du prix des céréales survenue entre les deux dates. En résumé, la Roumanie semble aujord'hui entrer dans une période nouvelle de développement économique, commercial et financier, dont ses créanciers extérieurs ne pourront que profiter.

TREIZIÈME CHAPITRE

Irrédentisme roumain

Si l'on devait suivre tout le mouvement de la littérature à laquelle a donné lieu cette question ardente, tout un volume serait insuffisant pour en rendre compte. La passion s'en est mêlée, et, dans l'ardeur de la lutte, on est quelquefois arrivé à dépasser d'un côté et d'autre la juste limite. Mais il n'y a plus de doute sur les hautes raisons historiques et sociales qui forceront tôt ou tard les dominateurs à reconnaître les droits des Roumains opprimés.

Avant de nous engager dans cette question qui brûle, nous avons désiré connaître ce qui en pensent les Roumains les plus sages et les plus modérés dans leurs opinions et dans leurs aspirations, ce qui veut dire, à peu près, l'opinion du Gouvernement lui même sur l'agitation des Roumains en Transylvanie et en Macédoine, et sur la position officielle de l'État Roumain devant les Puissances étrangères et devant la presqu'île Balcanique.

Voici ce que l'on vient de nous répondre: « Il n'y a pas d'hommes politiques roumains qui ne rêvent pour l'avenir du pays à une sincère alliance des peuples Carpatho-Balcaniques. Les accusations hongroises d'irrédentisme sont fausses. Il y a certainement des têtes chaudes, des cœurs généreux, qui rêvent Daco-romanisme; mais la sagesse de ceux qui marchent à la tête des partis politiques empêchent toute manifestation de

ce genre. Le Gouvernement n'a point à répudier les idées de la Ligue Nationale; car la Ligue, elle aussi, a maintes fois déclaré qu'elle ne fait point d'irrédentisme. Il est évident que le Gouvernement doit garder plus de retenue que la Ligue dans la polémique avec les voisins et surtout avec la presse hongroise. Le Gouvernement roumain doit, comme le Gouvernement italien, incliner du côté de la Triplice. Le peuple n'y comprend pas grande chose; mais il a confiance dans la sagesse du Roi et laisse faire. Si la Russie n'avait pas commis l'erreur de reprendre aux Roumains la Bessarabie, les sympathies de la nation, en ce moment, comme pendant la guerre russo-turque, seraient encore pour la Russie. De même, en Roumanie, on a de très grandes sympathies pour la France et pour l'Italie. Parmi les peuples de la presqu'île Balcanique, on distingue les Serbes, avec lesquels la Roumanie a tous les motifs de maintenir les meilleurs rapports; et on voudrait pouvoir dire la même chose des Bulgares qui semblent de leur côté travailler à leur isolement.

La Turquie non plus ne semble comprendre ce qu'elle aurait à gagner de vivre en bonne intelligence. Le Sultan a refusé aux Roumains un métropolitain pour la Macédoine; le Gouvernement roumain actuel avait fait de son mieux pour éclairer le Divan turc sur ses intérêts; hélas! ce fut peine perdue.

On ne veut pas se persuader de ce qui est pourtant bien vrai, que la Roumanie n'a aucune visée sur la Transylvanie et sur la presqu-île balcanique. Tout ce que l'on demande, c'est que tous ceux qui sont nés Roumains hors du Royaume obtiennent la reconnaissance de leur nationalité, le respect de leur église, de leur langue, de leur individualité. C'est une calomnie

l'accusation que l'on adresse à la Ligue roumaine de vouloir l'incorporation de la Macédoine à la Roumanie. La chose est impossible; car il y a grande solution de continuité entre la Roumanie et la Macédoine. Le grand, le seul idéal de la majorité, serait une Confédération carpatho-balcanique; mais, pour le moment, les Bulgares et les Hongrois ne semblent vouloir entendre raison. Pour ce qui est des Roumains de la Macédoine[1] et de la Transylvanie, on se borne maintenant à aider les uns et les autres à entretenir leurs églises et leurs écoles.

Le Gouvernement roumain ne s'immisce en rien de ce qui concerne les Roumains de la Transylvanie. La Ligue seule s'en occupe, pour entretenir chez les frères transylvains le feu sacré de la nationalité. C'est en vain que les Hongrois accusent la Ligue de rêver une Daco-Romanie.

La Ligue comprend fort bien que le Roumanisme isolé et entouré par des ennemis serait tout aussi bien en danger avec dix millions qu'avec cinq ou six; elle ne voit donc le salut que dans une fédération carpatho-balcanique, qui me semble être votre rêve aussi. Certes, tant qu'il n'y a pas alliance effective entre Hongrois, détachés de la Triplice, et Roumains, il n'y a pas possibilité de rapports suivis et d'aucune

---

[1] Les *Aromani*, c'est-à-dire les Roumains de la Macédoine ont actuellement deux lycées et un nombre relativement considérable d'écoles de langue roumaine. Les premières écoles roumaines en Macédoine, nous l'avons dit, avaient été fondées, il y a plus de trente ans, par M. V. A. Ourechia. Actuellement, il existe à Bucarest une *Societate de coltura Macedo-Romana* reconnue par l'état roumain, dont le président d'honneur est le Métropolitain primat de Roumanie et le président effectif M. Ourechia. À Bucarest on publie aussi un journal Macédo-roumain. Parmi les meilleurs auteurs Macédo-roumains, on doit citer M. Vulcan auteur des *Lilice de la Pind* (Fleur du Pinde), M. Murnu, Caragiani, membre de l'Académie, etc.

entente cordiale entre voisins ; c'est pourquoi, dit-on, les deux vice-présidents du Sénat roumain, Ourechia et Gradisteanu, ont cru leur devoir de démissionner lorsque le gouvernement actuel a cru pouvoir autoriser des officiers roumains à accepter l'invitation des officiers hongrois à un banquet à Cronstadt. Cet acte de simple camaraderie militaire a été interprété comme une faute politique et donné lieu à des récriminations ; mais on ne désire pas mieux que le jour arrive où cette fraternité entre les oppresseurs actuels et les frères des oppressés, rentrés dans leurs droits naturels, devienne possible. »

Au fond ce qui sépare apparemment la Ligue du Gouvernement n'est qu'une question de forme, de quantité, et de mesure.

Le Gouvernement, à cause de sa position internationale, s'impose plus de réserves et plus de convenances ; l'œuvre de la Ligue est plus simple et plus nette ; elle ne vise qu'à un but, qu'à un seul idéal ; elle n'a pas d'engagements ; elle ne veut certes pas compromettre ou mettre le Gouvernement roumain dans aucun embarras ; mais elle fait bien de tenir en éveil les esprits, de leur représenter, de temps en temps, qu'au dessus des convenances, il y a des droits, de tracer à tout le monde la ligne droite. C'est ainsi que, mille fois désavoué, Joseph Mazzini, l'apôtre de l'unité italienne, a persévéré, pensé, prêché, lutté, jusqu'à ce qu'il vît réaliser son rêve par l'entrée de Victor Emanuel à Rome.

Le Gouvernement roumain ne peut pas satisfaire en un jour tous les vœux ardents des poëtes, des publicistes et des patriotes ; mais il ne doit rien faire non plus qui puisse rendre irréalisables pour l'avenir les nobles rêves.

Ce qui ne peut pas le toucher, parce qu'aucun Gouvernement n'est censé avoir du cœur, mais ce qui peut toucher profondément les amis de la Roumanie, c'est de voir comment à toute occasion la conscience nationale se révèle. Pour les savants comme pour les hommes de lettres roumains, la pensée de la patrie veille constante et semble dominer toute autre considération; que ce soit de la prose savante ou de la prose élégante de deux éminents archéologues comme Tocilesco et Odobesco, des pages éloquentes d'histoire roumaine comme celle d'Ourechia l'éminent professeur de l'université de Bucarest, d'Alexandre Xénopol l'illustre professeur d'histoire moderne à l'université de Yassy, et de Pierre Rascanu [1] le docte élève de l'École de Hautes Études qui enseigne l'histoire ancienne à la même Université, un publiciste, un nouvelliste, un poëte, le moment arrive où le feu patriotique enflamme l'œuvre de l'écrivain et le transporte. La note désespérée d'un jeune pessimiste comme Michel Eminesco, est tombé dans le vide et n'a pas laissé de trace; tandis que la voix généreuse du vieux poëte et patriote Rosetti [2] *clamat e tumulo.* La lettre adressée, par le noble vieillard en 1879, au Roi Humbert qu'il appelle Roi d'Italie et Empereur des Latins, pour l'inviter à reconnaître et protéger le jeune royaume de Roumanie, est une page éloquente et une grande voix de l'histoire nationale roumaine, que l'on ne peut relire qu'avec la plus vive émotion. Ceux-là seuls ont raison dans l'avenir qui proclament bien haut leur verbe; ainsi l'ont fait presque tous les grands écrivains, les grands orateurs, les grands publicistes de la Roumanie.

---

[1] Le père du jeune attaché de la Légation roumaine à Rome, un jeune piocheur qui a de l'avenir.

[2] Mort en 1885 agé de 69 ans.

Tout vibre dans cette jeune littérature, et ce n'est pas sans un sentiment de très vive admiration qu'en lisant ces-jours-ci un savant mémoire philologique de mon illustre ami B. P. Hasdeu présenté le 2 février 1896 à l'Académie hongroise sur les Roumains du Banat, au point de vue du Conservatisme dialectal et territorial, je l'ai entendu évoquer dès la première page, Saint Nichita, le Roumain de la Dacie, l'évêque dace qui a le premier christianisé et civilisé les Huns, pour dire bravement aux Magyars qui fêtaient leur millenaire d'Arpad, qu'en ce jour les Roumains devaient fêter bien plus haut un millenaire et demi, puisque les fils d'Arpad, cinq siècles auparavant, étaient rentrés dans l'humanité par la grâce de Dieu et par la volonté d'un Roumain. Ces nobles cris de la conscience nationale percent souvent l'air de la Roumanie et de temps en temps arrivent jusqu'à nous.

La parole du savant roumain s'enflamme dès qu'elle touche à la question de la nationalité ; rien de plus éloquent, par exemple que le résumé historique sur *Les Roumains* et *Les Hongrois*, lancé fièrement de Yassy au *Millenium Magyar*, il y a deux ans, par le professeur Xénopol. La page d'histoire devient souvent elle même une arme de bataille, fort acérée. Voici, par exemple, un passage qui perce jusqu'aux entrailles toute la nation hongroise, et par cela devient excessif et cruel: « Il est un fait digne d'être remarqué. Toutes les illustrations de la Hongrie, dont on a scruté les origines, appartiennent à des autres races que celle des Hongrois. Ainsi la famille des Corvin, le fameux Jean Corvin de Huniad et son fils le roi Mathias, étaient d'origine roumaine ; Kossuth et Petöfi, l'un grand agitateur, l'autre poëte remarquable, étaient tous les deux Slovaques ; Déak était encore Roumain;

Hunfalvy israélite [1] etc. etc. Étant de race touranienne, les Hongrois, pas plus que leurs congénères, les Turcs ottomans, n'auraient été capables d'adopter les principes sur lesquels repose la civilisation européenne. On sait à quoi ont tourné chez ces derniers la doctrine et la religion mahométanes qui avaient fait éclore chez les Arabes une civilisation aussi riche que variée. Si les Turcs ottomans sont un peuple stationnaire et incapable de s'approprier les lumières de la civilisation, la cause doit en être cherchée, non dans leur religion, mais bien dans l'infériorité de leur race; car cette même religion chez les Arabes, race blanche, rameau sémitique, avait au contraire poussé les esprits à la civilisation au lieu de les en éloigner. Nous ne comprendrions pas pourquoi les Hongrois, qui sont absolument de la même race que les Turcs, seraient un élément indéfiniment civilisable, à l'égal des races aryennes. La seule explication des velléités civilisatrices des Hongrois réside dans leur mélange avec du sang aryen qui leur a donné la possibilité d'assimiler au moins jusqu'à un certain point la culture européenne. Les Turcs qui ne se sont pas mêlés aux races aryennes qu'ils subjuguèrent en Europe, n'ont pu ouvrir leur esprit aux lumières de cette culture. Les Hongrois, au contraire, chez lesquels le mélange a eu lieu, ont acquis jusqu'à un certain point la faculté de le faire. Mais, si le mélange avec des Aryas a procuré au peuple magyar la possibilité de s'élever au moins de quelques degrés sur l'échelle de la civilisation, la langue qu'il imposa au produit de ce mélange n'en reste pas moins un obsta-

[1] À côté de Hunfalvy on pourrait citer Pulszky, Vambéry, Fraknoi, Goldziher et tant d'autres devenus célèbres, en Hongrie, mais d'origine juive; Andrassy était d'origine arménienne, etc.; d'autres sont d'origine tzigane, slave, allemande.

cle sérieux au développement complet de l'idée civilisatrice. »

Ces remarques, au fond, sont justes, mais le ton et l'intention qui les accompagnent ne semblent point faites pour faciliter le suprême rêve de la Ligue d'une entente finale et une grande paix fédérale entre Magyars et Roumains.

On comprend donc que le Gouvernement Roumain ne tienne qu'une oreille ouverte à ses plaintes, et qu'il préfère aux démonstrations ostiles chaque pas que l'on fasse pour amener une meilleure intelligence. Les écrivains et les maîtres ont le devoir de tout dire ce qu'ils pensent être vrai et bon à dire ; le Gouvernement fait bien de tenir compte seulement de ce qui est possible et réalisable. [1]

[1] Nous avions écrit ces lignes, lorsque tomba sous nos yeux cette page d'une excellente brochure du professeur Henri Gaidoz : *Les Roumains de Hongrie*, Paris 1894, qui avait avant nous exprime le même avis : « Au mois de décembre 1893, la question des Roumains de Hongrie a été portée au Parlement de Bucarest, à l'occasion de la discussion de l'adresse en réponse au message du Roi. A la Chambre des députés, ce sont M. An. Stolojan, Jean Gradisteano, et Misiu Balsin qui ont parlé ; au Sénat, M. Démètre Stourdza, M. Qurechia et M. Aurélian. Et, après avoir rappelé les griefs des Roumains de Hongrie, M. D. Stourdza ajoutait : « Nous ne devons pas craindre de parler de la question des Roumains de Hongrie ; non ; nous ne devons pas craindre de le faire ; car, s'il en était ainsi, si nous gardions le silence dans notre Parlement, que signifierait encore la Roumanie ? Elle ne signifierait plus rien, elle serait un pays vassal ; nous aurions échangé nos rapports de vassalité envers la Turquie contre des rapports de vassalité envers la Hongrie. » La tâche du ministre des affaires étrangères, M. Al. Lahovari, était difficile ; il ne pouvait guère qu'écarter la question comme étant une question intérieure d'un État voisin et ami. Déjà, quelque mois auparavant, en réponse à un orateur de l'opposition, M. Lahovari avait déclaré qu'il ne pouvait être question d'établir des consulats roumains en Transylvanie, ni dans le Banat. Le Gouvernement roumain appartient aujourd'hui au parti conservateur, et ce parti gravite dans l'orbite de la Triple Alliance; c'est aussi sans doute le secret sentiment du Roi Charles. L'opposition libérale n'oublie pas la Bessara-

bie enleveé par la Russie, mais elle a surtout devant les yeux les souffrances des trois millions de Roumains de Hongrie ; comme opposition, elle est libre dans sa parole et dans sa propagande; mais un gouvernement responsable des destinées du pays doit être d'autant plus prudent qu'il a affaire à de plus puissants voisins. » Sur la question des Roumains en Hongrie, on peut encore consulter : *La question des trois nationalités en Hongrie* compte rendu du meeting tenu le 11 juillet 1896 à Paris sous la présidence de M. Emile Florens, Paris 1896. *La question roumaine en Transylvanie et en Hongrie*, réplique de la jeunesse roumaine universitaire de la Transylvanie et de la Hongrie, Vienne, Budapest 1892 ; *Autour du Millenaire hongrois* par Jean T. Ghica, Paris 1896 ; *Les Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, lettre adressée à M. Scissy, rédacteur du *Journal* par Jean T. Ghica, Paris 1896.

CONCLUSION

La dédicace qu'on vient de lire à la première page port trois noms ; l'un de ces trois noms était celui de l'ancien ministre de Roumanie à Rome, M. Constantin Esarco. Pendant que je ferme le livre, arrive à Rome la nouvelle bien douloureuse que le cher et excellent ami, n'est plus de ce monde et qu'il est mort, en léguant tout son bien à cet Athénée auquel, dans les dernières années de sa vie, il avait voué toute son âme, comme s'il s'était douté qu'il allait devenir son mausolée. Ainsi l'un des fils conducteurs qui tenaient plus fortement unies l'Italie et la Roumanie s'est rompu ; la troisième Parque s'est trop empressée de le rompre ; mais, peut-être, elle s'était présentée à lui le jour même de son rappel à Bucarest de sa légation d'Italie. M. Esarco avait pour Rome une sorte de passion nostalgique ; rentré à Bucarest, le soleil de son âme parut s'éteindre et, peu désireux de vivre, désormais, il se laissa mourir. Sa noble mission d'ailleurs était accomplie. Puisque son pays ne semblait plus avoir besoin de lui, pourquoi aurait-il encore prolongé son existence ? il n'avait point invoqué la mort ; mais, en sentant qu'elle était près de lui, il ne la pria point d'attendre. Ainsi, il s'en est allé sans nous avertir qu'il partait. Il ne recevra donc plus ce livre, qu'il aurait peut-être aimé, comme un souffle chaud de cette Italie qu'il adorait, et qu'il avait si bien visitée, et deux fois si bien servie auprès du Quirinal. Paix et bénédiction à son âme, et honneur à sa douce mémoire !

Son œuvre diplomatique est continuée maintenant d'une manière délicate et distinguée par M. Lahovari, l'illustre gentilhomme éclairé qui est venu le remplacer ; nous n'avons donc à craindre aucun refroidissement dans les relations entre les deux Cours et les deux Gouvernements, par la mort de M. Esarco ; mais la perte d'un ancien ami dévoué de l'Italie ne pouvait être apprise, chez nous, sans douleur et sans regret ; et ce n'est qu'avec un redoublement de reconnaissance attendrie que j'inscris son nom sur la dernière page de ce livre, comme je l'avais, sans le prévenir, écrit sur la première.

Mais, ce livre est-il bien fini ? Ai-je vraiment dit du peuple roumain tout le bien que j'en pensais ? Servira-t-il un livre, fait ainsi, à quelqu'un et à quelque chose ? Mon désir, mon intention, mon espoir était surtout de pouvoir fixer davantage l'attention et l'estime du public civilisé européen sur une noble nation latine qui tient si haut son magnifique drapeau, pendant que l'on entend de tous les côtés le blasphème nordique que la race latine est finie, qu'elle est morte et pourrie. Cette sève puissante qui se révèle sur les bords du Danube latin n'est-elle pas un indice merveilleux de la force immortelle de notre race ? Elle est évoquée et gouvernée par un sage chevalier du nord et veillée par une fée dont la vie est un poëme; mais, si le peuple roumain n'était pas si sain, si robuste, si intelligent, si généreux ; si le sol n'était pas si riche ; si les anciennes couches de trois races civilisées n'avaient point caché des trésors dans l'âme roumaine, le miracle dont nous sommes depuis plus de trente ans les témoins émerveillés ne se serait point produit.

Rosetti était arrivé en 1879 à Rome pour y évoquer, en fixant notre Roi bien-aimé, un Empereur

latin lançant l'aigle de son empire et étendant son grand manteau protecteur sur les fils de Trayan, resuscités et guidés par un nouveau Décébal, nouveau non pas seulement a la vie, mais à la gloire. Mais puisque Rosetti se contentait d'un nom, d'un mot, d'un génie auguste, d'un symbole lumineux, enveloppant de caresses et de bénédictions la nation roumaine, comme au moyen-âge les Roumains-Bulgares avaient invoqué la bénédiction du Pape Innocent III, on peut bien répondre que l'esprit de Rome plane et planera toujours, large et solennel, sur cette fille d'adoption qui lui a déjà fait et qui lui fera encore tant d'honneur.

Si cette vieille Italie, sous le poids de ses grands souvenirs glorieux, de ses détresses, de ses troubles, de ses peines, de ses misères mêmes, est empêchée de regarder plus loin et de veiller au sort des autres peuples, le Roi d'Italie comme tout le peuple italien ne peut voir qu'avec la plus vive sympathie tous les efforts de la Roumanie pour donner un éloquent démenti à la prétendue déchéance de la race latine. Il y a au dessus de cette Italie réelle, un peu sceptique, qui semble peu faite pour conserver sa majesté romaine, une Italie presqu'invisible, plus forte, plus grande, immortelle, qui répond toujours comme l'oracle de Delphe, au moment solennel ; elle se révèle de temps en temps par un mot inspiré ou un acte héroïque de ses princes, par un trait de lumière du génie italien qui n'est pas encore las de découvrir et d'inventer; par des faits extraordinaires de notre vie et de notre histoire qui prouvent que les Dieux helléniques passés en Italie ne l'ont pas encore abandonnée, comme l'ombre de Trayan qui s'est envolée en Dacie y a perpetué pendant dix-huit siècles la gloire du peuple romain.

Cette grande voix qui ne réside nulle part, mais

qui peut être évoquée de chaque gerbe de la terre, de chaque brise de l'air, de chaque rayon du ciel d'Italie, cette grande voix est venue me crier: puisque tu es passé par la terre de Trajan, puisque, dans cette terre, tu as trouvé des frères qui nous aiment, tu dois nous dire ce que tu as vu, ce que tu as entendu et ce que tu as compris. J'ai écouté cette voix et j'ai écrit. J'aurais désiré être plus éloquent, et avoir plus d'autorité que je n'en possède pour éveiller auprès d'un grand public, de nombreuses sympathies envers le peuple roumain; j'aurais voulu même devenir un instant une sorte de magicien tout puissant pour jeter par enchantement des navires sur la mer Adriatique vers les ports de la presqu'île Balcanique, des chemins de fer à travers monts et vallées de l'Albanie, de la Serbie et de la Bulgarie et unir les ports de l'Adriatique avec le Danube latin; faire cesser toutes les discordes, rompre toutes les chaînes qui mettent encore des obstacles à l'union balcanique et à l'union latine; et envoyer de la Rome Occidentale à la Rome Orientale non plus des armées de soldats comme du temps de Trajan, mais un peuple colonisateur d'agriculteurs, d'artisans, d'artistes, de marchands, d'inventeurs italiens, comme nous les envoyons déjà aux pays latins de l'Amérique, et nous faire ainsi, de nouveau, quelques mérites auprès des peuples de l'Orient par notre activité civilisatrice, comme nous sommes, depuis cinquante ans, devenus un élément essentiel de la vie argentine en Occident, et aider ainsi l'œuvre sage, l'œuvre bienfaisante, l'œuvre lumineuse d'un seul prince créateur et législateur, qui remplit sur la terre la mission divine de faire descendre du ciel sur la terre le plus de lumière possible, en montrant au peuple qu'il régit qu'il était non pas seulement un prédestiné, et un sauveur, mais un fondateur

du bien public. Je ne suis Pline le Jeune, et personne ne m'a d'ailleurs chargé d'un panégyrique au nouveau Trajan; par mes sentiments bien connus d'ailleurs à l'égard de cette chose informe qui s'appelle la Triplice, il semblerait que, comme Latin, je ne devrais trop m'extasier pour des princes allemands qui sont venus faire un si grand bien à un pays latin; mais, de même qu'Aryen tout pur de race et d'instinct, je ne veux point oublier que l'auteur divin de ce grand bienfait qui s'appelle le Christianisme, dont presque tout le monde aryen a tiré si grand profit était né sublime fils d'Israël, ainsi, homme libre du monde latin, qui tâche de ne me rendre l'esclave d'aucun préjugé, je me réjouis fort que de cette noble Allemagne civilisée par Rome, un glorieux fils d'Herminius soit arrivé un jour chez les fils de Décébal et de Trajan aux bords du Danube, porter vaillamment, sous le lourd fardeau d'une couronne princière devenue royale, un grand flambeau civilisateur à travers le Carpathes et les Balcans, et crier, par son œuvre et son exemple, partout où il se montre à tous les Lazares qui se croyaient morts, le *surge et ambula.* Nous ne demandons point d'où la lumière nous arrive; mais nous la bénissons lorsqu'elle descend, et après le silence de la nuit, nous faisons comme l'alouette et nous poussons notre chant jusqu'au ciel pour que le soleil qui revient recueille en son chemin notre cri de reconnaissance et le porte, par la lyre de l'Orphée macédonien, plus loin, en domptant tout ce qu'il y a de fauve dans la nature humaine, pour que les hommes civilisés de l'ancienne Thrace, guidés par leurs chefs, changent cette terre labourée par l'Orient balcanique et carpathique en un lieu de délices.

À la veille de la réunion d'un grand Congrès des Orientalistes à Rome, j'ai pensé enfin qu'il ne serait

point inutile de ce ressouvenir des peuples latins de l'Orient et de leur faire entendre qu'à cette occasion, aux bords du Tibre, on ne saura les oublier.

Les rêves des poëtes semblent souvent une chose insensée et c'est possible même que la nouvelle science anthropologique trouve dans cette page d'amour, pour un peuple frère, un signe de folie et de dégénération; mais je désire rester fou avec les grands fous de l'Italie et de la Roumanie qui ont eu la vision de l'avenir et lancé leurs rêves à travers les temps; ce livre, résumé en un mot, n'aspire qu'à persuader l'Occident, le Monde latin et tout particulièrement les Français et les Italiens qui le liront, qu'il existe dans l'Orient qui nous est le plus prôche, un grand prince réformateur et créateur d'un état devenu puissant, non pas par le nombre des sujets qui en font partie, mais par la sagesse du peuple qui seconde son gouvernement, dans l'œuvre de progrès à laquelle on vise d'en haut, par sa vaillance, par son désir de s'instruire et de se civiliser, et par son union patriotique, et à nous redire bien haut qu'il serait sage d'apprendre à notre tour quelque chose de cette Roumanie, que nous avions un peu dédaignée jusqu'à hier. J'ai fait l'expérience dans quelques villages italiens où les écoles rurales fonctionnent le mieux, que les enfants, qui rentrent de l'école chez leurs parents ignorants et demi barbares, parviennent à les civiliser. Nous, les fils et héritiers de Rome, nous les grands, non pas d'Espagne, mais du monde latin, dans notre orgueil dynastique, ne supportons, guère, nous n'admettons point que des fils cadets ou des fils adoptifs aient pu nous dépasser.

Certes, nous comptons dans nos parchemins plus de titres de noblesse, plus de noms illustres; mais puisque nous, les hommes de la nouvelle génération

qui faisons tant de bruit, n'avons encore assez fait pour rendre plus riche, plus sage, et plus heureux notre pays, contentons nous d'apprendre ce que les Roumains bien gouvernés ont pu faire dans ces derniers trente ans. Nous ne devons point mettre notre gloire passée, sur la balance, lorsque nous voulons comparer l'Italie contemporaine avec la Roumanie actuelle; nous devons seulement examiner si les trente-deux millions d'Italiens qui avaient hérité tant de richesses et tant de gloire de leurs ancêtres ont employé aussi utilement leur temps, leurs talents et leurs moyens que les Roumains. C'est à nos ministres, à nos législateurs, aux grands ouvriers de la civilisation italienne, que je fais appel par ce livre. Si, après l'avoir parcouru, en toute conscience, ils se persuadent que la Roumanie a mieux fait que nous, il nous faudra suivre l'exemple, et non pas seulement admirer les Roumains, mais les imiter. Ce qui doit ressortir, surtout, de ces pages c'est l'esprit patriotique qui domine la vie roumaine; il sera utile de nous retremper dans cet esprit, pour redevenir sages et ne pas gaspiller comme nous l'avons fait si souvent notre talent, notre fortune et notre crédit. L'Italie est encore capable de toutes les merveilles, si elle s'écoute un peu dans ce qui vibre en elle de plus généreux; et elle peut encore réserver au monde des magnifiques surprises; mais puisqu'elle est unie par sa dynastie glorieuse, par son armée, par ses lois, par sa langue, par son intangibilité en face de l'étranger, on doit souhaiter une plus grande union de ses forces, une plus grande éducation de ses volontés, un concours plus suivi, plus conscient, plus intelligent de l'état à l'œuvre civilisatrice à laquelle les nouvelles générations devraient veiller en Italie. Le verbe de Rome n'est plus assez haut, et l'œuvre de ceux qui nous gou-

vernent et de ceux qui nous donnent des lois n'est plus assez pure, pour que l'organisme italien fonctionne, comme il le devrait, comme il le pourrait, idéalement, dans la vie moderne; il nous faudra donc retrouver en nous mêmes une partie de nos anciennes vertus et, en attendant, nous instruire, prendre courage et nous fortifier par l'exemple qui nous arrive de nos frères latins de l'Orient.

Ils nous diront peut-être, tout bas, que chez eux aussi il y a des petits inconvénients à éloigner, des petites faiblesses et des péchés mignons à corriger, des plaies à soigner, des discordes à étouffer; ils n'admettrons donc pas encore d'être définitivement entrés au Paradis; mais ils sont déjà sur le bon chemin et ils ne desespèrent pas d'y arriver; et puisque leur chemin est bon à suivre, tachons de faire, si possible, comme eux, et mettons dans notre œuvre de régénération nationale toute cette bonne volonté, tout cet enthousiasme, toute cette intensité et abnégation qui distingue l'œuvre pacifique des collaborateurs à la gloire et à la fortune du règne de Charles Ier de Roumanie.

Rome, le 13 juillet 1898.

FIN.

INDEX

